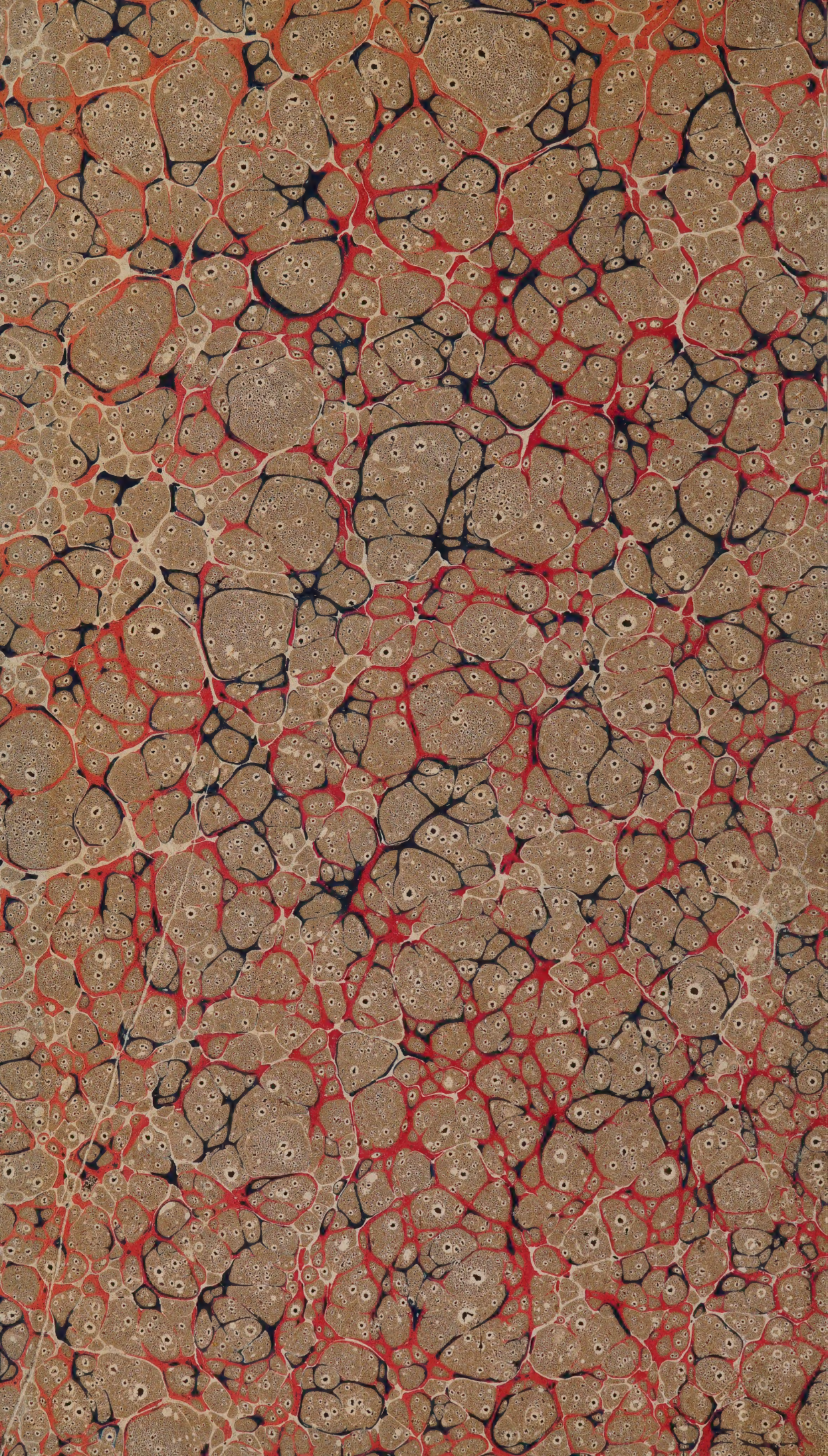


31653/B

KUEHNICKE

CONSIDÉRATIONS

HYGIÉNIQUES ET PRATIQUES

SUR LES

MALADIES DE LA PEAU.

KUENCKEL

42550

Considérations

HYGIÉNIQUES ET PRATIQUES

SUR LES

MALADIES DE LA PEAU,

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

SUR L'APPLICATION DES SELS CUIVRIQUES;

Par Philippe KÜNCKEL,

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN ÉLÈVE DES HÔPITAUX CIVILS.

HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

PARIS.

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

BOHAIRE, BOULEVART DES ITALIENS, 10.

LONDRES.
H. Baillière, 219, Regent Street.

LYON.
Savy, 49, quai des Célestins.

LEIPZIG.
Brockhaus et Avenarius, Micheleen.

FLORENCE.
Ricordi et Cie, libraires.

MONTPELLIER, Castel, Sevalle.

1840.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PARIS. — IMPRIMERIE DE E.-B. DELANCHY,
Faubourg Montmartre, 11.

AVERTISSEMENT.

Le mémoire placé en tête de ce volume est extrait de la seconde partie de l'ouvrage, ce qui a été fait à dessein et surtout dans le but de prendre date pour une série d'observations pratiques, dont la plupart sont entièrement neuves pour la médecine moderne. J'espère attirer par là l'attention des praticiens qui, je le pense, me tiendront compte des difficultés que j'ai pu avoir à surmonter, n'ayant à ma disposition que des sujets qui, le plus souvent, ont dû être perdus de vue aussitôt après leur guérison acquise.

INTRODUCTION EXTRAITE D'UN OUVRAGE INÉDIT.

De l'action des préparations cuivriques sur l'appareil cutané général.

Nous avons successivement considéré l'emploi qui a été fait de nombreux agents thérapeutiques, à l'effet de combattre la classe, si nombreuse, des affections cutanées générales ou locales ; nous avons vu d'abord les corps dits élémentaires non métalliques; là, nous avons rencontré successivement l'iode, le chlore, et surtout le soufre, puis est venu l'arsenic et ses divers composés. Après ces premières études, nous sommes entrés dans la seconde classe des corps élémentaires, qui sont les métaux; ici les sels de plomb, d'or, d'antimoine, de bismuth, de mercure, d'argent, se sont successivement présentés; nous avons dû ensuite revoir, sous le point de vue des considérations générales, l'ac-

tion spécifique, ou simplement hygiénique, des combinaisons de ces diverses substances, et de leur application, soit isolées, soit réunies; enfin est venu le chapitre relatif aux eaux minérales, soit thermales, soit froides, soit sulfureuses, soit salines, soit acidules gazeuses, et nous avons démontré que seules, mais en petit nombre, elles avaient offert quelques moyens d'améliorer le sort des dartreux; nous avons cité notamment les eaux de Louesche en Suisse, de Grèoux dans le département des Basses-Alpes, de Seidchutz en Bohême, de Puzzichello, de Caldaniccia et du Fiumorbo dans la Corse.

Il en est résulté que dans la position où se trouvait la thérapeutique des dermatoses, la question de cure complète et rapide restait toute entière à traiter, et que pour la résoudre, il fallait d'abord se poser les deux problèmes suivants :

1° Quelles sont les formes diverses sous les-

quelles se montrent les maladies de la peau? Sont-elles générales ou locales? Enfin ne réagissent-elles pas sur les diverses portions de la peau interne? Ceci sera le sujet d'une classification dont je m'occupe en ce moment, et que je publierai plus tard.

2° Le second problème sera ainsi conçu : Existe-t-il dans certaines localités et dans certaines professions des agents thérapeutiques répandus dans l'air ambiant, agents tels que, sous leur influence, les dermatoses proprement dites ne se développent jamais, et guérissent souvent sans cause appréciable? Si cela est, et nous démontrerons tout à l'heure que cela est, et si l'on peut se rendre compte des agents curateurs, ce qui est possible, de là à l'application médicale il n'y aura qu'un pas. C'est ce que nous allons entreprendre de résoudre dès ce moment.

Partout où l'on exploite les sels de cuivre en grand et uniquement, soit comme minerais, soit

à l'état de sels commerciaux, les maladies de la peau sont presque absolument inconnues; cette première observation nous conduira à examiner l'action des milieux cuivriques sur l'économie animale. Les hommes qui vivent au milieu des grandes exploitations de cuivre sont sujets à une maladie particulière qui porte principalement ses désordres sur le tube digestif, désordres qui sont caractérisés par des coliques atroces et une diarrhée comme typhoïde, souvent sanguinolente, et quelquefois accompagnée d'éruptions hémateuses; il peut s'y joindre, comme dans la colique de plomb, des crampes aux extrémités, on voit même se déclarer à leur suite, ainsi que dans la colique de plomb, la paralysie des membres inférieurs, et même mort s'ensuivre. Les seuls remèdes appliqués jusqu'à ce jour avec succès ont consisté, d'une part, dans l'emploi des purgatifs, de l'autre, dans l'usage des matières sucrées. Nous allons essayer si, en profi-

tant de ces diverses indications, il ne serait pas possible d'arriver à prouver que les sels de cuivre convenablement appliqués sont l'unique moyen rationnel de combattre, avec un succès constant, les dermatoses.

Galien avait déjà fait, il y a deux mille ans, l'observation que je viens de reproduire, et pendant l'épidémie lépreuse du moyen-âge, on employa fréquemment les préparations de cuivre, qui, sous diverses formes, ont constitué long-temps la base médicamenteuse de la calotte que l'on appliquait aux teigneux. Pourquoi étaient-elles tombées dans l'oubli? Ou plutôt pourquoi n'avaient-elles point alors donné de résultats positifs? La raison en est simple. Si les préparations cuivriques ne réussirent pas alors, on doit l'attribuer à l'ignorance absolue où l'on était des lois chimiques et des moyens convenables d'appliquer avec avantage les médicaments qui deviennent poisons à haute dose, et

de combattre, avec certitude, leur action délétère.

Les recherches toxicologiques modernes ont pu mettre à même de résoudre ces dernières indications.

Supposons, d'abord, un individu à l'état de santé, et voyons ensuite ce qui lui arrivera si l'on le plonge dans un milieu cuivrique à peu près constant, tel qu'il se rencontre dans les grandes exploitations. Il sera possible, si son organisation est impressionnable, qu'il éprouve les symptômes suivants :

D'abord il ressentira des coliques sourdes, surtout dans les hypochondres, bientôt après, les fonctions intestinales s'accompliront mal, puis la colique deviendra aiguë, insupportable même, et sera presque immédiatement suivie d'une diarrhée opiniâtre et comme typhoïde; cette dernière ne pourra être convenablement combattue qu'au moyen des purgatifs d'abord,

et on y adjoindra ensuite des substances sucrées; on peut même dire de plus que l'usage des dissolutions sucrées habituelles sera essentiellement utile pour prévenir l'action délétère des émanations cuivriques; elle fera plus encore, elle empêchera que ces dernières deviennent nuisibles.

Faisant maintenant l'application de ces données toxicologiques à l'homme en état de maladie, voici ce que nous trouverons à résoudre :

1° Attaquer au moyen d'un spécifique déterminé la peau malade;

2° S'opposer à ce que l'action de ce spécifique devienne nuisible à l'organisme en général.

Voyons maintenant si ces deux questions peuvent être résolues.

Il est déjà compris d'avance que les sels dont nous nous occupons dans ce moment doivent être singulièrement ménagés, et que leur action thérapeutique se fait ressentir à des doses exces-

sivement minimes, on pourrait presque dire homœopathiques ; il faut ajouter que, administrés à l'intérieur, ils ne produisent à peu près aucune réaction sur la peau externe ; c'est surtout par endermie qu'ils agissent. Cependant, le docteur Aussandon m'a assuré avoir vu, dans le service de Dupuytren, deux malades qui, par suite de chagrins moraux, s'étaient empoisonnés, l'un avec le verdet, l'autre avec le sulfate de cuivre; les accidents toxiques furent combattus avec succès; or, ces deux malades étaient atteints d'affections cutanées, et guérirent touts deux à la suite de leur accident. Il est fâcheux que ces observations n'aient pas été recueillies.

Comme l'absorption des sels cuivriques peut être, même par absorption, cause d'accidents graves, il était nécessaire de les combiner de telle manière que, l'influence thérapeutique persistant, ils devinssent complètement innocents, sous le point de vue de leur action

toxique ; nous allons dire maintenant comment on y est arrivé.

On a pris le bi-oxide cuivrique, et après de nombreux essais, on a reconnu qu'il formait avec la matière verte des végétaux ou chlorophylle une combinaison insoluble et dans laquelle la proportion de l'oxide était minime. Ceci trouvé, le sel a été allié à des excipients gras, tels que la cire et le beurre, de façon que la proportion de l'oxide ne dépassât pas un cinq-centième, en poids, de la totalité de l'onguent. Nous entrerons plus tard dans d'autres détails. Il suffit de dire, en ce moment, que cette composition offre de nombreux avantages, et les succès qu'elle a obtenus sont tels, qu'on peut dès aujourd'hui la regarder comme le moyen le plus efficace, le plus positif, et en même temps le plus innocent, de traiter les maladies de la peau, depuis celles limitées à de petites surfaces, jusqu'aux plus étendues.

Ce fut vers 1816, qu'un homme, simple commerçant, il est vrai, mais éclairé et portant un nom qui jadis a brillé dans les sciences et dans les arts, mon père, en un mot, fit des recherches sur les moyens à appliquer dans la cure des affections cutanées ; ses premiers essais, faits d'abord sur des animaux domestiques, l'ayant pleinement confirmé dans ses opinions préconçues, il osa appliquer sur l'homme et obtint des succès remarquables. D'abord il n'agit que sur des maladies très-simples, puis en vinrent de plus compliquées, et vers 1818, il guérit d'un eczema scorbutique intense de la jambe, un M. Noël, négociant d'Angoulême, qui était malade depuis plusieurs années, et qui le paya d'ingratitude, comme c'est assez ordinaire.

Plusieurs autres personnes furent également guéries successivement. Vers cette époque, il se trouvait à l'hôpital Saint-Côme une jeune fille de vingt ans, nommée Victoire Sollieu, at-

teinte d'un éléphantiasis des Arabes, venu au point de suppuration. Le membre inférieur droit en était le siége, énormément tuméfié, couvert de bourgeons baveux, d'où le pus jaillissait en gerbe, quand on les comprimait. La malade était désespérée, et la maladie si hideuse, qu'elle avait été jugée digne d'être modelée en cire, par M. Jules Cloquet, qui en avait fait don au Musée de la Faculté (1). Ce fut pourtant cette horrible affection que mon père osa entreprendre. Confiant dans sa méthode, il fit sortir la jeune fille de l'hôpital, la logea, la nourrit à ses frais; mais l'odeur qui s'exhalait du mal était tellement infecte, qu'il ne put la faire admettre que dans un mauvais lieu, et il n'y eut que des prostituées assez charitables pour lui donner quelques soins. Mon père allait la panser lui-même, et au bout de six mois, il eut la satisfac-

(1) Elle se trouve aujourd'hui au musée Dupuytren.

tion d'atteindre son but. La femme redevint fraîche et belle, et dit ensuite qu'on était trop heureux de l'avoir guérie.

Comme mon père n'était point médecin, et comme, en France, ainsi qu'ailleurs, il n'est point permis de guérir sans diplôme, il lui fallait de puissants protecteurs; il en trouva, et le premier de tous fut M. Duffour, médecin par quartier du roi Louis XVIII, et de plus médecin en chef de l'hôpital des Quinze-Vingts.

M. Duffour doit être compté parmi ces hommes sans préjugés, qui ne méprisent les recherches de personne, veulent le bien dans l'intention unique d'obtenir le bien, et croient qu'il faut l'accepter partout où il se rencontre. Il s'intéressa aux recherches de mon père, suivit ses expériences, lui donna ses conseils, et enfin, lorsqu'il fut bien convaincu de l'efficacité de la méthode, il donna le plus bel encouragement en l'employant dans sa clientelle; bientôt

M. Portal en fit autant et s'en trouva bien. Ce fut sous la direction de ces deux honorables praticiens que fut, entre autres malades, soigné et guéri l'abbé Fleuriel, chapelain ordinaire de Louis XVIII.

Ce malade était atteint d'une dartre squammeuse humide, *herpes squammosus madidans*, *eczema simplex*, qui recouvrait la presque totalité du corps ; la prostration était complète, et les cheveux avaient blanchi, par suite de l'invasion de la maladie sur le cuir chevelu. La tête fut rasée, on la pansa comme le restedu corps ; l'abbé Fleuriel fut guéri de son mal après cinq mois de traitement, mais ce qu'il y eut de bizarre, c'est que la coloration des cheveux se rétablit en même temps que la santé. Ce fait s'explique facilement à tout homme qui connaît la composition anatomique de la peau, il ne voit dans l'albinisme maladif des cheveux qu'une altération morbide des bulbes pileuses du cuir che-

velu, qui, rétablies plus tard, reproduisirent les sécrétions normales.

Ces premiers résultats obtenus, il fallait davantage : un droit d'exercice était nécessaire, et l'Académie de Médecine ayant exigé la remise des formules, MM. Vauquelin, Boudet et Récamier furent nommés commissaires; soit tolérance, soit oubli, l'examen n'eut point lieu, et plus tard on ne put retrouver le dépôt, sans doute parce qu'il fut égaré dans la perte des papiers de Vauquelin; mais comme en même temps le ministre de l'intérieur réclamait des expériences, afin de statuer sur le point de l'autorisation, elles furent faites à l'hôpital Saint-Louis, et au dispensaire du deuxième arrondissement de Paris.

Dix-huit malades furent, en conséquence, traités, et tous guérirent.

Après cet historique, je reviens aux observations de guérison, observations que peuvent

attester un grand nombre de praticiens, parmi lesquels je citerai, outre Dufour et Portal, MM. Alibert, Duffour de Villefranche, Deleau, Cottereau, Fabré-Palaprat, Ferrand de Missol, Recamier, et les membres de la Société médico-philantropique de Paris. Je passe maintenant aux observations proprement dites.

1° *Eczema recouvrant la totalité du corps.* M. G..., demeurant à Paris, rue du Bac, n. 31, était, depuis longues années, affecté d'un eczema regardé comme incurable; il fut soigné et guéri dans l'intervalle de cinq mois. Chez ce malade, la vie était devenue insupportable, tant à cause des douleurs que lui occasionnait le mal, que par suite du dégoût qu'inspirait aux personnes qui l'approchaient l'odeur qui s'exhalait de son corps; il fut soigné sous la direction de mon père, de concert avec le docteur Duplan. Dans les premiers jours du traitement, l'application de la pommade anti-herpé-

tique de bi-oxide cuivrique et de chlorophylle produisit à la peau une puissante réaction ; le suintement séreux devint énorme, et fit place, au bout de quelques jours, à un état presque normal. A ce traitement externe, on adjoignait l'usage des dérivatifs internes et des dépuratifs, dont j'aurai à parler plus tard dans les chapitres spéciaux consacrés à ces agents médicamenteux. Depuis plus de quinze ans, M. G... n'a ressenti aucune atteinte de son mal.

Mme de B... était, à l'âge de soixante-onze ans, affectée, depuis plusieurs années, d'un eczema scorbutique qui recouvrait les deux jambes ; soignée d'abord à Saint-Quentin par les médecins du lieu, elle n'obtint aucun soulagement. Elle vint alors à Paris se mettre sous la direction du célèbre Alibert ; après plusieurs mois d'un traitement rigoureusement suivi, le mal n'avait point changé d'apparence ; ce fut alors que M. Alibert eut recours à l'emploi des

moyens dont je parle en ce moment. Cette dame fut soignée simultanément par MM. Alibert, Dufour de Villefranche et mon père; elle fut guérie complètement dans l'intervalle de quatre mois.

Mme Fabré-Palaprat était atteinte d'un prurigo presque général, qui avait profondément altéré l'organisation de la malade, alors âgée de soixante-onze ans; elle fut guérie en peu de temps, sous la direction de son mari, le docteur Fabré-Palaprat, et a vécu encore jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Le docteur L..., atteint d'une acné-indurata de la face, pour laquelle il avait épuisé tous les moyens ordinairement employés, a guéri dans l'espace de dix-huit jours, et n'a éprouvé aucun accident consécutif; ce qui, du reste (afin de n'avoir plus besoin de le répéter), n'a jamais lieu à la suite de la guérison par la méthode dont je m'occupe.

Je passe à présent à quelques observations qui me sont particulières.

M. le prince de R... était affecté d'un psoriasis général (*psoriasis inveterata ; lepra vulgaris* de Villan et Batteman; *herpes furfuraceus circinnatus* d'Alibert) qui recouvrait la totalité du corps, à l'exception de la face, des pieds, des mains et d'une partie du cuir chevelu. Ce malade avait subi successivement les traitements qui lui avaient été imposés par les principaux cutanistes de France, d'Allemagne et d'Italie. Plusieurs guérisons partielles avaient été obtenues, tant par l'onguent de proto-chlorure de mercure, que par celui de proto-iodure, et la maladie avait récidivé. Guérie de nouveau au moyen de la pommade de goudron, elle reparut bientôt ; je l'ai enlevée sans récidive, au moyen de la pommade de bi-oxide cuivrique, dans un temps qui n'a pas dépassé six mois. Le malade, guéri depuis trois ans, n'a éprouvé aucune re-

chute, tandis que les guérisons antérieures n'avaient pu durer plus de quinze jours.

Je dois, à propos de la lèpre vulgaire ou psoriasis, faire une observation capitale en pratique : c'est que les sels de mercure chlorurés et iodurés, ainsi que la pommade de goudron, la guérissent momentanément; malheureusement la récidive est presque inévitable après l'usage de ces substances médicamenteuses, et après une première cure, celle qui a déjà été employée une première fois, reste sans action aucune; avec la pommade de bi-oxide cuivrique, au contraire, si la récidive a lieu, elle est encore combattue avec succès, et dans le plus grand nombre des cas, si l'on cesse l'application au moment même où l'hypertrophie du derme a disparu, la guérison s'achève d'elle-même. Je vais citer, à l'appui de ce fait, une observation bien remarquable, et, à mon avis, tellement tranchée, qu'elle doit lever touts les doutes à cet égard.

M. Cauvin-Caille, fabricant à Saint-Quentin, était atteint de la même maladie que le prince de R... ; il vint demander mes conseils; l'hypertrophie du tissu dermique disparut après un traitement de trois mois. A cette époque, le malade suspendit toute espèce de médication, par un motif que je n'ai pas à donner ici. Un mois plus tard, la maladie avait disparu complètement, et cela sans aucune action thérapeutique, autre que celle des soins hygiéniques, dont il ne s'était pas départi. Le même fait s'est représenté à moi dans plusieurs circonstances diverses, et j'ai acquis à tel point la conviction que dans les variétés du psoriasis, variétés qui ne sont, après tout, que des formes différentes de la même affection ; j'ai tellement acquis, dis-je, la conviction de la constance du phénomène que je viens d'exprimer, que dans la plupart des cas, je saisis le moment d'élection indiqué plus haut, pour cesser tout traitement, et laisser la

maladie guérir d'elle-même. Il est cependant une forme particulière de cette affection qui ne se soumet pas à ces conditions : c'est le psoriasis guttata, qui se fixe fréquemment sur le dos et autour des articulations des membres inférieurs. Je désigne ce fait, afin que les praticiens en tirent le parti le plus convenable.

Puisque j'en suis à l'article des lèpres, je vais parler d'une autre qui n'est ni plus ni moins que la lèpre asiatique de la face, maladie que l'on rencontre cependant quelquefois en France ; on sait qu'elle se caractérise par une hypertrophie du derme ; que l'épiderme, considérablement épaissi, et comme corné, se recouvre de squammes, et qu'au-dessous de ces productions, il est divisé par de nombreuses fissures, qui se manifestent surtout aux commissures des lèvres, d'où elles partent en rayonnant vers les parties voisines. Une jeune fille, Ernestine Jollidon, en était atteinte depuis l'âge de cinq ans; elle en

avait plus de vingt lorsque je la vis pour la première fois. Faut-il le dire, la pommade de bi-oxide cuivrique ne fit d'abord qu'amender le mal, et pendant long-temps tous les phénomènes et caractères persistèrent, malgré le suintement abondant provoqué dès l'abord sur les parties affectées. Après plusieurs mois d'inutiles tentatives, je changeai de méthode ; je fis tomber l'épiderme au moyen de vésicatoires volants, et la pommade de bi-oxide cuivrique, reprise ensuite comme méthode de pansements des exutoires, eut son effet ordinaire et complet.

J'appellerai encore ici l'attention sérieuse des médecins praticiens, et je leur dirai : « Toutes les fois qu'une sécrétion anormale du derme hypertrophié aura épaissi, sans excès de sécrétion séreuse, le tissu épidermique, faites tomber ce dernier au moyen de vésicatoires volants ; attaquez ensuite le derme dénudé, et la dermatose ne tardera pas à guérir. »

La jeune fille dont je viens de parler est guérie depuis plus de deux ans, et aucune récidive ne s'est annoncée. M. le docteur Mancel, son médecin ordinaire, a été témoin de cette cure, à laquelle il attachait, avec raison, une importance extrême en pratique.

La quatrième observation vaut la peine d'être citée après les deux affections graves dont je viens de parler. Elle a rapport à une maladie qui, jusqu'à ce jour, a été complètement incurable : c'est l'ecthyma. Une dame de Quincy, près Paris, se présenta chez moi l'année dernière; la dermatose recouvrait une partie du dos, de la poitrine et des deux cuisses. On aurait peine à croire que cette horrible affection guérit dans l'espace de cinq semaines. Si, certes, quelque chose prouve l'efficacité réelle des préparations cuivriques, c'est ce dernier fait. Une affection telle que l'ecthyma, dont la malade souffrait depuis plusieurs années, une af-

fection hideuse, a disparu en cinq semaines.

Un de nos littérateurs distingués, M. Th. D., était atteint, depuis plusieurs années, d'un eczema simplex qui recouvrait l'abdomen, les testicules, la partie externe et supérieure des cuisses, et le tiers inférieur des deux jambes; ces dernières parties étaient indurées et même lardacées; la souffrance était telle que le malade était dans l'impossibilité de marcher; je lui donnai mes soins, il y a deux ans : il fut guéri au bout de six mois.

Dans les affections de cette nature, un des résultats singuliers de la pommade de bi-oxide cuivrique est constamment d'augmenter le mal apparent dans la première période de l'emploi; alors un suintement abondant se déclare, puis, les tissus se dégorgent, et bientôt l'écoulement de sérosité se supprime; ensuite, des squammes nombreuses ressemblant, d'une manière tout-à-fait remarquable, à des lames de baudruche des-

séchée, ou mieux encore, à la pellicule interne de l'oignon comestible, recouvrent la totalité de la surface malade, et laissent ensuite la peau parfaitement saine et sans altération aucune. Cette dernière considération a une importance pratique d'autant plus grande, qu'à des praticiens peu habitués aux diverses phases des maladies cutanées, cette production de squammes peut en faire méconnaître la nature, et j'ai même vu, dans ce cas, supposer assez gratuitement qu'on avait substitué une nouvelle maladie à l'ancienne, tandis qu'en réalité la guérison se trouvait acquise.

Avant d'entrer dans de plus amples détails sur la méthode d'application des préparations cuivriques, j'ai dû citer un certain nombre d'observations; d'autres se présenteront à leur place dans le cours de ce travail, et je ferai d'abord remarquer que je n'ai point, jusqu'ici, parlé des affections cutanées, qui se portent spéciale-

ment sur les petits organes disséminés sur la peau interne et la peau externe : dès ce moment, je dois dire quel en a été le motif.

Les maladies des bulbes cutanées présentent de nombreux rapports, ainsi que je l'ai déjà énoncé dans la première partie de cet ouvrage, avec une certaine classe de nevroses au nombre desquelles je citerai surtout les rhumatismes et plusieurs des formes de névralgies intestinales et de l'hystérie. Avant d'entrer dans le fond de cette question, j'ai besoin de rappeler les observations antérieures résumées par presque touts les praticiens, observations qui ont, avec celles que je citerai plus loin, un rapport indirect, mais réel.

On a déjà remarqué qu'une névralgie aiguë se jugeait souvent par une érysipèle aiguë, les médecins ont même tiré parti de ce fait, en produisant à la peau une dérivation de même nature, au moyen d'exutoires divers, soit vési-

catoires, soit cautères, soit moxas, soit ventouses scarifiées ou non scarifiées. La glace, les rubéfiants, ont été appliqués dans le même but, et peut-être l'application des sangsues, si fréquente dans ces cas, est-elle encore plus utile par la dérivation qu'occasionnent les piqûres, que par le sang qu'elles tirent. Or, si une affection aiguë de la peau peut amener la guérison d'une affection névralgique aiguë, pourquoi une maladie cutanée chronique ne jugerait-elle pas une névrose chronique?

Poursuivi par cette idée, je me rappelai avoir observé qu'un grand nombre de malades atteints de névroses avaient été antérieurement affectés de maladies des bulbes cutanées; ayant de plus remarqué que le développement d'affections de ce genre amenait un soulagement constant dans ces cas, je me suis demandé si, pour guérir une névrose, il ne fallait pas provoquer une acné; le difficile était à trouver une méthode

de provocation ; voici comment j'y ai été conduit.

On sait que les tissus laineux appliqués sur la peau ont la propriété d'irriter les bulbes cutanées, et l'on peut déjà penser que c'est en raison de cette action spéciale qu'ils soulagent les malades atteints de névroses; mais ce n'était pas assez pour amener des éruptions de caractères constants à la peau, il fallait avoir recours à des moyens plus actifs. On pouvait employer des frictions irritantes, mais les malades auraient-ils voulu s'y soumettre, et ces frictions auraient-elles produit le résultat qu'on en espérait ? Après réflexion, j'y ai renoncé, et cela d'autant mieux qu'une observation importante venait de me mettre sur la voie. Je m'explique.

On a l'habitude d'appliquer aux individus atteints de névralgies, des vésicatoires ou des cautères à demeure, et il a été toujours admis qu'on ne pouvait les supprimer sans inconvé-

nients graves. J'ai cherché à me rendre compte de cette opinion si généralement répandue, et, sans me faire d'opinion *à priori*, j'ai observé, et voici maintenant ce que j'ai vu.

Autour de cet exutoire à demeure, cautère ou vésicatoire, presque touts les malades névralgiques se plaignent de vives démangeaisons. J'ai voulu voir si par hasard elles n'étaient pas dues au développement d'une véritable affection cutanée. Eh bien! dans le cas particulier qui nous occupe, la dermatose développée est toujours un prurigo eczémateux, c'est-à-dire une maladie particulière aux papilles nerveuses de la peau. Dès lors, l'indication devenait claire, il fallait, dans les cas de névroses, choisir les lieux d'élection du prurigo et en amener l'invasion au moyen de vésicatoires ordinaires; mais comme en même temps, il était de nécessité que la maladie substituée s'étendît sur une assez large surface, au lieu d'exu-

toires à demeure, j'employai des vésicatoires volants établis successivement sur les parties convenables les plus voisines du siége de la névrose. Certes, il ne faudrait pas croire qu'une dermatose puisse être provoquée du premier coup, il faut quelquefois promener les vésicatoires pendant plusieurs semaines; mais au bout d'un temps quelconque, plus ou moins long, il arrive que l'on a simplement affaire à une maladie cutanée bien caractérisée que l'on peut traiter et guérir sans laisser de traces de la névralgie. Je me bornerai à citer ici deux observations, mais elles sont telles, qu'elles ne peuvent laisser aucun doute.

1° La première de ces deux observations a rapport à M^me^ B***, demeurant à Paris, rue Tiquetonne, 27. Elle s'était confiée aux soins de M. le docteur Hoffmann; atteinte d'une affection de l'utérus, elle était soignée comme malade de cette partie; l'organisation du sujet était

pourtant bonne, rien n'annonçait une diathèse cancéreuse, et les accidents hystériques que la malade éprouvait ne semblaient nullement en rapport avec sa constitution éminemment sanguine. Après examen, je pronostiquai une acné de la membrane vaginale, irritant, par contact, le col utérin lui-même; je supposai, dès lors, que j'avais affaire à une simple maladie de la peau. Cette opinion ne fut pas admise d'abord, et la malade continua à être soignée sous le point de vue de l'affection utérine. Cependant, quelques mois après, la maladie se déplaça d'elle-même, il se développa sur le tiers inférieur des deux jambes, et le coude-pied tout entier, un eczema accompagné d'une affection prurigineuse des bulbes cutanées. Appelé de nouveau, je donnai mes soins à la malade. La dermatose qui avait remplacé l'affection de matrice, guérit après quatre mois de soins, par l'application de la pommade bi-oxide cuivrique,

et fut si bien guérie, que depuis cette époque (deux ans environ), la malade n'a eu à souffrir, ni de la maladie de la peau, ni de l'affection utérine qui l'avait précédée.

2° La seconde observation a rapport à la femme d'un tailleur, demeurant à Paris, rue des Colonnes, Mme L... Elle était depuis longues années tourmentée d'une gastralgie intense qui n'avait fait que s'accroître avec le temps. La condition de santé était devenue, chez cette femme d'une constitution éminemment nerveuse, tout-à-fait insupportable. Je lui proposai d'appliquer sur le bras un vésicatoire volant, que je pansai avec la pommade de bi-oxide cuivrique; après plusieurs renouvellements de l'exutoire, le bras fut pris par une affection acnoïde, qui bientôt après se présenta avec touts les caractères de l'éléphantiasis tuberculeux, autrement dit, lèpre léontine. Un suintement énorme se produisit sur toute l'étendue du bras et de

l'avant-bras ; les démangeaisons étaient presque cruelles, mais en même temps la gastralgie avait disparu ; toute la nouvelle partie malade fut pansée avec la pommade citée plus haut, modifiée cependant, suivant le degré d'irritation, avec un simple mélange de pommade de concombre. Pendant le temps de cette action externe, on faisait agir à l'intérieur les purgatifs et dépuratifs les mieux appropriés à la constitution de la malade ; après cinq mois de soins, elle guérit complètement, et aujourd'hui, elle est bien satisfaite d'avoir été, à ce prix, débarrassée de la gastralgie qui l'avait si long-temps tourmentée.

Cette dernière observation est bien remarquable, elle prouve, en effet, que les maladies nerveuses peuvent se traduire en affections cutanées du caractère le plus grave, que l'on doit souvent les considérer, dans leur développement, ainsi que dans leurs résultats, comme étant

fréquemment des dermatoses de la peau interne; et comment, en vérité, pourrait-il arriver qu'une soi-disant névrose pût être changée de cette manière, si elle ne se manifestait à l'intérieur, autrement que par un déplacement? En vain objecterait-on que chez les malades morts à la suite de névralgies, l'autopsie ne démontre aucune altération pathologique visible. Pour faire de ceci une objection sérieuse, il faudrait ne pas oublier que pour toutes les maladies qui se fixent sur les bulbes cutanées externes, on n'aperçoit après la mort aucune altération appréciable, et que ces maladies sont tellement constituées, qu'on ne les aperçoit que sur le vivant, et cela n'existe pas seulement pour le prurigo, mais l'acné-indurata, surtout celle que M. Alibert a désignée par le nom, bien caractéristique, de *varus-disseminatus*, la *mentagre* et le *varus gutta-rosea*, qui ne sont que deux formes de la même maladie, l'une particulière

à l'homme, l'autre à la femme, à moins toutefois que cette dernière n'ait de la barbe, présentent aussi ce même caractère de s'effacer après la mort; et il ne faut pas que l'on vienne dire que ces affections ne sont pas de nature névralgique! Voyez l'homme atteint de varus-disseminatus ou de mentagre, vous verrez toujours que ces maladies ont été chez lui la suite d'excès physiques ou moraux; il sera rare de ne pas rencontrer un état anormal de l'appareil respiratoire ou des organes générateurs; chez la femme atteinte du varus gutta-rosea, vous rencontrerez constamment une altération prononcée du flux mensuel en plus ou en moins, l'acné de la face pourra exister à l'intérieur même du vagin avec des caractères analogues, et il est bon de le dire pour les praticiens, il ne faut jamais s'arrêter à ce fait, que la menstruation d'une femme se présente à des époques régulières, il faut voir encore si, relativement à la force physique

du sujet, cette menstruation est suffisante, ou si elle n'est pas accompagnée de flux anormaux. J'ai eu, dans plusieurs circonstances, l'occasion de remarquer ce fait singulier des acnés vaginales, qui pourrait peut-être expliquer l'hérédité, presque constante, des affections acnoïdes. Ici, de nouvelles considérations se présentent, leur gravité est grande, c'est presque un fait social, et nous devons nous y arrêter un instant.

On s'est souvent demandé ce que c'était que l'hérédité des maladies, et comment il se faisait que les générations participassent aux affections des parents; ce fait, tout inexplicable qu'il est, n'en est pas moins positif. Quand il s'agit des affections cancéreuses, par exemple, il faut se défier de toute apparence de ce genre chez l'enfant de celui qui en est mort; la transmission de la phtysie, par l'hérédité, n'est mise en doute par aucun praticien éclairé; il est cependant un

cas où, peut-être, la nature opère une dérivation salutaire, c'est celui où elle produit une affection scrophuleuse externe, qui remplace alors la maladie tuberculeuse, et c'est sans doute là un de ces moyens de réaction organique, employé par la nature elle-même, pour ramener les générations phtysiques à l'état normal; toutefois, on doit ici remarquer que la guérison d'une maladie scrophuleuse apparente, est trop souvent remplacée par la phtysie pulmonaire ou mésentérique. L'hérédité n'est pas aussi générale pour les maladies cutanées proprement dites; cependant on peut dire que les acnés passent presque toujours des parents aux enfants, et surtout de la mère; celle-ci surtout paraît avoir le triste privilége de transmettre le mal, tandis que le père n'exerce pas, à beaucoup près, une influence aussi puissante. Voici comment on pourrait donner de ce fait singulier, mais vrai, une explication plausible.

J'ai déjà dit que les dermatoses des phanaires avaient de profonds rapports, tant chez la femme que chez l'homme, avec les organes générateurs; or, surtout chez la femme, que sont ces organes? ni plus ni moins qu'un repli de la peau, et la matrice elle-même n'est après tout qu'un phanaire. Ceci peut paraître extraordinaire aux personnes qui ne sont point versées dans l'étude de la physiologie comparée des tissus dermiques, et je dois expliquer ici, afin d'éviter toute confusion, ce qu'il faut entendre par phanaires.

On appelle ainsi tout repli du tissu dermique, ou plutôt tout petit organe isolé faisant partie de la constitution de la peau, lequel petit organe est chargé d'élaborer et de sécréter des productions variables, il est vrai, mais qui ne font point partie intime des tissus cutanés; on peut dire que sous ce rapport, ils appartiennent tous, mais avec des conditions diverses, au système glandulaire. Les alvéoles dentaires sont des pha-

naires, en ce sens qu'elles produisent les dents; les bulbes pileuses, en ce qu'elles sécrètent les poils; toutes les glandes principales, telles que le foie, le pancréas, les reins, les vésicules séminales, en ce qu'elles forment des produits qui, ne faisant point partie intime de l'organisme, doivent en être éliminés; on peut même dire, à la rigueur, que l'œil et l'oreille doivent être placés dans le même ordre d'organes. La matrice doit aussi y être classée, parce que, outre le fait bien établi de la continuité de son tissu avec la peau externe, elle donne lieu, dans certains cas donnés, à des productions qui ne font point partie intime de la femelle; ainsi sont les règles à des époques fixes chez la femme, ainsi est le fœtus aussi bien que ses annexes dans l'état de grossesse.

Il est si vrai que touts les organes que je viens de citer sont analogues, qu'il est fort rare de ne les pas voir touts ensemble, plus ou moins altérés par les maladies qui se fixent sur les bulbes

cutanées, et je conclus, pour résumer, que le terme de phanaire doit être pris comme générique de touts les replis sécréteurs de la peau interne et externe.

Maintenant l'on doit comprendre comment peut s'accomplir le fait de l'hérédité des acnés. Dans ce cas l'utérus, considéré comme phanaire, participe à la maladie générale, et il est possible que, par le contact prolongé, il la communique au fœtus. Il ne faudrait pas reprocher à cette explication d'être dénuée de fondement; des observations nombreuses, et j'ai pu en constater plusieurs, ont démontré que des femmes atteintes, soit du varus gutta-rosea, soit de prurigo, avaient eu de fréquentes fausses-couches, ou étaient accouchées d'enfants morts; il a été observé de plus, que seulement après la guérison de l'affection générale, elles avaient pu arriver au terme de leur grossesse et avoir des enfants bien portants.

Je ne prétends pas donner à ce que je viens

d'exprimer plus d'importance que cela n'en mérite ; j'ai voulu seulement appeler l'attention des praticiens sur une grave question. On sait, en effet, qu'il suffit souvent d'avancer une opinion pour que l'on s'en occupe ensuite ; une première hypothèse n'est pas toujours la bonne, mais au moins elle a le mérite de mettre sur la voie des recherches à faire, et celles faites dans un but philosophique finissent toujours, tôt ou tard, par conduire à des résultats utiles.

Je reviens maintenant à la question positive de pratique, à savoir, l'application des sels de cuivre au traitement des affections de la peau. Sans avoir besoin de rappeler ce que j'ai dit antérieurement dans ce mémoire, je dois cependant exprimer qu'on ne doit jamais le perdre de vue dans le grave sujet qui nous occupe ; ainsi nous avons une substance toxique, mais usuelle ; nous avons reconnu qu'elle se présentait, relativement à la médecine, sous un point de vue

particulier et spécial ; nous avons déjà dit un mot de la méthode d'emploi, et nous allons maintenant faire en sorte de le compléter autant qu'il nous le sera permis.

Trois questions se présentent en pratique :

1° Une maladie de la peau donne lieu naturellement à une sécrétion anormale séreuse ;

2° Une affection de la peau donne lieu naturellement à une sécrétion anormale concrète ;

3° Une maladie de la peau, par excès de sécrétion concrète, peut, dans certains cas donnés et sous certaines apparences, être convertie par l'application rationnelle des préparations cuivriques, en une affection par excès de sécrétion séreuse.

Nous allons examiner successivement ces trois questions de pratique.

Prenons d'abord le cas le plus simple, celui de la première question. Si l'on applique les sels cuivriques dans cette circonstance, on trouvera

qu'ils produisent constamment une puissante réaction cutanée, et que, loin de guérir, la maladie augmente dans les premiers temps du traitement; alors la sécrétion devient plus abondante, la superficie du mal s'étend, la peau devient comme œdémateuse, elle présente l'aspect d'un véritable érysipèle de cette nature, et cependant, chose remarquable, les démangeaisons sont calmées; le malade est toujours exempt de fièvre, et jamais il ne se manifeste de réactions sanguines vers les centres. Cette absence de fièvre et de réactions sanguines est plus que suffisante pour distinguer cet érysipèle provoqué de l'érysipèle œdémateux essentiel, tel qu'il est décrit dans les divers traités de médecine; le premier est local et ne compromet en rien les fonctions générales de l'organisme, on voit même, sous cette apparence si grave, l'appétit persister comme dans l'état de santé, et il revient souvent chez les malades qui en étaient privés.

C'est surtout dans les dermatoses de la face et du scrotum, que cette forme œdémateuse se présente, et si l'on n'en était prévenu d'avance, on pourrait être facilement effrayé; s'il s'agissait du scrotum, les uns craindraient une orchite; s'il s'agissait de la face ou du cuir chevelu, on redouterait une meningite ou une encéphalite, on s'empresserait alors de recourir à l'emploi des anti-phlogistiques, et loin de bien faire, on occasionnerait des répercussions fâcheuses, ou du moins l'on empêcherait la cure d'une maladie qui serait cependant en pleine voie de guérison.

Je prévois ici une objection grave de la part du plus grand nombre des cutanistes : ils diront que les sels cuivriques agissent à la manière des vésicatoires, que leur action ne présente rien de nouveau dans la pratique. A cela je répondrai en peu de mots, et voici comment :

S'il suffisait de produire à la peau une réaction

inflammatoire, depuis long-temps la cure des dermatoses ne serait plus un problême médical, et c'est peut-être encore aujourd'hui, sinon le plus important, au moins l'un de ceux qui le sont le plus.

En effet, Lorry, Batteman, Villan, Biet, MM. Rayer, Cazenave et Schedel, ont appliqué des vésicatoires sur les surfaces cutanées malades, ils ont pensé qu'il en était là comme des érysipèles ordinaires, où une surexcitation amenait souvent la résolution. Ont-ils obtenu des résultats positifs? jamais. Ils ont fréquemment irrité la peau malade ; mais après la guérison du vésicatoire, la maladie est revenue ou a persisté ; il faut donc qu'il y ait ici une action différente, spécifique et positive, analogue à celle du mercure sur les affections syphilitiques, à celle des préparations de quinquina sur les fièvres intermittentes, à celle découverte depuis peu par M. le docteur Laroque, des purgatifs

sur les fièvres typhoïdes. Avec les sels cuivriques, on augmente la maladie, mais on ne change pas sa nature; c'est une excitation qui, si j'ose m'exprimer ainsi, conserve dans sa plus grande acuité la forme chronique qui caractérise le mal, et ce fait est tout-à-fait démontré par l'absence totale de fièvre, et la conservation intégrale des fonctions organiques, au moment de l'irritation locale la plus puissante.

Je n'ai dit ici que peu de mots, car j'ai négligé complètement, dans ce que je viens d'énoncer, les phénomènes qui se passent dans les maladies des phanaires. J'ai déjà remarqué ceci, que lorsqu'un certain nombre de bulbes cutanées étaient malades, toutes s'en ressentaient plus ou moins, soit que l'on ait affaire aux bulbes proprement dites, à l'œil, à l'oreille, aux alvéoles dentaires, aux glandes ou aux organes générateurs. Ici l'influence de la méthode dont nous nous occupons en ce moment ne se

borne pas toujours aux points primitivement affectés ; il n'est pas rare d'avoir affaire à une excitation presque générale, qui se présente le plus souvent sous la forme de l'urticaire. Ici arrivent d'elles-mêmes d'importantes modifications; il ne faudrait pas penser, dans ce cas, à porter l'action directe des médicaments sur les surfaces malades par l'éruption secondaire, celle-ci tombera d'elle-même aussitôt que l'afflux de sérosité aura cessé sur les points atteints primitivement, et si elle ne disparaissait pas, quelques bains, soit simples, soit amidonés, soit gélatineux, suivant la constitution, la force ou les habitudes du malade, l'enlèveront bientôt. Enfin, et pour tout dire en un mot, il faut soigner directement la maladie première, et faire de la médecine expectante pour l'éruption secondaire.

On voit que ces données sont bien éloignées des idées qu'on s'était faites jusqu'à ce jour de la

nature des dermatoses; et pourquoi après tout ne le dirais-je pas? je ne prétends point avoir raison absolue, je m'attends à ce que bien des faits pourront être rectifiés ou combattus, mais je prends droit d'énoncer une proposition médicale qui me semble importante parce que j'ai vu et beaucoup vu. On dira que c'est un peu ambitieux; qu'importe, si l'expérience et l'observation sont là pour démontrer la justesse du principe en ce qui concerne l'hygiène et la thérapeutique!

2° *Une maladie du derme peut être par hypertrophie et donner lieu à une sécrétion anormale sèche ou concrète.* Dans ce cas, l'action des sels cuivriques se présente avec un caractère tout-à-fait différent de celui de la question précédente. Là, on retrouve bien encore l'augmentation momentanée et apparente du mal, mais l'érysipèle ne se rencontre plus; les seules parties primitivement affectées deviennent plus mala-

des dans les premiers temps de l'application, et la résolution est plus lente en raison même de cette différence capitale qui consiste dans l'absence du développement érysipélateux; ces dermatoses concrètes sont les plus opiniâtres de toutes. Dans nos climats, la classe en est peu nombreuse, les diverses variétés du psoriasis et l'ycthiose simple ou crétacé sont presque les seules, mais dans les pays intertropicaux elles sont surtout répandues sous les formes de lèpres ou d'éléphantiasis. Ainsi que les maladies de la première section, elles peuvent n'affecter que le tissu cutané du derme, et quelquefois, avec lui, les phanaires; cependant ces derniers peuvent encore être seuls malades, ainsi que cela se présente dans plusieurs variétés de l'éléphantiasis pustulant, qui n'est, à mon avis, qu'une forme plus rebelle de l'affection dénommée dans les climats froids psoriasis guttata; il va sans dire que les mala-

dies phanairiques sont toujours plus difficiles à guérir.

Ici, l'action des sels de cuivre ne se manifeste que par une rubéfaction légère sur les points malades; ici également ce n'est qu'en frictions que doit être employée la pommade de bi-oxide cuivrique. Autant il est nécessaire pour les dermatoses par excès de sécrétion séreuse de n'employer les bains de diverses sortes, simples, émollients ou gélatineux, comme les douches de vapeur, qu'après la suppression absolue des sécrétions anormales, autant il est important dans les dermatoses sèches d'en faire usage dès le principe et pendant tout le cours du traitement. Ceci ne peut offrir aucun inconvénient, parce que dans ces maladies on a constamment affaire à des sujets solidement constitués. Si les affections séreuses se portent de préférence sur les sujets à tempérament bilio-nerveux ou lymphatiques, les affections sèches attaquent sur-

tout les sujets sanguins et pléthoriques; on n'a donc pas à craindre chez ceux-ci l'affaiblissement que pourrait occasionner l'abus des calmants et la déperdition par les surfaces cutanées.

Voici généralement ce qui se passe dans le cas qui nous occupe : après une légère excitation locale bien caractérisée, l'hypertrophie diminue graduellement, et lorsque cette diminution est arrivée au point de ne plus être sentie ni par la main, ni par la vue, il suffit presque toujours, comme je l'ai déjà énoncé, d'abandonner la maladie à elle-même; elle manque rarement de disparaître en totalité dans un temps plus ou moins long. Je dois dire ici que ce sont de toutes les dermatoses les moins sujettes à récidive ; on dirait qu'en dépit de leur apparence plus grave, elles altèrent infiniment moins que les autres les fonctions générales de l'organisme, et cela se comprend, pour peu

qu'on veuille réfléchir à ceci, que les sécrétions anormales, comme sont par exemple la transpiration insensible et la sécrétion des poils, ne sont pour ainsi dire pas changées, à moins, toutefois, que dans ce dernier cas la forme ou la couleur ne soit différenciée de celles de l'état normal. En résumant ce que je viens de dire, tout praticien voit d'avance que les frictions locales, les bains généraux, les douches de vapeur, les dérivatifs sur le tube intestinal, les saignées générales ou locales, suivant les indications particulières que la connaissance seule du sujet malade peut donner, sont les seules conditions à remplir pratiquement parlant.

Mais si les hypertrophies cutanées sèches sont moins sujettes à récidive que les autres, quoiqu'elles offrent aux praticiens plus de difficultés dans la cure primitive, elles sont, tant qu'elles existent, cause essentielle de destruction. Même lorsqu'elles ont été guéries en apparence, on

doit encore les soigner intérieurement tant par les sudorifiques, les purgatifs, que par un régime rigoureux et approprié. Plus tard nous parlerons de cette question secondaire qui formera probablement la conclusion, non point de ce mémoire, mais de l'ouvrage tout entier. On conçoit, en effet, que la question de diététique ne peut être convenablement développée qu'après l'examen de toutes les autres questions.

Je ne dois point terminer cet article sans faire une observation de la plus haute importance, à mon avis; je sais qu'elle a été déjà exposée, mais je crois convenable de la reproduire sous une autre forme.

Chez les malades atteints de maladies cutanées sèches accompagnées de l'hypertrophie du derme, on rencontre presque toujours, quelle que soit du reste la gravité, une altération prononcée des extrémités et surtout des ongles

des doigts et des orteils, altération qui se présente aussi quelquefois dans les affections intenses par excès de sécrétion séreuse; elle consiste surtout en un épaississement de la substance cornée de l'ongle, dont la coloration est souvent différente de celle qui appartient à l'état normal. Dans nos climats cela est surtout vrai pour les différentes variétés du psoriasis, mais dans les lèpres orientales ce fait se manifeste d'une manière bien autrement grave, il peut aller jusqu'au point d'entraîner la chute de ces productions cornées, et même consécutivement la destruction par sphacèle des parties molles et des os voisins; jusque-là, ce n'est qu'un fait maladif : nous allons énoncer à présent que c'est un fait important de diagnostic; en effet, il est pour ainsi dire le thermomètre de ces maladies; tant que les extrémités ne seront pas revenues à l'état normal, on peut être convaincu que la maladie récidivera. Je livre ce fait à l'ob-

servation générale, et j'engage dans touts les cas à en tenir un compte sérieux. Après cette courte digression je passerai à la troisième classe pratique des dermatoses, c'est-à-dire à celles qui, produisant une sécrétion concrète apparente, peuvent être converties en maladies de la peau par excès de sécrétion séreuse.

3° Ici deux divisions vont se présenter et voici comment on pourra les définir : *plusieurs de ces maladies ont une forme unique, elles présentent, sans complication aucune, le caractère de pouvoir être converties en affections par excès de sécrétion séreuse après avoir passé par l'état d'hypertrophie avec excès de sécrétion concrète ; d'autres, en plus grand nombre peut-être, doivent être ramenées à la question de deux ou plusieurs maladies cutanées existant simultanément.* Ce second cas, surtout, aura besoin de développements et d'observations pratiques.

Quand la maladie est unique, c'est-à-dire sans complication, elle passe rapidement à une sorte d'état aigu, variable selon les circonstances de constitution physique et morale, et suivant l'influence des professions; tantôt elle présente l'état œdémateux sans fièvre, tantôt c'est une éruption ortiée accompagnée d'un léger mouvement fébrile, mais sans danger. Ces affections sont généralement squammeuses ou furfuracées; quelquefois elles attaquent le derme proprement dit, quelquefois simplement les phanaires, plus souvent les deux ordres d'organes réunis. Si on exerce sur les parties malades des frictions sèches, on voit bientôt la membrane épidermique se soulever par afflux de sérosité, et à la rigueur on pourrait comparer le mal à une affection eczemateuse ou prurigineuse non entièrement développée. Pour le praticien, il n'est pas besoin de dire que presque touts les sujets ainsi affectés sont d'un tempérament af-

faibli, soit par les excès, soit par de longues privations, soit enfin par une maladie non définie des organes de la vie interne. On comprend d'avance qu'il faut agir activement afin d'opérer la réaction curative, et qu'une fois celle-ci obtenue, la maladie suit, sous l'influence des sels cuivriques convenablement employés, toutes les phases indiquées dans la première section pratique, et je ne pense pas avoir besoin de répéter ici ce qui a été déjà énoncé.

Les maladies que l'on rencontre dans le second cas ont un caractère beaucoup plus grave, elles méritent toute l'attention du médecin; ici deux maladies existent simultanément, et quand l'une est guérie, la seconde apparaît et il faut la soigner à son tour; la première disparue, une seconde reste à guérir. Ces dermatoses consistent généralement en une affection par excès de sécrétion séreuse entée sur une maladie par excès de sécrétion concrète, *et vice versâ*. Quelle

que soit la nature du mal, une seule maladie est constamment apparente et ne laisse en rien supposer l'existence d'une maladie secondaire; l'application seule d'un traitement rationnel fait après quelques jours reconnaître la complication. Cependant l'on doit dire qu'il est possible de reconnaître de prime abord que sous la maladie par excès de sécrétion séreuse il existe une autre maladie par excès de sécrétion concrète, et c'est encore l'altération constante des extrémités qui la fait reconnaître; ainsi point d'apparence double sur les points affectés, mais affection symptomatique des extrémités. Donc, toutes les fois que l'on rencontrera une dermatose avec le caractère de l'eczema simplex ou sous toute autre forme, et en même temps l'altération de la matrice des ongles et des ongles eux-mêmes, il faut s'attendre aussi à rencontrer à l'état latent une variété du psoriasis ou de la lèpre.

On comprend qu'ici le régime et les modifications du traitement doivent nécessairement varier, car l'on a affaire à une maladie à double période, et chacune de ces périodes réclame leurs soins particuliers.

La première maladie qui se caractérise sous l'influence des préparations cuivriques est toujours celle par excès de sécrétion séreuse; la cure de cette première dermatose suit toutes les phases déjà dénommées pour ce genre d'affections; vous la voyez paraître, vous voyez l'érysipèle curatif se développer, puis les squammes sèches se forment, tombent et disparaissent pour ne plus revenir; seulement alors, on s'aperçoit qu'on n'a fait que la moitié de l'ouvrage, une maladie sans excès de sécrétion ou par excès de sécrétion concrète se montre à la place, et les praticiens étrangers à ce phénomène pratique y voient le plus souvent la substitution d'une dermatose à une autre; il est pourtant

vrai qu'en changeant alors les conditions du traitement, qu'en soignant ainsi qu'on le doit faire pour les maladies de la seconde section, la guérison s'opère en suivant les phases que nous avons déjà décrites et dont pour cette raison nous ne reparlerons pas.

Les dermatoses, comme on le sait déjà, peuvent affecter en même temps la continuité du derme et ensemble les phanaires. Ce cas double existe lorsque ces dermatoses présentent isolément le même caractère apparent, et il existe encore dans le cas des affections des deux ordres entées l'une sur l'autre, en sorte qu'il peut arriver que l'on voie apparaître successivement trois ou quatre maladies distinctes pour le praticien, lorsqu'elles existent séparées. Je citerai à ce propos une observation assez singulière pour mériter d'être consignée.

Mme G., demeurant à Paris, rue Masseran, offrait sur la presque totalité du corps, et sur-

tout à la face, des taches d'apparence hépatique; cette malade n'avait cependant jamais éprouvé de symptômes morbides dans la région du foie, elle éprouvait des démangeaisons insupportables, surtout pendant la nuit, et souvent un prurigo se montrait en même temps que la coloration jaunâtre des taches qui, du reste, étaient parfaitement circinnées. Sous l'influence de la pommade de bi-oxide cuivrique, la maladie prit tout-à-coup le caractère de l'eczema simplex ; cette apparence disparut bientôt et un prurigo prit sa place ; il guérit également, et alors les taches circinnées revêtirent le caractère positif du psoriasis ; dès lors l'affection était franche, elle était unique, on ne tint plus compte que d'elle, mais il fallut huit mois de soins rigoureux pour arriver à une guérison complète.

Ce que l'on doit surtout remarquer dans cette observation, c'est que quatre maladies cutanées

parfaitement définies se trouvaient masquées l'une par l'autre. En effet, la première maladie visible présente l'aspect de taches hépatiques, elles font, dès l'abord du traitement, place à un eczema qui, lui-même, est bientôt remplacé par un prurigo, et ce n'est qu'après la guérison successive de ces trois maladies qu'apparaît la véritable dermatose primitive, un psoriasis. On doit comprendre que les malades ainsi affectés sont violemment tourmentés d'accidents nerveux, et que ces accidents eux-mêmes sont là, comme dans la plupart des cas, la suite de la complication de diverses maladies.

Je ferai observer de plus, que presque touts les malades, dans le cas de l'observation précitée, sont sujets à des irritations nocturnes, ce qui souvent, lorsque surtout la dermatose a revêtu l'aspect cuivreux, a fait croire à l'existence d'affections syphilitiques : ce serait là une grave erreur ; beaucoup de maladies de la peau entraî-

nent ces symptômes nocturnes, et l'on peut voir dans les anciens dermatologues une maladie désignée par le nom d'épinictis, qu'Alibert a cru même devoir classer dans son grand ouvrage, maladie décrite de plusieurs manières et sur le caractère de laquelle on n'a jamais pu s'entendre. Ce qui me paraît avoir occasionné cette confusion, me semble consister dans l'espèce de volonté absolue des classificateurs à réduire toutes les dermatoses à l'unité; malheureusement elles ne sont pas toujours aussi simples, et la seule observation de Mme G. en serait la preuve convaincante.

Les faits dont je viens de parler méritent, à part, l'attention des médecins; non-seulement ils devront les éclairer dans la pratique de la dermatologie, mais ils leur donneront encore une occasion facile et logique de rassurer des malades toujours faciles à s'effrayer, et qui le sont d'autant plus qu'ils voient des maladies se

*****

succéder sans causes connues. Il y a plus, ce que je viens d'énoncer me semble nouveau dans la pratique, et c'est une raison majeure, à mon avis, d'y porter une attention sérieuse, et d'autant plus grave que souvent de ces observations dépend le bénéfice de la cure.

Il me reste maintenant à m'occuper d'un genre de dermatose assez simple en apparence, mais très-importante en réalité; je veux parler de cette variété de l'acné qu'Alibert a désignée par le nom de varus-disseminatus, et ici seulement sous le point de vue du traitement.

Le terme de varus-disseminatus est peut-être le seul qui puisse, en deux paroles, donner une définition complète de cette curieuse maladie. Ainsi, là, l'on ne rencontre jamais de ces agglomérations pustulantes ou phlysaciées qui caractérisent les autres variétés de l'acné; il en résulte qu'une application médicamenteuse externe ne peut avoir lieu sur toute l'étendue des

surfaces malades qui sont souvent très-considérables, ce dont il est facile de se rendre compte par la pression faite avec la main sur le tissu voisin des boutons d'acné ; on voit alors presque toujours que le doigt y laisse une empreinte blanchâtre à bords rouges, empreinte qui ne s'efface qu'au bout de quelques instants. On voit ici la preuve que la peau voisine des boutons de varus est malade et que le développement acnoïde peut incessamment s'y produire ; mais comme ces boutons sont généralement assez volumineux et qu'ils ressemblent à de petits furoncles, on doit chercher à les atteindre séparément. Les premiers attaqués disparaissent ordinairement avec une grande rapidité en laissant toutefois la trace violacée temporaire qui accompagne constamment la cicatrisation de la pustule du varus-disseminatus ; mais en raison des corrélations qui existent entre les bulbes cutanées, même à distance, il arrive que la

maladie n'est d'abord que déplacée. Les premières pustules guéries, la récidive s'opère sur d'autres points de la peau; il faut ici faire pour ainsi dire la chasse à ces pustules consécutives et ne jamais se lasser tant qu'il en apparaît une seule, car cette unique pustule serait une cause infaillible de repullulement.

Un M. G., mégissier (et je ferai ici remarquer que les professions où l'on emploie les peaux, sont fort sujettes à ce mal), était atteint à la suite de plusieurs pneumonies d'un varus-disseminatus qui affectait, tant la face, qu'une partie du dos et la partie antérieure de la poitrine. Les petites pustules furonculeuses furent attaquées isolément au moyen de la pommade de bi-oxide cuivrique, pendant que l'on opérait une dérivation constante sur le canal intestinal. Elles repullulèrent avec une opiniâtreté presque désespérante pendant quinze mois; mais, poursuivies à mesure de leur développe-

ment, elles ont fini par disparaître entièrement. On facilitait le traitement par des émissions sanguines générales, mais seulement dérivatives, et cela en raison de la constitution pléthorique du sujet. Avant d'avoir suivi ce traitement, le malade éprouvait fréquemment des oppressions et de la dyspné, nous avons déjà dit qu'il avait été plusieurs fois affecté de maladies aiguës des poumons ou de la plèvre : rien de tout cela ne s'est représenté depuis la guérison de la maladie cutanée.

Cette observation me paraît suffisante pour indiquer la marche de ce mal, qui du reste se comporte de la même manière dans toutes les circonstances que je connais. Je vais maintenant dire un mot des affections acnoïdes qui, se fixant sur diverses parties de la peau interne, deviennent dans certains cas accessibles à l'ob servation directe, soit qu'elles se développent sur la muqueuse vaginale, soit qu'elles se pré-

sentent sur la membrane qui tapisse les divers organes qui constituent l'ensemble de la bouche ; pour ce dernier cas, on a déjà prononcé le nom d'aphthes, le premier nous a déjà occupé et nous avons à ce propos cité l'observation de la dame B.

Ici l'on comprend que l'action des sels cuivriques devient à peu près nulle, à moins cependant que l'on n'arrive à obtenir un déplacement au moyen duquel la maladie est reportée à la peau externe, ce que l'on peut obtenir en certaines circonstances par des vésicatoires volants établis soit à la nuque, soit aux bras. Les aphthes, maladie si minime en apparence, méritent pourtant l'attention du praticien ; agglomérés sur les amygdales et dans le larynx ou le pharynx, ils peuvent occasionner la suffocation; développés sur la membrane pituitaire et quelquefois même jusque dans les trompes d'Eustache, ils causent ou un coryza intense ou la sur-

dité temporaire ; lorsqu'ils établissent leur siége sur les gencives, ils peuvent simuler le scorbut et amener à leur suite la carie des dents ou des alvéoles. Tout cela, comme on le voit, est bien grave à propos d'une affection légère en apparence ; les aphthes sont de plus cause fréquente d'odeur désagréable de la bouche, et il en résulte qu'ils ne doivent être négligés ni par le malade, ni par le médecin.

Le meilleur moyen de combattre cette affection consiste d'abord 1° dans l'emploi des purgatifs et dépuratifs à l'intérieur ; 2° dans l'usage des dérivatifs externes ; et en troisième lieu, dans l'emploi d'un gargarisme dont je vais donner immédiatement la formule : il se compose de parties égales de miel rosat et de sirop de vinaigre ou de mûres *ad libitum*, auxquels on ajoute une proportion plus ou moins forte d'extrait de quinquina.

Voici de toutes les formules que j'ai essayées, celle qui m'a le mieux réussi.

Miel rosat.	31 grammes.
Sirop de vinaigre.	31 —
Extrait de quinquina.	4 —

On dissout environ quatre grammes de cette mixture dans une demi-verrée d'infusion émolliente, on l'emploie comme gargarisme en ayant le soin de le conserver dans la bouche pendant plusieurs minutes en agitant; on renouvelle cinq à six fois par jour, et il est rare que la maladie ne disparaisse bientôt. Il est bon, quand ce gargarisme a été rejeté de la bouche, de se gargariser de nouveau avec une petite quantité d'alcohol de menthe étendu d'eau. Il est entendu que tout ceci doit être accompagné de l'emploi des dépuratifs généraux internes.

Je termine ici ce que je crois avoir à dire des dermatoses simples, sous le point de vue de l'application des sels cuivriques; je voudrais maintenant entrer dans quelques détails sur deux autres classes de dermatoses, qui, pres-

que constamment, sont compliquées d'affections de natures diverses, telles que le cancer, la syphilis et le scrophule; plus tard je les classerai parmi les maladies que je désignerai par la dénomination de *diathétiques*, en raison de ce fait, que la peau n'est pas l'unique organe attaqué par elles, et que plutôt elles sont des affections communes à touts les appareils, et qu'elles sont modifiées seulement par la constitution particulière à ces derniers. Je dirai dès à présent que celle que je considère comme la plus importante de toutes, c'est le scrophule, et je la désigne comme la plus importante parce qu'elle affecte indistinctement touts les points de la peau interne et externe, et parmi ceux-ci notamment l'appareil respiratoire. Elle attaque également le système osseux, et surtout le périoste et les synoviales, que l'on pourrait dénommer très-justement, en raison de leur composition anatomique, le premier, la peau des os; les secondes, la peau des articulations. Je réserve

toutefois ces développements pour un article spécial qui fera, il est vrai, corps avec celui-ci, mais qui dépasserait les bornes que je me suis prescrites pour une introduction ; j'en dirai autant du cancer, qui souvent a été guéri par l'emploi des sels cuivriques, mais cette question demanderait pour ainsi dire un volume entier, et, pour ce motif, j'en remettrai à plus tard l'exposé. Je me bornerai à énoncer un fait, c'est que, quoique je ne la traite pas en ce moment, je crois pouvoir annoncer dès aujourd'hui qu'il ne sera plus permis à l'avenir de confondre avec le squirrhe ou cancer, à sa première période, un grand nombre de tumeurs et de désordres cutanés ; ce sera un point de diagnostic important qui sera plus tard étendu autant qu'il me le sera permis.

Je dirai seulement, pour terminer, un mot des dermatoses syphilitiques, et dès cet instant je vais appeler l'attention des praticiens sur un fait des plus curieux.

Touts les médecins savent que la syphilis produit à la peau des désordres qui sont particuliers à cette maladie; ces désordres consistent en ulcères à fond grisâtre, à bords taillés à pic, enfin, en plaques cuivrées simulant quelquefois les taches hépatiques; quelquefois même, mais le cas est rare, elles présentent l'apparence du psoriasis. Nul n'ignore qu'elles sont presque toujours accompagnées de démangeaisons nocturnes. Après avoir établi cette appréciation de diagnostic, je dois maintenant dire ce qu'il présente de véritablement important en pratique.

Pour soigner ces affections syphilitiques constitutionnelles, on emploie presque constamment les sels de mercure, et l'on s'aperçoit avec surprise qu'au bout d'un certain temps, leur action thérapeutique s'annihile complètement. C'est qu'en effet alors il y a complication. La maladie syphilitique n'existait point seule, elle se trouvait greffée, pour ainsi dire,

sur une dermatose simple, quelle que fût du reste sa nature, et par une singularité médicale, l'affection syphilitique a pu être guérie, et l'affection cutanée originelle a pu conserver l'apparence syphilitique. Dans ce cas, facile à reconnaître, l'emploi des anti-syphilitiques ordinaires augmente le mal au lieu de le guérir; il devient convenable d'en cesser l'emploi aussitôt qu'il devient visible que leur action ne se produit plus. Ici, l'usage des sels cuivriques devient encore le seul moyen convenable pour achever la guérison.

Je conclus: dans ce mémoire fort incomplet, il est vrai, mais suffisant cependant pour établir la preuve des avantages nombreux de l'usage thérapeutique des sels de cuivre, je n'ai point voulu donner encore touts les développements qu'il renfermera lors de la publication de la seconde partie de ce travail. Là, en effet, j'ajouterai de nouvelles observations, je traiterai à fond les questions des scrophules, des

cancers et des syphilides, j'achèverai le développement des distinctions pratiques que j'ai déjà abordées dans le cours de cette introduction. Il sera possible que des points soient modifiés, mais beaucoup plus dans leur ensemble que dans leur base, et, lorsqu'après ces deux parties, nous entrerons dans les graves divisions d'une classification nouvelle où nous traiterons la partie scientifique isolée de la thérapeutique, on comprendra beaucoup mieux les diverses raisons qui nous ont fait agir comme nous avons agi jusqu'à présent.

Enfin, je prie les personnes qui liront ce travail, de le considérer comme une prise de date; elles sentiront que lorsqu'il arrive d'aborder dans sa forme et dans ses méthodes une des plus importantes parties de l'art de guérir, rien ne peut être fait avec légèreté, et c'est ici le cas de dire qu'en fait d'expérience médicale, *trop n'est pas même assez.*

MALADIES DE LA PEAU.

CONSIDÉRATIONS

HYGIÉNIQUES ET PRATIQUES

SUR LES

MALADIES DE LA PEAU,

OU DERMATOSES.

CHAPITRE PREMIER.

De la structure de la peau.

Celui qui a abordé les questions relatives aux maladies de la peau ou *dermatoses*, sentira assez que l'homme intellectuel n'est de ma compétence pratique qu'autant que ces maladies peuvent réagir sur l'encéphale; et cela devient infiniment rare, dès qu'on ne s'occupe que de celles qui suivent la marche chronique.

Cependant il est des cas, plus nombreux qu'on ne pense, où l'intelligence en est profondément affectée : suivant les localités qu'elles atteignent, on voit survenir l'hystérie, l'hypocondrie, les pertes séminales, la morosité, les idées de destruction et de suicide ; et ce serait étudier les choses de bien bas, que de subordonner constamment certains états de l'esprit à des dérangements primitivement cérébraux. Mais si l'auteur qui s'occupe des affections cutanées ne considère l'homme intellectuel que dans quelques circonstances exceptionnelles, en revanche l'homme physique lui appartient tout entier.

N'est-ce pas en effet par l'appareil cutané externe que l'homme se trouve en rapport avec tout ce qui l'entoure? N'est-ce pas à la surface que viennent s'épanouir touts les sens? N'est-ce pas là qu'ils sont presque toujours altérés d'abord? Et si l'on ajoute que, pour le médecin, la peau n'est pas seulement ce qui est accessible aux yeux, que le canal intestinal n'en est qu'un vaste repli qui en offre toutes les divisions, combien ne devient pas curieuse l'étude d'un appareil qui représente à lui seul les rapports de toutes les relations physiques

et organiques? Oui, sans doute, il est permis de le dire, l'homme ne vit que par deux appareils : l'encéphale qui juge les sensations, la peau qui les perçoit, et se trouve ainsi l'intermédiaire entre le système nerveux et le monde extérieur.

Les considérations sur la structure de l'appareil cutané seront donc les premières à examiner quand on voudra étudier les dermatoses.

La peau, qui, en langage général, n'est autre chose que la partie apparente de l'animal, celle où s'exerce le sens du toucher, devient pour les physiologistes une vaste membrane composée de tissus et d'organes divers, formant un sac sans ouverture (excepté au point où les trompes de Fallope viennent aboutir aux ovaires) qui renferme dans son sein touts les autres organes et appareils ; le tube intestinal ne doit être vraiment considéré que comme la continuation de la peau proprement dite, avec laquelle il se trouve en contact de continuité par les membranes muqueuses des divers orifices inférieurs et supérieurs ; comme elle, il est destiné à être mis en rapport avec les objets venus du dehors, seulement il en modifie les éléments.

A ces deux parties du grand appareil il faut ajouter les organes respiratoires, plus compliqués peut-être, en contact direct, mais non plus en continuité, avec ceux de la circulation générale; ils sont constitués de manière à reporter, au moyen de l'hématose, l'action des modificateurs gazeux externes sur la vie organique.

Pour rendre ceci sensible, cherchons dans ces différentes parties l'identité de composition; on trouvera partout un tissu plus profond qui a reçu le nom de *chorion* ou *derme*, puis un autre plus superficiel qui à l'intérieur sécrète un liquide particulier, et à l'extérieur sécrète l'épiderme; et cette analogie, les anatomistes la reconnaîtront non-seulement entre la peau et le tube digestif, mais entre ce canal et les conduits des glandes qui viennent y aboutir; ils la poursuivront jusque dans les reins par le canal de l'urètre, la vessie et les urétères, et enfin dans toutes les cavités qui ont un orifice, soit à la peau externe, soit à la peau interne.

Dans l'épaisseur de l'appareil périphérique et sur toute son étendue la nature a disséminé une quantité innombrable de petits organes complets, dont l'usage

est diversement important suivant les diverses localités. Sous le nom générique de phanaires, les uns (follicules sébacés) sécrètent une huile particulière destinée à lubréfier les parties, les autres (bulbes pileux) des productions cornées, telles que les poils, les ongles, etc.; d'autres enfin (papilles) semblent être le point où viennent se terminer les irradiations nerveuses. Le canal intestinal est également parsemé de petits organes semblables (follicules, cryptes muqueux); ils produisent des fluides utiles, les uns à la digestion, les autres à la lubréfaction des tissus, d'autres enfin sont destinés à l'absorption des matières nutritives assimilables, et tous reçoivent des vaisseaux et des nerfs qui leur sont particuliers.

Outre la sécrétion des fluides propres, la peau est sujette à en exhaler d'autres qui ne sont pas un produit de son travail; de ce nombre sont la sueur et peut-être cette autre excrétion que l'on a désignée par le nom de transpiration insensible. Dans le cas de la sueur, la peau sert évidemment comme de crible et donne passage à des liquides exhalés des tissus sous-jacents, mais cette exhalation n'est pas continue, elle n'a lieu que dans

des circonstances particulières, soit à cause de l'accélération de la circulation, et toutes les fois que par suite de l'élévation de la température les fluides dilatés demandent à s'échapper.

Mais il est à la sueur d'autres causes moins bien connues; telles sont ces sueurs colorées de rouge, d'orangé, de bleu, que l'on rencontre chez quelques personnes; telles sont ces sueurs maladives qui surviennent dans les fièvres à période algide, et toutes celles qui marquent constamment le dernier terme des maladies organo-chroniques graves. Il est possible, toutefois, que ces dernières ne soient en beaucoup de circonstances qu'apparentes et qu'elles ne deviennent sensibles que par suite de l'abaissement de la température à la périphérie; cela pourtant ne peut être vrai dans tous les cas, car l'abaissement de la température n'a pas toujours lieu à la fin des maladies chroniques, et les sueurs sont au contraire un phénomène invariable; il y a mieux, elles affaiblissent toujours le malade, ce qui les a fait désigner par le mot de sueurs colliquatives, néanmoins cet affaiblissement dépend au moins autant du défaut de nutrition. On a dit que c'était simplement

un phénomène nerveux; acceptons, en attendant mieux, cette explication. C'est au moins quelque chose de fort singulier que ces transpirations qui, chez les hystériques, n'ont lieu qu'à la tête; chez les cholériques, seulement aux extrémités glacées.

Ce fluide qui, dans l'état normal, est alcalin, peut changer de nature et devenir acide par suite d'un état morbide; c'est encore là un point fort peu éclairci : les médecins savants qui appliquent l'électricité à l'art de guérir nous rendront peut-être un jour raison de ce phénomène.

Enfin, il est probable que l'altération de la sueur, ou son abondance trop grande par suite de provocations trop réitérées ou trop prolongées, doit finir par altérer les fonctions propres à la peau. On sait depuis long-temps qu'il y a danger à supprimer subitement cette excrétion, qu'elle peut alors occasioner des phlegmasies aiguës, et nous verrons plus tard que ces phlegmasies deviennent souvent la cause originelle des maladies chroniques de la peau.

Quant à la transpiration insensible, par laquelle, suivant Sanctorius, il se ferait une déperdition presque

égale à la quantité d'aliments élaborés, elle a certainement beaucoup perdu de son importance depuis que Séguin a démontré que la transpiration pulmonaire, que le premier n'avait pas déduite, devait entrer pour cinq onzièmes dans cette déperdition ; mais telle qu'elle, elle n'est pas moins la source de quelques curieuses questions.

Cette transpiration insensible est-elle le résultat d'une exhalation sous-cutanée, ou celui d'un travail qui se fait à la peau même? Celle-ci livre-t-elle par ses interstices passage aux fluides exhalés, ou produit-elle à sa surface ces mêmes fluides qu'elle rejette ensuite comme inutiles, et partant nuisibles, par l'évaporation, ainsi que le fait le poumon dans l'acte respiratoire?

En d'autres termes, la transpiration insensible est-elle une exhalation, une action organo-chimique, ou enfin une simple évaporation? Je penche vers ce dernier avis. En effet, toutes les sécrétions se font d'abord à l'état liquide ; les solides produits, le sébum, l'épiderme, etc., peuvent être considérés comme étant d'abord en dissolution dans un fluide qui les dépose par une sorte de cristallisation. Une série d'expériences

curieuses à faire serait celle entreprise dans le but d'éclaircir tout cela : je ne dis pas renoncer à m'en occuper ; du reste, dans l'état actuel des choses il ne m'est pas permis de préjuger quels en seraient les résultats, et si j'en ai parlé ainsi, c'était afin de démontrer combien est complexe la question de la transpiration insensible.

CHAPITRE II.

Des lois hygiéniques considérées dans leurs rapports avec les maladies cutanées.

En établissant d'abord les conditions anatomiques de la structure du grand appareil périphérique, et en admettant, avec tous les physiologistes, que la peau proprement dite n'en est qu'une dépendance mise par la nature en rapport plus direct avec les agents externes, j'ai voulu qu'on eût continuellement à l'esprit les divers problèmes à résoudre dans l'importante question des dermatoses. En effet, ce plan d'unité originaire une fois reconnu, quand on a constaté que touts les points extérieurs sont également sujets à la production des

maladies, soit aiguës, soit chroniques, il est bien difficile de ne pas songer aux liens de parenté qui doivent nécessairement exister entre les affections des muqueuses et du chorion intestinal, et celles qui élisent de préférence domicile à la peau; la même attention doit se porter sur celles des cryptes, bulbes et follicules qui occupent ces deux divisions.

C'est aussi dans le même but qu'avant d'aborder les faits de pratique pure, j'ai besoin de parler des lois hygiéniques auxquelles se trouve soumis l'homme externe. Après quelques considérations générales, où je suivrai le plus succinctement possible le développement des dermatoses dans les diverses phases historiques de la société humaine et dans les diverses conditions auxquelles l'homme est nécessairement condamné, j'examinerai plus particulièrement le mode général d'action des classes différentes de modificateurs.

L'hygiène et la morale se touchent de si près, elles se confondent dans tant de circonstances par leurs principes comme par leur but, les questions sanitaires sont tellement liées à celles que soulève l'économie sociale dans l'intérêt des bonnes mœurs, qu'il est pres-

que impossible à celui qui s'en occupe de n'être pas un peu psychologue, et même économiste. Je sais que dans plusieurs ouvrages modernes, estimables d'ailleurs par les recherches qu'ils renferment, on a négligé ce point de contact ; on a voulu donner à la première toute la rigueur et toute l'aridité d'une science exacte, et pour y parvenir, on a fait de la chimie, de la physique, de l'histoire naturelle, de la gastronomie même, enfin tout, excepté de l'hygiène ; on ne s'est pas aperçu qu'en la présentant ainsi on lui ôtait sa base principale, et que c'était un oiseau qu'on voulait forcer à voler après lui avoir coupé une aile. Je tâcherai donc de faire en sorte que ce lien ne soit jamais brisé.

Une autre condition non moins nécessaire, c'est que tout fait sanitaire soit un guide vers les déductions thérapeutiques. C'est encore un des plus graves défauts des livres modernes que cette absence de logique médicale ; à l'exception de quelques habitudes manifestement vicieuses, et qu'on ne pouvait raisonnablement passer sous silence, on semble avoir oublié complètement le lien qui réunit les diverses branches de l'art de guérir, et il faut conclure soi-même si l'on veut bien prati-

quer ; car l'hygiène partage avec l'anatomie physiologique et les observations de pathologie l'honneur de former la base de touts soins bien dirigés : je m'efforcerai donc également de n'en point distraire mon attention.

Il y a dans l'homme deux natures : l'instinct, qui est le sentiment de la valeur des choses, et l'intelligence, qui est le jugement de leurs rapports. Ces deux puissances, dont la réunion semblerait devoir enfanter des prodiges, se combattent presque toujours. Il est une erreur qui s'est perpétuée de siècle en siècle, c'est la prédominance de l'intelligence sur les impulsions instinctives, ce qui a fait croire que tout chez l'homme était acquis. C'est pourtant l'instinct qui porte au rapprochement des sexes, c'est encore lui qui oblige à chercher la nourriture, qui engage à se soustraire aux intempéries des climats, à choisir les vêtements les plus simples et les plus commodes, ceux qui gênent le moins les mouvements et le développement des organes, car il est dans la plupart des cas synonyme de besoin. On peut remarquer tout cela chez les enfants et aussi dans l'origine des peuples.

Que des hommes quittent l'état de pure nature pour se réunir en corps de nation, aussitôt les vertus sociales prennent naissance, et avec elles tout ce qui peut les entretenir; alors et immédiatement, par la seule influence de cet instinct tant méprisé, on voit les peuples choisir les préceptes hygiéniques les meilleurs, s'imposer le régime et les vêtements les plus simples; alors aussi la force du corps est une occasion de se distinguer : l'on invente des moyens de l'augmenter, et la gymnastique prend naissance. Tout cela existait chez les anciens Perses et les antiques Égyptiens, si nous croyons Hérodote et Xénophon; chez les Grecs qui le pratiquèrent sans demander conseil à personne; enfin, chez les Romains du premier âge. Pourquoi donc admirer avec tant d'obstination les préceptes hygiéniques des peuples anciens? ils n'étaient que le résultat de leur état social, comme plus tard la décadence de ces mêmes préceptes fut la conséquence inévitable de l'état social qui suivit.

Si l'on se donne la peine de jeter les yeux sur ces petites républiques grecques si tumultueuses, sur ces Romains si grands dans leur nationalité, on est bientôt

convaincu que ce que je viens d'énoncer est la vérité, mais on aperçoit en même temps que cette société instinctive n'a point de bases réelles ; c'est qu'en effet elle est un obstacle au développement de l'intelligence, qui doit toujours chercher à prendre la plus grande part dans les affaires humaines ; mais ordinairement cette intelligence va trop loin, et dans la lutte qui s'établit, elle finit par tout détruire, le bon comme le mauvais. Les philosophes sont un peu comme les enfants qui, en visant à un but, ne mesurent juste leurs coups qu'après une série d'oscillations plus ou moins excentriques.

L'application des moyens de travail est certes ce qui existe de plus propre à développer l'intelligence dans les masses ; par malheur elle engendre des besoins et des vices, et tous les arts de luxe en sont bientôt la conséquence ; leur origine est avant l'ère chrétienne le signal de la chute de tous les gouvernements d'alors, dont on a voulu faire admirer les lois qu'on ne voudrait plus accepter. Sparte perd sa nationalité avec son brouet noir ; ce ne furent pas seulement les rhéteurs qui détruisirent Athènes, ni les barbares qui abattirent Rome.

L'accroissement de l'intelligence, productrice des arts, façonna les coupes d'or des banquets de Platon, et il y avait des germes de destruction dans le falerne qu'Horace couvrait de feuilles de roses.

Au sortir du premier état social où domine la puissance de l'instinct se développa cette société toute sensuelle, fille du luxe asiatique. C'est ici que commence surtout le travail du médecin, et qu'il lui appartient de rechercher l'origine de bien des maux.

Les longues guerres des Persans avec les Grecs et les conquêtes d'Alexandre, en introduisant dans la Grèce la sensualité asiatique, en introduisirent aussi les conséquences, qui se marquèrent en caractères profondément gravés. Lorsque, plus tard, les Romains eurent soumis tout l'empire des successeurs du roi de Macédoine, les mêmes causes amenèrent les mêmes résultats, et la lutte tout intellectuelle entre la société ancienne et une société moderne fut complètement établie; ceci entraîna d'étranges commotions, mais en même temps qu'elles produisirent le désordre et les arts de luxe, elles enfantèrent aussi des maladies nouvelles, et firent des legs cruels aux générations qui suivirent.

Alors, en effet, et seulement alors, on vit se constituer d'ignobles spéculations sur la volupté; alors on commença à honorer les Phrynés, et un conquérant put donner une ville à l'inventeur d'une sauce nouvelle. A mesure que l'ancienne civilisation périt, le goût des futilités s'élève, et on trouve des raisons pour le justifier. Verrès serait aujourd'hui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et on irait admirer ses vastes collections et ses magnifiques statues. Au temps de Cicéron, on n'en était pas encore venu à mériter une réputation d'amateur des arts en expropriant de leurs chefs-d'œuvre les peuples vaincus, ou plutôt un pareil titre eût été sans signification. Si l'on ne retrouve plus qu'à peine sur l'empreinte pulvérulente de leurs médailles les noms des fastueux Césars et des voluptueux Héliogabale, si l'histoire garde à peine les noms des Apicius et des Octavius, en revanche l'espèce humaine entière porte les fruits des mœurs qu'ils ont introduites, et cependant, dans l'intérêt du progrès général, il devait en être ainsi : la marche de l'intelligence est comme une vaste science où chaque proposition se lie à celle qui la précède; seulement, dans son histoire comme dans celle des mala-

dies, une proposition peut durer un siècle ou même plusieurs. Il faut des époques de mal comme des époques de bien.

Même le mal n'était pas encore assez grand, il dut le devenir plus encore : les invasions des barbares s'en chargèrent. Voyons un peu ce qu'ils firent et ce qui en advint. Je dis que le mal n'était pas assez grand, car la civilisation étant limitée, elle dut se répandre sur ces peuples nouveaux, et de pareils mélanges causent toujours de grands malheurs.

Lorsqu'ils détruisirent l'empire d'Occident, les conquérants en prirent, par politique, les coutumes, et par imitation, les vices ; laissant de côté ces mœurs instinctives décrites par Tacite, et qui avaient fait leur force contre une société dégradée, on voit leurs peuplades s'amollir et s'éteindre successivement pendant plusieurs siècles ; d'abord victorieuses, subjuguées ensuite, toutes vinrent à leur tour se fondre dans le sensualisme commun. En vain le christianisme basé sur l'austérité s'opposa-t-il au mal, ses maximes civilisatrices n'étaient pas à la portée du siècle, elles durent échouer contre le torrent nécessaire des choses ; et quand les demi-sau-

vages de la Germanie eurent terminé leur émigration, voici ce qui se présenta :

Ils voulurent en imposer, et leur grossièreté native endossa le faste de l'empire d'Orient; ils voulurent briller, et le luxe le plus raffiné marcha de pair avec les plus sordides habitudes; l'extérieur éclatant couvrit la plus ignoble malpropreté; leurs somptueux festins furent des orgies honteuses; ce fut, pour tout dire en un mot, le comble d'une voluptueuse barbarie : aussi pour nous, qui sommes leurs descendants, quel funeste héritage!

A peine si les anciens connaissaient les maladies de la peau; le silence presque complet des pères de la médecine, et le peu d'importance qu'ils semblent y avoir attaché, en sont une preuve convaincante; elles n'attaquaient du reste que les esclaves, c'est-à-dire les hommes condamnés à la vie la plus dégradante. C'est ce que l'on remarque pour la leucé des Grecs, et antérieurement pour la lèpre de Moïse, commune chez les Hébreux sortant de l'esclavage.

Plus tard, le contact avec le luxe asiatique les développa dans toutes les classes de la société, et plus tard

encore la fusion des diverses conditions par l'affranchissement les augmenta encore, car l'hérédité paraît les transmettre, et qui, parmi nous, peut se vanter de descendre d'un homme libre par une race d'hommes libres! On peut suivre leur développement dans les différentes périodes du bas empire et du moyen âge; devenues communes sous l'influence de la débauche impériale, elles augmentent ensuite en nombre, puis de nouvelles prennent naissance. D'abord dans le VIII^e^ siècle, la variole; on a dit qu'auparavant elle avait paru dans Athènes : si cela est, on doit reconnaître cette particularité qu'elle ne devint pas dès lors endémique; la rougeole date aussi sans doute de la même époque.

Dans cette funeste période, il y eut des serfs et des tyrans et tous furent misérables; aussi les hommes se trouvèrent-ils dans les conditions les plus favorables pour contracter des affections sordides. Peu de temps après la première croisade, la lèpre, ou du moins beaucoup de maladies désignées par ce nom qui leur fut commun, fit irruption en Europe. Les ravages furent tels qu'en France seulement on compta bientôt deux mille maladreries. On sait à quelle condition

étaient condamnés les malheureux lépreux : séquestrés du monde, abandonnés pêle-mêle à leurs vices, à leurs maladies et au désespoir, condamnés à mort s'ils rompaient leur ban ! et pourtant ces rigueurs n'arrêtaient pas le mal.

Bientôt apparaît la syphilis qui semble avoir remplacé les lèpres ; ici une courte digression est nécessaire.

La syphilis existait-elle chez les anciens ? a-t-elle été importée d'Amérique ? ou bien est-elle encore un résultat de la luxure du moyen âge ? La discussion qui en a été souvent faite sous ce triple point de vue est loin, à mon gré, d'avoir résolu complètement la question ; les recherches nombreuses ont seulement établi ces faits : 1° que dans l'antiquité il existait des ulcères et des écoulements des organes génitaux ; 2° que, vers le milieu du quinzième siècle, la syphilis prit tout-à-coup et sans cause connue un immense développement.

1° Dans l'antiquité, il existait des ulcères et des écoulements qui affectaient les parties génitales. Cela prouve-t-il l'existence de la syphilis ? Or, son caractère principal qui est la contagion, ou, pour mieux m'expli-

quer (puisqu'on a donné à ce dernier mot une signification qu'il ne peut avoir), la transmission par le contact des parties, ce caractère, dis-je, aurait-il échappé à cette société où les plaisirs de l'amour jouaient un si grand rôle qu'on y avait divinisé les organes reproducteurs? Je ne sache pas à cet argument de réponse raisonnable, et tant qu'on n'aura pas démontré que le fait de la contagion était connu, on ne prouvera jamais l'existence très-ancienne de la maladie vénérienne.

Mais, chez les anciens, il pouvait y avoir quelque chose qui lui ressemblât, et comme de nos jours on rencontre des ulcères et des écoulements qui n'ont pas le caractère syphilitique, et qui sont la suite de débauches et d'excès vénériens, de même alors il y en avait.

Il est possible que des maladies du genre de celles que nous avons désignées par le nom générique de syphilides existassent dans ces temps, comme de nos jours on en trouve dans certains pays : ainsi, le framboesia ou mycosis, le scherlievé, le sibbens sont de cette classe. Ici, une seule remarque; ces maladies sont particulières à quelques localités et ne se manifestent nulle part ailleurs; elles naissent spontanément, et quoique le con-

tact les reproduise, elles sont endémiques ; après cela le nom de mal de Campanie s'explique de lui-même (1).

C'est dans Athènes, c'est dans Rome, c'est dans toutes les grandes villes où l'encombrement favorise la débauche qu'on devait rencontrer la syphilis, et non dans un petit pays isolé. On dira peut-être que Capoue était une grande ville, que les habitants y étaient renommés par leur luxe et leur volupté sans frein. Eh ! quand l'armée d'Annibal séjourna dans Capoue, elle s'y amollit, et personne n'a jamais dit qu'elle y eût gagné des maladies des organes générateurs.

Le fameux passage de Juvénal a tout entier rapport à la pédérastie ; cette honteuse passion était l'objet d'un commerce presque avoué dans la Rome de la fin de la république et de l'empire ; elle occasionait, comme cela est encore aujourd'hui, des affections du rectum et des parties génitales, mais ce n'est pas là la syphilis.

Horace ne dit rien qu'on puisse lui appliquer. Aris-

---

(1) Plusieurs auteurs, et notamment M. Alibert, ont prétendu que le mal de Campanie des anciens était la maladie vénérienne de nos jours.

tophane, le cynique Aristophane, se serait-il gêné pour dénoncer les maux que pouvaient communiquer à leur famille ces femmes qui introduisaient leurs amants dans le secret des fêtes de Cérès, et s'y livraient à tous les raffinements de la débauche?

Moïse ne recommande que des soins de propreté contre les écoulements génitaux; serait-ce là un remède suffisant? Dans toutes les lois orientales, anciennes comme nouvelles, on recommande d'éviter le coït huit jours avant et huit jours après le flux mensuel; on y avait donc remarqué que cette cohabitation avait des inconvénients, et certes on avait raison, au moins pour les jours qui précèdent et pendant la durée.

Mais ce qui sûrement n'existait pas chez les anciens, ce qu'on ne trouve nulle part dans leurs livres, ce sont les exostoses, les fistules, les ulcères consécutifs si caractérisés, les plaques cuivrées si caractéristiques. Encore une fois, pour démontrer qu'ils connaissaient la syphilis, il faut retrouver tout cela.

2° La syphilis vient-elle d'Amérique? Cette opinion, qui fut long-temps générale, ne paraît pas tenir contre un examen sérieux. Il semble en effet démontré qu'il

en existait des cas dans les léproseries long-temps avant le voyage de Christophe Colomb, ou du moins qu'on y trouvait une maladie fort voisine, distinguée par le nom de *grand'-gorre*.

On ne peut guère attribuer l'opinion américaine qu'à un caprice des Européens, qui cherchaient par tous les moyens possibles à justifier les cruautés qu'ils commettaient sur les Indiens ; mais la facilité avec laquelle elle prit de la consistance ne prouve-t-elle pas bien évidemment qu'alors la maladie était regardée comme nouvelle.

3° Enfin, la syphilis est-elle une dégénérescence des maladies dont fut affecté le moyen âge? Ceci me paraît plus probable.

Un arrêt du parlement de Paris, du 6 mars 1497, est ainsi conçu : « Pour ce qu'à Paris et ailleurs sont plu-
« sieurs malades de maladie contagieuse, nommée
« grosse vérole, qui, depuis deux ans, a eu grand cours
« en ce royaume, a été faite assemblée de l'évêque de
« Paris, quelques conseillers et les officiers de la ville
« et du Châtelet, qui ont fait ordonnance pour faire
« sortir ceux qui ont gagné la dite maladie hors de

« Paris, et pour enfermer, nourrir et traiter ceux qui « l'ont gagnée à Paris. »

L'on pourrait citer vingt documents de cette espèce émanés des divers parlements et des assemblées des divers pays. Convenons d'abord que c'est un fait bien singulier que cette concordance. Comment ! l'on veut qu'en tous lieux les hommes les mieux placés pour savoir les choses se soient accordés pour mentir à la postérité ! Comment ! l'on veut qu'ils aient ignoré que leurs ancêtres étaient sujets à une maladie contagieuse qui aurait été notre syphilis ! Cela me paraît difficile à croire.

La maladie vénérienne n'est pas arrivée à nous telle qu'elle était dans le principe, ses symptômes se sont amendés, et elle est loin en général d'offrir les dangers sérieux qu'elle offrait d'abord. Eh bien ! ceci est pour moi la preuve la plus irréfragable que la syphilis est récente. L'observation a démontré que toutes les épidémies frappaient dans leur début avec une intensité qu'elles perdaient ensuite peu à peu. La petite vérole dépeupla d'abord l'Europe, plus tard elle dépeupla l'Amérique. Qu'on se rappelle les premiers ravages de la peste noire,

Et sans aller plus loin, est-ce que les fièvres marécageuses n'atteignent pas plus fortement dans le principe qu'après ? n'est-ce pas le propre de la fièvre jaune, de la peste orientale, du typhus des armées, et le choléra devant nous ne l'a-t-il pas reproduit de nos jours ? Ainsi la syphilis, d'abord épidémique, nous est restée comme la variole ; mais comme elle, elle a diminué d'intensité, et l'on parviendra peut-être un jour à la neutraliser comme elle.

Je comprends une objection : les progrès de la médecine ont contribué aux bons résultats, et plus encore les lois d'hygiène. J'en conviens, mais pourtant, lorsque de nos jours encore la syphilis se présente avec ses caractères primitifs, avec tous ses désordres généraux, de bonne foi, la médecine n'est-elle pas impuissante ?

Il me semble que c'est une grave erreur, quoique généralement répandue, que de croire que la syphilis soit toujours le résultat d'un contact ; dans une pratique assez étendue, il m'a semblé entrevoir que dans certaines circonstances non encore appréciées la maladie se développait spontanément, seulement alors elle présentait des caractères d'une gravité extrême. Je n'oserais pas conclure

de quelques faits isolés, je pense pourtant que la question vaut la peine d'être éclaircie par l'observation directe.

S'il paraît possible seulement que la syphilis soit quelquefois spontanée, il est certain qu'elle ne se contracte pas toujours : Parent du Châtelet, dans son savant ouvrage sur la prostitution, a confirmé ce fait, que les trois quarts des prostituées n'étaient pas aptes à la recevoir; singulier rapprochement entre la maladie vénérienne et les épidémies ordinaires ! Mais pour en revenir à la question principale, pourquoi toutes ces précautions prises à la même époque contre une maladie? franchement n'aurait-on pas pris auparavant des mesures?

En vain citerait-on des règlements sur les maisons tolérées. Encore une fois, les règlements de saint Louis ont rapport aux excès de la débauche et non à la vérole.

Il n'est pas jusqu'à ce nom de vérole qui ne soit une preuve. Il y avait auparavant une maladie de ce nom, et c'est au XV^e^ siècle qu'on en fait la distinction, et simplement par une épithète, et par une épithète basée sur le caractère pustulant devenu assez rare de nos jours, et que présentaient plusieurs des maladies lépreuses, comme encore à présent.

Encore un mot. Le premier nom de la syphilis a été pour les Français celui de mal de Naples, et pour les Italiens celui de mal Français; ceci ne donnerait-il pas l'indice positif de l'époque et du lieu de développement de la maladie vénérienne : ce fut lorsque les Français portèrent leurs armes dans l'Italie, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII d'une part, et de l'autre ce fut probablement en Italie qu'elle parut. Comment se rendre autrement compte de la double dénomination dont je viens de parler?

Donc enfin, la syphilis a été une épidémie comme une autre; seulement, comme elle a le caractère chronique, elle s'efface, et perd plus lentement son intensité qu'une épidémie aiguë.

A la même époque du moyen-âge, au moment du plus grand ravage des maladies lépreuses, on trouvait une affection redoutable qui paraît s'être éteinte vers l'époque de l'apparition de la syphilis; on ne voit pas du moins qu'il en soit question dans le XVI^e^ siècle : je veux parler du *mal des ardents*.

Il faut le dire, les renseignements qu'on a sur ce mal sont tout-à-fait incomplets; on l'attribue à la

misère des temps, on a pensé qu'il était dû à la mauvaise alimentation et que ce n'était autre chose que l'ergotisme qui survient encore dans nos campagnes lorsqu'une année humide a détérioré les céréales : cette opinion pourrait bien n'être pas exacte. Il est certain que le mal des ardents était une affection gangréneuse caractérisée par la chute des extrémités ; qu'il paraît s'être presque toujours développé après les famines ; que le malade souffrait de coliques ; enfin, que des bubons se développaient dans les points où le tissu cellulaire est abondant.

Ces symptômes sont communs à l'ergotisme, à la peste, aux diverses variétés de typhus, mais ce qui n'appartenait qu'au mal dont je parle, c'était une soif ardente et une faim insatiable que rien ne pouvait du moins alors calmer, enfin c'était sa marche lente.

Ces deux derniers symptômes ne se rencontrent que dans une maladie dont la marche est chronique, c'est la lèpre indienne si bien décrite par le docteur Robinson ; dans ce dernier cas, en effet, on voit des malades réduits presque au tronc seul par suite de pertes successives, dévorer une dose d'aliments qui suffirait à la

nourriture de plusieurs personnes en état de santé. Je ne veux pas tirer de conclusion de ceci, le mal des ardents était sans contredit une maladie aiguë, mais je viendrai à un autre fait qui me paraît important dans l'hygiène des affections cutanées.

M. Ségur-Duperron a publié un mémoire dans le but de prouver, et à mon avis il y est parvenu, que la peste égyptienne, qui se lie par tant de points aux maladies exanthématiques, se développait toujours après une mauvaise crue du Nil en plus ou en moins : cette observation a une grave signification, car mauvaise crue du Nil est synonyme de disette.

Ainsi ce foyer perpétuel de maladies contagieuses ne devrait son existence qu'à une administration vicieuse. Chaque pays a ses symptômes de misère, et c'est la peste en Égypte.

En se reportant en effet dans l'antiquité, on ne rencontre jamais la peste, excepté cependant une fois peut-être, quelques années après que Cambyse eut porté à la tête des hordes persanes la misère sur le riche sol de l'Égypte; alors ce pays fut, pendant quelques années, livré à toute l'influence de son climat désastreux.

En passant à travers les dominations grecque et romaine, on ne la rencontre pas une seule fois; en effet, pendant ces deux périodes, les travaux des Pharaons furent respectés et entretenus, et il faut arriver à la conquête des Arabes pour que le développement en ait lieu; alors l'insouciante population des sectateurs de Mahomet laissa tout détruire : les forêts qui bordaient le désert furent abattues et ne furent plus renouvelées; les réservoirs qui retenaient le limon superflu et bornaient l'inondation, les canaux qui en facilitaient l'écoulement, furent en peu de temps comblés par les alluvions du désert; les terres fertiles furent couvertes d'une couche aride; et pendant que les musulmans laissaient dégrader et dégradaient eux-mêmes les utiles travaux d'une antique et sage prévoyance, le Nil se limitait dans ses phénomènes naturels, encombrait plusieurs de ses embouchures, renversait son barrage, changeait même de cours, et la peste fut le résultat nécessaire de touts ces désordres.

Certes, en pensant à de telles conséquences de l'imprévoyance, ne convient-il pas de rappeler qu'il est des mesures que les gouvernements devraient prendre en

commun, car ils y sont tous intéressés, dans le but de la conservation de la santé publique. Il est une vérité qu'on ne saurait assez redire : les peuples, solidaires par les mœurs, par l'industrie, par les lois, le sont encore, et surtout peut-être, par cette partie des sciences médicales qui s'occupe de la santé et de la conservation de l'homme.

J'ai dit que la fusion de la civilisation ancienne dans la civilisation moderne avait donné naissance aux affections de la peau, ou du moins les avait immensément propagées. Nous verrons plus tard quelle influence devait avoir chez les anciens, et aurait encore de nos jours, l'emploi des exercices du gymnase; car ce serait une fausse conclusion que de déduire avec M. Alibert que la civilisation seule occasione les dermatoses : cette conséquence serait désastreuse et ne conduirait à rien moins qu'à faire considérer le progrès social comme une cause infaillible de destruction pour l'humanité. Le véritable, le seul motif, c'est que les bonnes coutumes et les bonnes mœurs se sont éteintes. Voyons jusqu'à quel point cela est vrai.

L'Asie est la plus ancienne patrie des maladies cuta-

nées chroniques, et elle est encore le pays où il s'en trouve le plus et du plus fâcheux caractère ; aussi l'Asie est-elle le berceau immémorial d'une demi-civilisation. La plupart des populations qui l'habitent sont encore aujourd'hui, quant aux mœurs et aux habitudes, ce qu'elles étaient il y a trois mille ans. Elles ont touts les vices des nations policées, et touts les avantages leur en manquent. L'Europe, au contraire, venue bien plus tard, n'a jamais cessé d'avancer ; et après avoir passé par les plus fâcheuses périodes, elle semble sur le point d'en sortir. Les maladies de la peau n'ont cessé d'y décroître depuis la fin du XV^e^ siècle, et nul doute que cette décroissance ne continue, à moins que de nouvelles révolutions, qu'il n'est pas permis de prévoir, ne nous replongent dans la barbarie.

Je ne terminerai pas cet historique, déjà trop long, sans citer en me résumant quelques nouveaux faits à l'appui de mon opinion.

Partout où l'on a rencontré les peuples à l'état d'enfance, les maladies de la peau étaient inconnues ; cette circonstance frappa Cook, Surville et Marion dans l'archipel de l'Australasie ; mais depuis que les mission-

naires protestants s'y sont faits rois et y ont introduit une organisation plus compliquée, on les y a vues se développer ; elles y règnent avec une effroyable intensité, et il a fallu même établir des léproseries. Les tribus sauvages de l'Amérique, que le contact avec les Européens n'a pas encore complètement avilies, y sont peu sujettes ; chez les nègres esclaves et les créoles elles sont communes.

M. Gaymard, dans le voyage à la recherche du vaisseau de Lapeyrouse, a fait à ce sujet une remarque curieuse ; il a retrouvé dans les îles de la Société la leucé tyrienne, ou lèpre rayée, qu'on n'avait aperçue nulle part ailleurs depuis les anciens, à moins toutefois qu'elle n'ait fait partie des lèpres du XII^e^ siècle. Si plusieurs faits de ce genre se renouvelaient, on arriverait à ce résultat singulier, que les maladies de la peau se développent d'abord sous une certaine apparence qu'elles perdent par la suite des générations, et que nos maux actuels pourraient bien n'être qu'une dégénérescence des anciens.

Ce qui prouve encore combien les premiers éléments d'une civilisation mal conçue sont importants, c'est

l'existence d'une maladie singulière qui affecte des populations entières le long de la rivière de la Madeleine et du Rio-Negro, dans l'Amérique du sud. Les Indiens sédentaires sont souvent marqués de taches alternativement blanches et jaunâtres ; les poils se colorent de la même manière, ce qui donne assez bien à la peau l'apparence de celle du jaguar. Les enfants qui naissent sous cette influence sont faibles, et meurent jeunes. On détruit ce mal au moyen du deuto-chlorure de mercure en lotions, mais il récidive ; d'où vient-il ? Quelques personnes n'y voient qu'une syphilide ; je l'ignore : toujours est-il que les populations indiennes nomades sont belles, vigoureuses, et ne sont sujettes à aucune maladie de la peau.

Les animaux qui vivent en domesticité sont fréquemment atteints de maladies cutanées, et un grand nombre d'observations prouvent qu'elles offrent les mêmes caractères que chez l'homme. Rien ne le démontre mieux que, chez les bêtes à laine, la forme exanthématique de la clavelée, dont la marche est si semblable à celle de la variole, et que l'existence de la vaccine. Les animaux des mêmes espèces que les nôtres, mais sau-

vages, ont toujours la peau saine, et l'on sait que les belles fourrures ne se rencontrent guère que dans les forêts; mais d'un autre côté, combien l'éducation n'améliore-t-elle pas les races! Ce qui arrive pour les animaux arrive aussi pour l'homme.

En effet, à mesure que le raisonnement se replace sur ses bases naturelles, il découvre les causes du mal et les moyens d'arrêter ses progrès; alors l'hygiène publique s'établit, et l'on peut prédire avec assurance que si aucune catastrophe n'arrête la marche des sciences, elle jouera dans la suite un grand rôle, non-seulement en médecine, mais encore dans les théories sociales. Et déjà l'on peut s'apercevoir que depuis le milieu du dernier siècle, elle a en réalité pris cette marche. En comparant les désordres amenés par la peste noire, et l'ordre qui a régné pendant l'épidémie du choléra, on doit tout-à-fait s'en convaincre; car ce n'est que par une bonne direction donnée à l'hygiène publique que l'on a obtenu des résultats. Lorsque Rousseau eut tancé les mères qui livrent leurs enfants à des mercenaires, les médecins s'avisèrent de découvrir, ce que du reste le peuple avait déjà vu, que cet abandon était pour la

mère elle-même la cause d'une foule d'affections graves : la nature punit cruellement celui qui la contrarie dans ses vues. On a amélioré la nourriture des marins à bord, celle des soldats dans les garnisons et en campagne, les chambrées dans les casernes et l'habitat dans les hôpitaux ; de bonnes lois sur les céréales ont été, dans ces derniers temps, établies en France ; on donne touts les jours de l'air aux villes populeuses, on dessèche les marais, on s'efforce de replanter les bois ; des prix permanents ont été fondés pour l'assainissement des diverses professions ; des sociétés de tempérance commencent à gouverner les habitudes de l'Amérique du Nord, et si l'on persiste dans cette voie, on verra tout-à-coup des maladies disparaître, et l'homme revenir par le raisonnement, après avoir parcouru un cercle immense, dans les mêmes conditions d'existence hygiénique que celles où l'instinct l'avait d'abord placé.

CHAPITRE III.

Des fluides ou agents impondérables considérés dans leurs rapports probables avec les tissus périériques et le développement des affections cutanées.

Il existe dans la nature trois corps ou modifications du même corps qui paraissent agir sur tout ce qui est, soit qu'on les étudie sous le point de vue organique, soit qu'on les calcule sous le point de vue inorganique. — Les physiciens, les médecins, les naturalistes s'en sont occupés ensemble et tour à tour, et ont cherché à rapporter les puissantes réactions de ces agents aux divers phénomènes que présentent la nature privée de vie et la nature qui en est douée. Mais jusqu'à aujourd'hui les physiciens seuls ont pu étudier

les lois de ces substances avec une assiduité encouragée par quelques résultats positifs.

Cette étude précieuse a conduit à d'immenses résultats, dès qu'on ne l'a considérée que sous le point de vue des influences terrestres, et des actions physiques et chimiques des corps inorganiques simples ou composés les uns sur les autres. Que la lumière, le calorique, l'électricité, le magnétisme agissent comme une même substance, ou comme substances diverses, les travaux des Ampère, des Becquerel, des Volta, des Delarive, des Poisson, etc., ont du moins introduit dans les sciences, et dans les industries qui en dérivent, de belles et magnifiques découvertes ; et ces hautes spéculations de l'esprit humain se sont trouvées fertiles dans l'intérêt même de la société humaine. On a pu soumettre à l'analyse mathématique, c'est-à-dire à la logique la plus sérieuse, la seule réelle, une foule de phénomènes qui ont porté des lumières immenses jusque dans la plus infime portion de la société. Les grands travaux des hommes que nous venons de citer ont pu seuls donner le droit aux physiciens et aux chimistes de dire qu'ils s'occupaient de sciences exactes.

Mais nous, médecins, appelés à étudier la nature sur tout ce qui existe, avec les phénomènes de la vie organique, nous ne pouvons encore dire que nous sommes des savants exacts. Bien des appréciations sont nécessairement fautives, bien des jugements trompeurs, car on n'a pu encore soumettre la vie à l'analyse mathématique. Tout ce que nous voyons est soumis à l'appréciation de l'expérience, et ce que l'on nous dit, l'est souvent avec la volonté de nous tromper. Il est bien facile à des théoriciens de vouloir soumettre à leurs divagations logiques les phénomènes de la vie, mais avant de croire à leurs paroles, que nous pouvons cependant étudier, car il existe toujours quelque chose de vrai dans ce qui est basé sur l'observation, qu'il nous soit permis de nous en rapporter d'abord à l'observation seule, et de ne croire que tout juste à cette apparente exactitude médicale qui frappe le vulgaire jusqu'au moment où il s'aperçoit que les opinions sont des mots, et la véritable pratique un fait.

Pour nous, qui faisons gloire d'être simple observateur, nous ne dirons que peu de mots de ces substances dites corps impondérables, et nous arriverons de suite

à ce que l'on peut en savoir, quant à leur action sur le système d'appareil qui nous occupe.

Ces trois substances, considérées dans leurs rapports purement matériels, échappent complètement à nos sens, elles ne sont complètement appréciées sur aucun point, et si ce sont des corps, nul d'entre ceux que nous pouvons voir et soumettre à notre investigation ne peut les retenir de manière à rendre sensibles, ni leur pesanteur, ni leur caractère physique matérialisé. Elles se transforment les unes dans les autres, ou du moins à nos yeux les choses se passent comme s'il en était ainsi ; car presque aussitôt que l'une se trouve, l'autre peut se manifester à sa suite. Une décharge d'électricité produit de la lumière, et cette décharge, en traversant les métaux, les fond et les volatilise.

Ce sont de bien singulières substances que ces agents, car ils sont partout et dans tout, et l'on ne peut les retenir ; ils se manifestent partout, et nulle part on ne sait de quelle manière ; nous savons que sans eux nous ne pourrions pas vivre, et nous ignorons comment ils nous font vivre ; la vie elle-même, ou, pour dire mieux, l'ensemble des phénomènes qui constituent la vie, n'est

probablement qu'un résultat des lois immuables qui régissent ces agents, et ces lois sont insaisissables, et touts leurs rapports intimes avec l'organisme nous échappent.

On ne peut nier l'exactitude de toutes ces données, et leur imperfection seule doit faire concevoir qu'il y a presque impossibilité de pouvoir déduire quelque chose de positif sur les actions hygiéniques. Quand il n'y a que des observations peu concluantes, ou, pour dire plus, quand il n'y en a pas, ce qui reste de mieux à faire, c'est d'établir une série de questions où ce qui est acquis trouve sa place.

Les trois agents dont nous parlons sont la lumière, le calorique et l'électricité, qu'on ferait peut-être mieux de nommer *luminicité*, *caloricité* et *électricité*. Je suivrai cet ordre.

PREMIÈRE SECTION.

De la lumière.

Si l'on chauffe un corps, arrivé à une certaine température (entre 500 et 600 degrés centigrades), il ac-

quiert la propriété de répandre de la lumière; cette modification s'opère de deux manières, soit qu'il y ait altération dans les éléments constitutifs du corps, soit que le corps lui-même ne varie pas dans ses éléments. Dans le premier cas il y a action chimique, dans le second, il y a seulement excès de température.

La source de lumière par excès de température est pour nous la plus habituelle, mais la nature est un peu plus riche et elle présente des corps qui possèdent en eux la propriété de la développer sans le secours des agents connus. Ces corps peuvent être organiques et inorganiques.

Le soleil, les étoiles, quelques agents chimiques comme le phosphore, comme l'hydrogène mis en contact avec le platine en éponge, parmi les corps inorganiques ; quelques insectes et un certain nombre d'infusoires marins, dans les pays intertropicaux, parmi les corps organisés, jouissent de la faculté de produire la lumière.

Touts les corps inorganiques, sources de lumière, produisent constamment une chaleur appréciable au thermomètre; touts les corps, sources de lumière dans le

règne organique, ne produisent que de la lumière.

Celle-ci est donc un agent particulier, puisqu'elle peut se développer isolément.

La lumière la plus pure, celle qui nous vient directement ou par réflexion du soleil, est parfaitement blanche. Elle se comporte, à l'égard des substances minérales et organiques, de plusieurs manières. Ou elle est absorbée en totalité, et alors le corps est noir; ou elle est réfléchie en totalité, et alors le corps est blanc. Entre ces deux extrêmes se trouvent toutes les colorations diverses et toutes les nuances dépendantes de ces colorations; je dirai tout à l'heure pourquoi. Il y a des corps qui, quelles que soient leurs couleurs, laissent à la lumière la faculté de passer entre leurs molécules; on les a distingués par la dénomination spéciale de corps transparents.

Dans la nature inorganique, plusieurs cristaux jouissent de cette dernière propriété; dans la nature organisée, l'épiderme de l'homme seul paraît être transparent dans l'état de vie, et ce qui démontre qu'il laisse traverser la lumière, c'est que le pigmentum est plus ou moins coloré, suivant l'intensité de la lumière solaire dans les différents climats.

La lumière est composée de rayons d'ordre et de vitesse différents ; cela est prouvé par l'expérience du prisme dont l'explication est due surtout à Newton, quoique Descartes et Galilée s'en soient occupés avant lui et aient dû donner des explications de ce curieux phénomène, que surtout Descartes a tenté d'expliquer par la loi des angles de réflexion et de réfraction, et par l'explication ingénieuse du phénomène de l'arc-en-ciel.

Si on laisse tomber un rayon de lumière blanche sur un prisme d'un corps transparent quelconque, liquide ou solide, ce rayon le traverse et, après son passage, on remarque qu'il s'est épanoui en un faisceau de rayons secondaires qui représentent chacun une des sept couleurs dites primitives ; elles se présentent dans l'ordre suivant : rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet.

C'est à la propriété qu'ils possèdent d'absorber certains rayons secondaires, et d'en réfléchir certains autres, que les corps doivent ce qu'on appelle leur couleur.

Quand un rayon de lumière est réfléchi, l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence.

Quand un rayon de lumière traverse un corps transparent, il change de route, se rapproche de la perpendiculaire et produit un angle de réfraction proportionnel à l'angle d'incidence.

C'est à la lumière que les miroirs ardents doivent l'excès de lumière de leurs foyers ; c'est à la réfraction que les lentilles doivent cette même propriété ; il est bien entendu que nous ne parlons pas ici des effets du calorique.

La vitesse de la propagation de la lumière est immense, elle dépasse tout ce que nous pouvons concevoir. Roëmer et le premier Cassini ont démontré, par l'observation des éclipses des satellites de Jupiter, qu'un rayon lumineux nous venait du soleil dans le court espace de huit minutes treize secondes, ce qui équivaut à un parcours de soixante-dix mille lieues par seconde.

Je renvoie, pour le développement et l'étude de ces faits acquis à la science, aux ouvrages *ex professo*, et j'arrive de suite à l'examen de l'influence de la lumière sur les corps organisés.

La plupart des êtres que nos sens nous permettent de connaître et d'apprécier dans les deux classes de

corps organisés, qui sont, comme on sait, le règne végétal et le règne animal, ne se présenteraient pas à nos yeux avec la même apparence, si l'action de la lumière était subitement annulée. Peut-être quelques phanérogames (mousses ou champignons) échapperaient-ils à cette loi ; mais au moins dans la nature, telle qu'elle existe aujourd'hui, nous ne connaissons que fort peu de corps organisés qui puissent vivre sans l'influence directe, plus ou moins diffuse, de cet agent. Quant aux plantes ordinaires que l'on fait végéter dans un but, soit d'expérience, soit d'horticulture, en l'absence de la lumière, elles deviennent presque complètement méconnaissables ; elles perdent non-seulement leur parfum, leur coloration, mais encore leurs formes et leur force vitale, et leur tendance à profiter de la salutaire influence de l'agent lumineux est telle, qu'il suffit qu'un rayon de lumière, échappé d'une source quelconque, pénètre dans un lieu obscur pour que tous les végétaux étiolés qui s'y trouvent se dirigent spontanément vers lui.

Le résultat le plus frappant, le plus important peut-être, de l'absence de lumière, c'est la décoloration, ou

autrement dit, la propriété singulière que prennent dans ce cas les corps organisés de ne réfléchir que la lumière blanche, et quelquefois aussi une certaine proportion de lumière rouge; la composition chimique est aussi changée, et les végétaux perdent, en tout ou en partie, la faculté de former les principes immédiats qui caractérisent leur action sur l'homme et les animaux. Nous dirons plus tard que les différences de température, ou, autrement dit, l'action en plus ou en moins du calorique, offrent les mêmes résultats dans les climats divers, et que telle plante alimentaire en Europe peut devenir vénéneuse sous les tropiques. Ce n'est pas que les principes immédiats qui se forment en elle soient complètement supprimés ; mais ces principes fixes sont dissous en moindre proportion dans une plus grande quantité de liquide.

L'influence de la lumière sur les animaux, qu'on les considère dans l'état de vie normale ou dans la vie séquestrée, n'est pas moins importante. Nul être organisé, parmi les vertébrés, ne peut vivre sans une certaine proportion agissante de cet agent, qui semble nécessaire à l'existence de touts les animaux supérieurs.

Mais ce qui est plus remarquable, c'est surtout l'action de la lumière sur les mammifères, et, parmi eux, sur l'homme en particulier. La partie externe des animaux couverts de poils supporte cette influence à un moindre degré; cependant la plupart des mammifères qui vivent sur les terres polaires ont le pelage blanc : tels sont les ours, les renards, les lièvres et diverses variétés de fouines, un grand nombre d'oiseaux, surtout les oiseaux d'eau, habitants nés de ces contrées glacées. A mesure que l'on se rapproche des tropiques, les couleurs deviennent plus foncées, et sous les tropiques mêmes elles sont souvent éclatantes. Chez l'homme, on voit la peau passer insensiblement, sans aucune distinction de races, du blanc au basané, puis au brun; et c'est enfin sous l'équateur que vivent les hommes entièrement noirs. Mais un fait singulier, c'est que l'albinisme ne se rencontre guère que dans ces mêmes climats brûlants : un tel fait semblerait en opposition complète avec la théorie et le résultat général des observations physiques, si d'autres observations de mœurs et de coutumes ne venaient donner à la physique elle-même un puissant argument.

On entend par albinisme cette décoloration particulière à l'épiderme, aux poils et à l'iris, qui ne permet à ces diverses sécrétions que de réfléchir la lumière blanche. Nous avons déjà vu que la lumière blanche seule se réfléchissait par suite de l'habitat dans les lieux obscurs. Ceci est au moins remarquable, si surtout on observe que l'albinisme se rencontre le plus souvent chez les races qui offrent un pigment très-prononcé. En Afrique, c'est dans la race nègre; en Amérique, c'est dans la race indienne, dont le pigment est rougeâtre, que les albinos se présentent; il semble que la modification de la couleur de la peau consiste surtout dans l'atonie de la membrane muqueuse sous-épidermique, qui correspond à la membrane que M. Flourens a distinguée sur le système intestinal par la dénomination d'*epithelium*.

J'ai pensé qu'un phénomène de lumière pouvait rendre compte de l'albinisme : je demanderai pardon de m'en rapporter encore ici aux voyageurs; car, quelque menteurs qu'ils aient pu être, ils ont cependant légué à la science des faits vrais, et dont les savants sédentaires ont peut-être un peu trop nié les conséquences.

Les premiers voyageurs qui ont parcouru les portions équinoxiales de l'Amérique paraissent avoir rencontré un grand nombre d'albinos ou chacrèlas dans les terres qui avoisinent Tierra-Firma, et sur l'isthme du Darien; il a même été agité de savoir si ces chacrèlas ne constituaient pas une variété spéciale d'Indiens. Herrera, Purchas, Barthélemy d'Olmédo ont, il est vrai, dès l'époque de la conquête mexicaine, fait entrevoir que les chacrèlas étaient, à Mexico, regardés comme des animaux curieux, et que l'on en conservait en cage pour le plaisir du peuple mexicain. Mais si l'on considère que l'empire de Montézuma s'étendait jusqu'à l'entrée de cette isthme du Darien, et que les connaissances de son peuple étaient bornées, on concevra que ces hommes blancs aient pu être considérés comme un produit d'un monde inconnu, puisque les relations du peuple mexicain étaient limitées à la presqu'île de Yucatan.

J'ai parlé à des négociants voyageurs de l'albinisme considéré comme fait ordinaire dans ces contrées; tous m'ont assuré que les albinos sont aujourd'hui fort rares, et qu'à peine on en entendait parler. Si l'on compare

à ce témoignage moderne le témoignage des premiers navigateurs qui ont abordé les côtes du golfe du Mexique, on est surpris de voir les différences qui existent entre les assertions; cependant, les voyageurs anciens comme les voyageurs modernes ne peuvent, sur ce point singulier, avoir varié à dessein. Il vient de ce double témoignage que l'albinisme a été aussi fréquent chez les races indiennes équatoriales que chez les races nègres de l'Afrique. Voyons donc si quelques rapports de coutumes et de mœurs encore existantes de nos jours sur les plages africaines ne nous expliqueraient pas, par les albinos de l'Afrique, les anciens chacrèlas de l'isthme du Darien et de la province de Tierra-Firma.

Lorsqu'on aborde pendant le jour la côte de Mozambique, la plage est déserte, et toutes les tribus nègres se tiennent renfermées dans leurs habitations; mais aussitôt que le soleil est couché, les populations se répandent sur les grèves, et, à la seule clarté de la lune et des étoiles, se livrent aux plaisirs et à la pêche. On sait que sous les latitudes équatoriales il n'existe point de crépuscule, et que le passage du jour à la nuit se fait subitement : il s'ensuit que les populations dont nous

parlons vivent presque complètement exemptes de l'influence de la lumière solaire ; le besoin et l'instinct les obligent à s'y soustraire. Or, est-il bien étonnant que parmi les enfants qui naissent dans ces peuplades noires, il y en ait d'une organisation plus faible, et chez qui le système tégumentaire soit pour ainsi dire étiolé. L'albinisme n'y constitue pas un fait de race, et il n'est qu'un état maladif. Les nègres produisent également des enfants noirs et des albinos, et à leur tour les albinos procréent des enfants noirs. Dans les colonies, où les nègres travaillent pendant le jour, l'albinisme est fort rare, ce qui semblerait prouver en faveur du raisonnement que je viens d'émettre.

Si de la côte de Mozambique nous nous reportons à l'isthme du Darien, on trouvera que chez les anciennes peuplades qui l'habitaient il existait des coutumes analogues. Les premiers Espagnols sans exception, Cortès, Las Casas et autres, nous représentent les chacrèlas comme ne sortant que de nuit, à la seule clarté de la lune ; ils étaient vifs et actifs, et on avait jugé à propos d'en faire une race à part. N'est-il pas probable que dans l'ignorance où l'on était alors des relations de l'or-

ganisme avec les phénomènes physiques, on a confondu les habitudes des peuplades entières avec celles d'une portion seulement ; et comme cette portion était remarquable par son apparence, on a inventé des races entières d'albinos.

Mais, philosophiquement parlant, ne doit-on pas voir dans la singulière maladie qu'on a désignée par le nom d'albinisme un résultat probable du défaut de l'action suffisante de la lumière sur certaines organisations ?

On doit dire pourtant que l'albinisme peut se développer dans d'autres circonstances ; c'est ce que nous allons examiner, tant sur l'homme que sur les animaux, et les races d'animaux sujettes à l'albinisme viendront encore corroborer notre opinion.

L'albinisme se rencontre comme fait maladif et de condition d'existence dans les terres polaires, et seulement pendant les longues nuits de ces contrées.

Dans nos climats, il existe avant tout chez les animaux rongeurs, dont la plupart sont terriers.

Tel animal parfaitement blanc sous l'influence des nuits polaires, se colore aussitôt que la lumière du soleil vient le vivifier. Ainsi est l'hermine, dont la belle

fourrure blanche, si recherchée, n'est blanche qu'en hiver. Ainsi est le renard, alternativement blanc et fauve sous le cercle polaire.

Dans nos climats, les rongeurs sont sujets à l'albinisme : on voit des lièvres blancs, des lapins blancs, des rats blancs, des mulots blancs, des souris blanches. Eh bien! touts ces animaux, hors le lièvre, vivent sous terre, et par conséquent à l'abri de l'influence directe de la lumière ; rarement ils sortent de jour; c'est surtout la nuit qu'ils se promènent et cherchent leur nourriture.

Ainsi, chez l'homme à l'état sauvage sous certaines conditions, et chez les animaux où les mêmes conditions d'existence physique se retrouvent, l'albinisme est fréquent.

Dans la race blanche, l'albinisme absolu est rare; mais l'étiolement se rencontre souvent, et notamment dans les circonstances dont je vais essayer de rendre compte.

Dans nos départements manufacturiers, là où il existe des exploitations souterraines, les hommes employés à ces travaux subissent profondément l'influence de l'absence de la lumière solaire ; ils s'étiolent et vieillissent

jeunes, et l'on ne peut guère attribuer ce mal qu'à l'obscurité presque complète dans laquelle les ouvriers sont incessamment plongés. Il est vrai que chez ces hommes on trouve d'autres maladies; mais les émanations, les effluves et l'habitat en rendent compte, et au-delà. Il faut bien distinguer l'étiolement ou *albinisme acquis* de l'état de maladie. Le premier est pour touts, la maladie pour quelques-uns seulement; les prisonniers enfermés longuement dans les cachots de certaines puissances, ou jetés dans les mines de la Sibérie ou de Woliska, présentent le même phénomène. Il en est de même pour les ouvriers qui, dans nos villes fabricantes, travaillent dans les caves et y habitent : partout les mêmes causes entraînent les mêmes résultats; mais c'est surtout au chapitre de *l'habitat* que cette question hygiénique se présentera sous une forme plus importante.

J'ai déjà dit que l'excès de lumière agissait sur la peau humaine en la colorant; j'ajouterai que le calorique n'est pour rien dans cet effet. Partout où la lumière est abondante, la peau se colore, soit que l'homme existe sous l'équateur, soit qu'il végète sous le cercle polaire. On sait en effet que les populations de race

mongole qui habitent ce dernier sont d'un brun approchant du noir. En vain dirait-on que leurs voisins de la race caucasienne sont au contraire très-blancs, cela prouverait seulement que la peau de ces derniers est moins sujette à s'influencer, car les Chinois, qui sont de race mongole comme les Tongouses, les Kamtschadales, les Samoyèdes et les Lapons, sont blancs comme les Européens.

Il ne faudrait pas croire que les terres polaires fussent dépourvues de lumière ; s'il y a six mois de nuit, il y a aussi six mois de jour, et la nuit est crépusculaire ; de fréquentes aurores boréales les illuminent, et surtout la continuelle phosphorescence des neiges. Aussi retrouve-t-on dans ces terres glacées les mêmes maladies qu'au milieu des déserts de sable brûlant de l'Afrique et de l'Asie centrale. Dans l'un et l'autre pays, les ophtalmies sont fréquentes, et la cécité commune. Et que l'on ne dise pas que cela provienne de conditions particulières aux climats, car les maladies sont les mêmes ; c'est, dans l'un et l'autre cas, l'inflammation de la conjonctive, la cataracte, l'amaurose, la blépharite. Ce n'est donc pas aux influences de température

qu'il faut attribuer ces phénomènes. Et si quelqu'un faisait valoir le sable disséminé dans l'atmosphère embrasée du désert, on lui opposerait avec avantage les particules d'eau congelée disséminées par les vents dans toute l'étendue des zônes glaciales ; la lumière seule, l'excès seul de lumière me paraissent produire les mêmes maladies sous l'une ou l'autre des deux zônes glaciales ou tropicales.

Mais l'excès ou le défaut de lumière peut-il être cause occasionelle ou déterminante d'affections cutanées par excès ou défaut de sécrétion? Je dis franchement que l'on n'en sait rien : cependant les dermatoses proprement dites, c'est-à-dire celles qui affectent le tissu cutané dermique externe ou les bulbes qui s'y trouvent comme implantées, deviennent de plus en plus fréquentes, à mesure que l'on s'approche de l'équateur ; mais il s'y joint tant de circonstances de mœurs, de coutumes, de caloricité, qu'on ne peut en rien apprécier l'influence de l'agent qui nous occupe, et cette réflexion nous servira de transition pour passer de la lumière à l'article du calorique.

SECTION II.

Du calorique.

N'en déplaise à certains critiques qui pensent toujours à imposer leurs plans, je demanderai qu'on me permette encore ici de tenir compte des lois physiques, lorsque je voudrai examiner l'influence d'un agent physique quelconque sur les tissus organiques. On comprend que le lecteur n'a pas toujours en vue les lois générales, et que des rapports qui peuvent en être déduits lui échapperaient constamment, si dès le principe les lois physiques n'avaient pas été mises sous ses yeux. Je suis persuadé que beaucoup de personnes me sauront gré de leur avoir remis en mémoire un certain nombre de faits dont la découverte a conduit à l'appréciation de la nature physique des agents, et qu'après les avoir examinés et rappelés à leur mémoire, elles comprendront beaucoup mieux comment il se peut qu'un théorème résolu sous le point de vue de la nature inorganique, en vienne à servir à éclairer une donnée organique.

Je ne serai pas le premier qui, en étudiant une question médicale, se soit trouvé dans la nécessité d'étudier la nature autrement qu'avec le scalpel et le microscope. Tout peut servir à la médecine, étude des localités, des différences barométriques, des températures moyennes, des positions géographiques, des habitudes, des mœurs, des idiosyncrasies, des âges, des sexes, des milieux. Tout cela est bon, et j'ajouterai que ce n'est qu'avec tout cela réuni que l'on peut faire de la bonne et sérieuse médecine. Il est facile à un homme armé d'un microscope, d'un bistouri ou d'une sonde, de promener son investigation sur un organe ; mais quand il s'agit de se reporter des maladies apparentes de ce même organe à la vie physique et à l'existence morale, alors il faut, non plus l'habitude manuelle, mais la science de l'humanité toute entière. L'homme qui s'est placé dans cette position doit être, avant tout, observateur de la société humaine, et il doit joindre à cette connaissance déjà si vaste l'étude et, autant qu'il est en lui, la connaissance des agents physiques dont l'influence domine, non-seulement l'homme en état de société, mais encore l'homme considéré comme animal, et con-

sidéré surtout dans ses rapports avec tout ce qui vit et agit autour de lui.

Loin de moi d'oser dire qu'un pareil cadre pourra être complètement rempli, ce serait trop exiger; mais au moins qu'on ne défende pas à l'homme convaincu d'exposer son plan, d'exprimer ses idées, de les livrer telles quelles, et quand il devrait ne remplir qu'imparfaitement la mission qu'il s'est proposée, qu'on l'excuse et qu'on ne le juge qu'après s'être rendu compte à soi-même si l'on a bien compris ses idées primitives ; qu'on se demande surtout si dans ce travail en apparence bizarre, il ne se rencontre pas par hasard quelques pensées utiles. Eh bien! j'oserai le dire, si dans ce travail il se trouve une seule pensée neuve et utile, celui qui l'aura émise aura bien mérité.

Je reviens au calorique, et comme je l'ai annoncé, j'expliquerai d'abord les lois physiques de cet agent, et j'en viendrai ensuite à son influence sur l'organisation animale.

Le calorique, qui se manifeste presque partout où il y a des sources de lumière, n'agit sur nos sens que par un effet spécial ; il est invisible, impondérable, et paraît ce-

pendant suivre en tout les mêmes lois que la lumière.

Il se réfracte et se réfléchit comme elle, ce qui est démontré par les travaux des Descartes, des Newton, des Malus, des Lavoisier, des Laplace, des Dulong, mais tandis que la lumière traverse les corps ou s'y détruit sans laisser de trace, le calorique semble se fixer entre leurs molécules et devenir partie constituante du corps lui-même.

Ce n'est pas sans qu'il s'opère de grands changements dans les substances que ce phénomène a lieu, et ces changements sont tels que je suis obligé d'y arrêter un instant mon attention.

J'ai dit que le calorique se réfractait comme la lumière, c'est dire en même temps qu'il traverse les corps transparents ; mais il ne les traverse pas touts dans toutes les circonstances données ; les expériences de Delaroche et de Bérard ont démontré que plus la source de chaleur était brûlante, plus aussi les corps transparents étaient facilement traversés par le fluide calorifique, autrement il s'y arrête et s'y comporte comme dans les corps opaques.

La lumière ne laisse aucune trace de son passage dans

ces derniers, elle s'y annule, à moins toutefois qu'on ne veuille considérer les colorations comme un vestige lumineux ; mais le calorique se combine et communique à touts les corps sans exception des propriétés générales et particulières modifiées toutefois par les couleurs, les formes, le poli, les densités. Ceci conduit à l'examen des modifications par lesquelles les corps sont susceptibles de passer sous l'influence de l'agent calorifique.

Touts les corps de la nature entrent dans les trois divisions suivantes : ils sont solides, liquides ou gazeux, suivant les degrés de température plus ou moins élevés, et touts peuvent probablement se présenter sous cette triple forme. Pour comprendre ceci, prenons un corps bien connu et bien étudié sous ces divers états. Le corps que nous choisirons est l'eau ou protoxide d'hydrogène.

Répandue universellement sur le globe à l'état solide dans l'hiver des climats tempérés, solide perpétuellement sur les sommités élevées et sous le cercle polaire, elle devient constamment liquide aussitôt que la température a dépassé 0-degré Réaumur ; elle passe à l'état de vapeur constante au-dessus de 80 degrés du même thermomètre. Ainsi dans des limites assez rétrécies elle

peut se rencontrer dans les trois états que presque touts les corps connus peuvent prendre. De plus, elle forme la presque totalité des liquides organiques, et on la retrouve combinée, dans des proportions considérables, dans touts les tissus solides des animaux et des végétaux, où elle est solidifiée pendant la vie, par un mécanisme ou plutôt une loi dont les éléments ne sont pas encore appréciés.

Si l'on met en présence deux ou plusieurs corps inégalement chauffés, de telle manière qu'ils puissent réagir les uns sur les autres, et qu'ils soient autant que possible à l'abri des corps sur lesquels on n'expérimente pas, on verra ce qui suit : 1° Le corps le plus chaud se refroidira et le corps le plus froid s'échauffera ; il s'ensuivra qu'après l'expérience chacun des deux corps mis en présence aura acquis le même degré thermométrique, lequel degré représentera exactement la moyenne de caloricité du corps le plus froid et du corps le plus chaud. Ainsi, que l'un des deux soit chauffé à cent degrés, et que l'autre le soit à zéro du thermomètre, l'expérience terminée, ils seront tous deux à cinquante degrés; de là il résulte que le calorique tend constamment à établir entre les substances un équilibre parfait de température;

mais cela ne se sera pas passé sans des variations dont nous devons au moins rendre compte.

Les corps les plus froids primitivement auront dans cette expérience augmenté de volume, les corps les plus chauds primitivement en auront diminué, de sorte que si l'on avait mis en rapport une sphère d'or pur avec une sphère d'or pur de même poids, elles auraient été primitivement d'un volume différent, et qu'après l'expérience elles auraient acquis exactement le même, comme si l'une avait perdu quelque chose de ses principes constituants et que l'autre les eût acquis aux dépens de la première. On dirait que le calorique joue le rôle d'un corps absolument matériel, mais subtil, qui tend à s'équilibrer de telle façon qu'aucune matière ne puisse en développer d'apparent, plus qu'une autre matière mise en rapport avec la première.

Le calorique interposé entre les molécules des corps n'aura pas seulement eu pour résultat d'équilibrer la température suivant sa plus ou moins grande abondance, il aura augmenté ou diminué leur volume; ainsi les deux sphères d'or dont je parlais tout à l'heure ne seront pas seulement parties de degrés différents pour acquérir le même degré, mais elles seront parties de vo-

lumes différents pour acquérir le même volume. Les physiciens ont désigné ceci par le nom de phénomènes de dilatation.

Que si maintenant on étudie un corps, l'eau, par exemple, que nous avons choisie dès l'abord, au-dessous de zéro, nous la trouvons solide; arrivée au degré zéro du thermomètre centigrade, elle tend à devenir liquide, et il lui faut cependant encore un équivalent de 75 degrés pour arriver à ce dernier état; elle reste liquide jusqu'à 100 degrés du même thermomètre (80° Réaumur); elle tend dès lors à passer à l'état gazeux, mais il lui faut pour cela acquérir en plus un calorique latent de la valeur de 535 degrés centigrades. Je prie de ne pas négliger dans la question qui nous occupe, ces données plus importantes en médecine qu'on ne le pense généralement.

Toutes choses égales d'ailleurs, et abstraction faite du maximum de densité de l'eau, ce composé augmente de volume à mesure que sa température augmente ; la différence est très-grande de 0 degré à 100 degrés centigrades ; et la vapeur a près de neuf cents fois le volume de l'eau liquide. A mesure que le corps augmente de volume, il devient spécifiquement plus léger, mais il ac-

quiert en même temps une propriété dont l'étude est de la plus haute importance dans l'examen des tissus cutanés et des maladies qui peuvent les affecter, il acquiert du ressort, tend à s'échapper à travers les tissus qui le retiennent, et c'est ce dont nous chercherons à rendre compte plus loin.

Ce que j'ai annoncé pour l'eau existe pour presque tous les corps connus, et si on ne l'a pas obtenu encore, c'était par défaut de moyens, et non parce que les propriétés n'existaient pas. Les métaux les plus réfractaires ne manquent à cette loi que parce que les chaleurs factices ne sont pas assez élevées. Le gaz hydrogène, l'air atmosphérique seraient liquides et même solides, si l'on pouvait obtenir un froid assez grand, et l'on en a de bien grands déjà, puisque M. Thilorier est parvenu à rendre solide le gaz acide carbonique qui fait, comme l'on sait, partie constituante de l'air. Il a suffi pour cela d'une température de 90° centigrades à une pression de 60 atmosphères.

C'est sur la propriété qu'a le calorique de dilater les corps, qu'est basé le thermomètre, que je ne décrirai pas ici.

La dilatation des liquides et des solides ne suit aucune loi générale connue. Touts les gaz suivent la même loi de dilatation, d'après les expériences positives de M. Gay-Lussac.

L'apparence des corps joue un grand rôle dans la question du calorique ; un corps poli, par exemple, absorbera le calorique plus lentement qu'un corps dépoli de même composition chimique ; une substance blanche ou de couleur éclatante absorbera le calorique plus lentement qu'une substance noire ou de couleur terne. Rumfort et Franklin ont fait sous ce rapport des expériences décisives, et ont en même temps démontré que si les corps polis et les substances blanches absorbaient plus lentement le calorique, ils le perdaient en revanche moins rapidement dès qu'ils en étaient imprégnés.

C'est ici que vient se présenter une question des plus importantes, soit qu'on la considère sous le point de vue des races humaines, soit qu'on la considère sous le point de vue des maladies organiques de la peau et de l'apparence que peut présenter l'appareil cutané sous les climats divers et dans les mêmes races ou les races diverses. Ce n'est plus ici la question

de la lumière, c'est la question d'un agent bien voisin, mais dont les effets sur la peau ne sont pas moins bien connus. Le calorique et la lumière solaire, ce double agent qui nous fait vivre, s'accompagnent; et plus l'intensité de la lumière est grande, plus les colorations des races humaines et des animaux, autres que l'homme, se prononcent; ils viennent au secours l'un de l'autre, mais en même temps la nature organique résiste à cette terrible influence des agents physiques, elle les combat, et si elle y succombe, ce n'est qu'avec le triste résultat de funestes maladies. La race caucasienne conserve sa blancheur sous les climats glacés du pôle comme sous les brûlants climats de l'équateur, et si elle change dans ces circonstances, c'est dans le cercle polaire, pour disposer l'individu à des maladies fâcheuses des organes respiratoires; c'est sous la température torridienne, pour le disposer à des affections graves des organes intestinaux. Nous dirons plus tard comment ces rapports peuvent se rencontrer entre des choses en apparence dissemblables, mais lorsque nous aurons fait passer sous le jugement important de la physiologie expérimentale et

méditer touts ces faits qui semblent au premier coup d'œil éloignés dans leurs rapports, peut-être voudra-t-on bien admettre qu'il y a quelque vérité dans l'expression que je viens de dénommer.

L'homme, dans la race blanche, vit sous touts les climats et s'y acclimate, car il ne faut pas attribuer à des défauts de race certains faits d'idiosyncrasies. Les Espagnols autrefois, les Européens aujourd'hui sont sujets à des maladies graves dès qu'ils abordent les plages américaines, ce qui n'a pas empêché ces mêmes Européens d'y fonder des empires qui menacent d'y devenir puissants ; il en a été de même dans les îles de l'Australasie, et l'on sait que le Bengale et la presqu'île de l'Inde sont habités par la race caucasienne, qui nulle part n'a perdu son caractère primitif, mais qui dans ces terres à demi civilisées est sujette à des maladies cutanées dont plus tard nous rendrons compte, non-seulement par la question du calorique, mais encore par celle des mœurs, des coutumes, des climats locaux, des industries et du servage. Revenons, après cette digression, aux propriétés physiques de l'agent calorifique.

Dans les solides, la transmission du calorique se fait de proche en proche, de molécule à molécule, mais plus ou moins rapidement selon les substances. On peut impunément faire chauffer un morceau de bois, de charbon ou de résine, en tenant une de ses extrémités avec la main, on ne le pourrait pas avec une verge métallique. Cette observation conduit à séparer les corps solides en deux sections ; il sont bons ou mauvais conducteurs du calorique, suivant que cet agent les traverse plus ou moins promptement : les fourrures, les résines, le verre, le charbon, sont mauvais conducteurs ; les métaux sont touts excellents conducteurs, quoiqu'à des degrés divers.

Dans les liquides, la transmission du calorique a lieu par échange de couches ; cette substance commence par dilater la portion liquide à laquelle elle se combine ; cette portion devient plus légère, monte à la surface et est remplacée par une plus dense qui vient prendre sa place.

Dans les gaz et dans le vide, la transmission du calorique a lieu par voie de rayonnement ; cependant comme les gaz sont des substances pondérables, ils sup-

portent les effets des lois dont nous avons parlé précédemment, c'est-à-dire qu'ils se dilatent et se contractent, tandis que dans le vide le calorique offre simplement une question de rayonnement sans altération de volume.

Faisons maintenant à l'organisme l'application de ces lois, et voyons si elles ont quelque influence sur la peau.

Nous ignorons complètement quelle température en plus ou en moins une nature organisée serait susceptible de supporter sans être détruite ; il est certain que dans les temps reculés assignés dans l'histoire géologique du globe, la terre était beaucoup plus chaude qu'elle ne l'est de nos jours ; une foule d'espèces détruites se retrouvent à l'état de squelette dans les différentes couches argileuses et calcaires, et l'anatomie comparée a démontré que suivant les profondeurs, ce qui est ici synonyme d'époques, les races avaient varié; toutes ces espèces qui se sont succédé semblent se diviser en créations séparées qui ont fait place les unes aux autres. Quelle que soit du reste l'utilité historique que le physiologiste, le géologue peuvent tirer de ces considérations sur les temps antiques, il n'en ressort pour

nous qu'une seule chose, savoir, que l'homme et les animaux qui vivent à présent sur le globe n'existaient pas autrefois. Soit qu'un fait de calorique soit appelé à résoudre la question, soit qu'un changement de composition de l'atmosphère terrestre doive donner raison de cet immense phénomène, nous ne pouvons, nous, que voir ce qui se passe sous nos yeux et nous borner à constater sous quelle température la vie peut se conserver dans la période où nous nous trouvons.

On sent assez que si l'homme et les êtres organisés, végétaux ou animaux, qui vivent sur la terre, ont pu ne pas exister et être appelés à remplacer d'autres espèces, ils peuvent aussi disparaître dans la suite ; mais cette triste pensée d'avenir ne doit même pas nous occuper.

La température de l'homme est d'environ 39 degrés du thermomètre centigrade, c'est aussi à peu près la température de touts les autres mammifères ; celle des oiseaux est généralement plus élevée. Les reptiles et les poissons semblent participer en tout à la température ambiante. La température des insectes et de leurs larves paraît peu connue. Celle des végétaux ne semble pas

différer de celle des milieux environnants. Il est bon de citer ces faits et d'en revenir immédiatement à l'homme.

Nous avons dit que la température de l'homme était de 39 degrés centigrades, mais il faudrait se garder de la croire absolue pour toutes les parties du corps indistinctement et pour touts les climats. Les portions voisines de la périphérie subissent l'influence des milieux et la peau est plus chaude au Sénégal que sous les terres polaires, la différence peut aller jusqu'à 3 et 4 degrés; de plus il n'est pas démontré que les organes internes, au moment où ils fonctionnent, ne se trouvent pas, dans certaines circonstances, à un degré thermométrique plus élevé que celui qu'indiquent les expériences vulgaires; ainsi le poumon dans l'acte respiratoire, l'estomac pendant la digestion, produisent des phénomènes qu'il est peut-être difficile d'expliquer en dehors de cette hypothèse, à moins toutefois que l'on n'admette qu'une quantité considérable de chaleur *latente* soit employée à produire les actes et à faciliter les fonctions dont nous venons de parler. Ceux qui savent ce que le calorique latent peut produire de degrés du thermomètre, lorsqu'il est mis en évidence, ne

seront pas étonnés que cette question soit posée.

La propriété la plus remarquable, peut-être, des corps organisés vivants, c'est d'être par eux-mêmes source de chaleur et de la conserver normale, quelle que soit du reste la température du milieu ambiant; ils peuvent de plus supporter les extrêmes assez éloignés; et ici, l'homme est de touts les animaux celui qui est doué au plus haut degré de cette faculté.

Au Sénégal, le thermomètre s'élève jusqu'à 40° à l'ombre; sous le cercle polaire, on l'a vu descendre jusqu'à 70° au-dessous de zéro, c'est donc une différence de 110°; malgré cela, les hommes vivent dans l'un et l'autre lieu, et cela, sans exception de races. Il est de plus bien prouvé que, momentanément il est vrai, pourvu seulement que l'air soit sec, on peut supporter des températures énormes. Dans plusieurs professions, chez les verriers par exemple, les ouvriers sont exposés momentanément à une chaleur artificielle souvent très-forte, plusieurs centaines de degrés par exemple.

L'excès de température n'augmente pas sensiblement la chaleur animale, son abaissement ne la diminue que peu. Ainsi, nous sommes tellement organisés, que nous

pouvons conserver l'état normal dans des circonstances toutes opposées.

Comment se produit cette chaleur animale invariable? On a cherché bien des explications à ce phénomène; les médecins mécaniciens y voyaient le résultat des frottements des solides entre eux; les chimistes l'ont attribuée à une action chimique, et en ont cherché la cause dans les décompositions produites par l'acte de la respiration. Brodie, Legallois, Chossat ont fait de nombreuses expériences pour démontrer qu'il fallait en chercher la cause dans l'innervation; enfin M. Delarive, de Genève, adoptant cette dernière opinion, et y adjoignant ce que l'on sait sur le développement de la chaleur animale par l'électricité, et sur la manière dont se comporte cet agent dans l'organisme, a ingénieusement déduit qu'il fallait chercher la source réelle de la chaleur animale dans les courants galvaniques qui parcourent en touts sens l'animal, par suite du contact perpétuel de tissus et d'organes de compositions différentes. Cette dernière hypothèse est séduisante; mais nous en sommes encore aux hypothèses, revenons à l'observation.

Les sources de chaleur paraissent également actives sous touts les climats ; il en résulte donc que sous un climat froid, l'individu doit nécessairement perdre une quantité de chaleur plus grande par voie de rayonnement, qu'il doit au contraire en perdre beaucoup moins dans les pays chauds. Voyons comment la nature a résolu cette importante question.

On sait que lorsqu'un corps se vaporise, il enlève, pour passer à l'état de vapeur, une grande quantité de calorique aux corps ambiants; si ce corps est un animal, il éprouve la sensation de froid. Supposons maintenant qu'il se produise naturellement un liquide qui, répandu à la surface de la peau, tende à passer à l'état de vapeur, il produira constamment la sensation de fraîcheur ; or, ce corps existe, c'est la sueur proprement dite. Cette excrétion est en effet fort abondante aussitôt qu'il fait chaud, et elle maintient l'animal à un état de chaleur constant. C'est à cette propriété qu'ont les organes de produire une évaporation aux dépens de l'eau propre qu'ils renferment, qu'ils doivent la faculté de conserver la même température dans un milieu plus chaud qu'eux-mêmes.

Quand la chaleur du milieu est plus basse que celle de l'homme, il se passe le phénomène inverse, la perspiration cutanée est diminuée, les liquides se reportent vers les appareils respiratoires et digestifs qui alors fonctionnent avec plus de vigueur, l'individu profite de toute la chaleur qu'il produit; aussi, jamais les grands froids ne tuent par eux-mêmes, cela arrive seulement lorsque les privations rendent les organes oisifs.

Je dois dire ici que, lorsqu'on est plongé dans un milieu liquide, tout est changé; on ne peut guère supporter, dans ce cas, une température de 40° au-dessus de zéro, et l'eau à la glace ainsi que le bain très-froid occasionne une répercussion tellement vive, que les organes en sont gravement affectés.

On conçoit que dans les lieux où la chaleur est grande, l'extrême excitation et le travail continuel qui ont lieu à la peau disposent aux maladies externes; dans ceux où le froid domine, on a plutôt affaire aux affections des organes internes, c'est en effet ce que l'on remarque. Les maladies cutanées sont infiniment plus rares dans les régions froides du nord que dans la zone brûlante des tropiques. L'hiver est la saison des phleg-

masies internes, et devient fatal aux phtysiques. On prétend que ceux-ci sont fort rares dans les pays très-chauds, et surtout dans le voisinage des déserts de sable; ils y guériraient même, si l'on en doit croire le docteur Clot-Bey; en revanche, combien ne sont-ils pas nombreux sous l'influence de l'humidité et du froid réunis !

Dans les professions qui exigent que les hommes soient exposés à une haute température, les maladies de la peau sont communes, surtout les diverses variétés de l'eczema; je ferais mieux de dire l'eczema pur et simple avec les diverses physionomies que lui impriment les diverses professions et les agents auxquels on s'y trouve exposé. Les forgerons, les verriers en sont affectés sur les différentes parties du corps indistinctement, les boulangers aux bras, les cuisiniers aux mains. Ici il est important de remarquer que dans le traitement que l'on fait subir à ces malades, la première condition à remplir est de les soustraire au contact ou à l'influence des principes morbifiques.

Il est cependant des affections cutanées qui se développent de préférence par le froid; mais alors ce n'est

plus la peau proprement dite qui est le siége de la maladie, ce sont surtout les bulbes cutanées et les follicules. Cela se conçoit ; la construction de la peau d'une part, et de l'autre la difficulté de l'évaporation, résultant de la répercussion, s'opposent à la liberté des sécrétions ; les petits organes s'irritent et s'enflamment. Ces maladies apparaissent ordinairement dans l'hiver, disparaissent aux premières chaleurs, et reparaissent à l'hiver suivant ; mais, en général, elles finissent à la longue par persister toute l'année.

Si une température élevée dispose aux maladies de la peau, elle devient pour la plupart une nécessité dans la cure ; il est rare que l'on parvienne à les guérir complètement par un temps froid. Je disais tout à l'heure que quelques-unes s'effaçaient d'elles-mêmes au printemps, j'ajouterai que celles qui persistent occasionnent alors moins de souffrance, quoiqu'elles s'aggravent en extension. Toutefois, le calorique bien conduit en guérit seul un certain nombre, et dans aucun cas on ne doit négliger d'en tenir compte ; cette observation est si bien connue à l'hôpital Saint Louis, qu'en hiver on ne reçoit guère que les malades d'urgence.

On connaît l'action particulière que produit la chaleur sur la peau lorsqu'elle est portée au point de déterminer les différents degrés de la brûlure; ce mal, qui peut, en certains cas, devenir immédiatement mortel, présente une grande analogie avec les érythèmes et les phlegmons; mais lorsqu'il est guéri, il ne laisse que des suites peu graves quant à la santé générale. La soustraction du calorique, au contraire, quoique produisant des accidents analogues à ceux de la brûlure, n'a jamais lieu impunément. Après la cessation des accidents primitifs, elle laisse une prédisposition fâcheuse à des maladies graves, telles que la gangrène spontanée et l'esthiomène; il suit de là, qu'après une congélation, on doit toujours avoir des soins particuliers pour les parties qui en ont été atteintes. Il ne faut jamais ni les comprimer, ni les exposer aux refroidissements subits, ni abuser des liqueurs fortes.

Je termine ici le chapitre du calorique, et passe au troisième agent impondérable.

SECTION III.

De l'électricité et du magnétisme.

Ce que j'ai dit relativement au peu de connaissances que l'on a de la manière dont se comportent à l'égard de l'organisme les agents dits impondérables est surtout applicable à l'électricité, et pourtant aucune substance n'a été plus étudiée et par des savants plus célèbres de touts les pays. Les noms de Dufay, de Coulomb, de Franklin, d'Ampère, d'OErsted, de Galvani, de Volta, se présentent tour à tour dans l'étude des travaux qu'a provoqués le fluide électrique; et l'on peut dire cependant que, médicalement parlant, la question n'est guère plus avancée qu'au premier jour.

On sait que le mot électricité vient du grec ἠλεκτρον, qui signifie ambre, parce que c'est le premier corps où l'on en a reconnu des traces. On sait également que l'ambre étant frotté attire les corps légers et les repousse ensuite, propriété qui lui est du reste commune avec le verre et toutes les résines.

C'est de ce phénomène, en apparence si simple qu'il

ne ressemble qu'à un jeu d'enfant, qu'on est parti pour arriver à la longue série d'expériences et d'observations qui ont fait de l'électricité une des plus belles branches de la physique.

Dufay découvrit le premier qu'un corps d'abord attiré était ensuite repoussé, puis il remarqua que certaines substances s'électrisaient de telle manière, que les unes s'attiraient et les autres se repoussaient; enfin, il reconnut que les mêmes corps électrisés de la même manière se repoussaient toujours, tandis qu'ils s'attiraient dans le cas contraire ou quand ils étaient électrisés de manières différentes; il en conclut qu'il existait deux fluides électriques, et il les nomma vitré et résineux, de ce que le premier se développait de préférence sur le verre, et le second sur les résines. Plus tard, Franklin, admettant qu'il n'existe qu'un seul fluide, nomma le fluide vitré fluide positif ou en plus, et le fluide résineux, fluide négatif ou en moins; ces deux hypothèses se partagent la science.

Lorsque le développement des électricités est assez grand, il y a production d'étincelles, et un corps électrisé est lumineux dans l'obscurité.

On peut dire qu'aucun corps n'est touché, ni frotté, ni pressé, sans production d'électricité ; mais tous ne la gardent pas également bien ; les uns sont bons conducteurs et perdent leur fluide aussitôt qu'ils sont en communication avec le sol, que l'on considère comme le grand réservoir électrique ; les autres le conservent un temps plus ou moins long, et sont dits mauvais conducteurs. Au nombre des premiers sont d'abord les métaux, puis viennent les liquides, et par suite touts les animaux ; les seconds sont les résines, le verre, la soie, les fourrures, et surtout les gaz, qui offrent à cet égard une particularité remarquable ; secs, ils ne livrent passage au fluide qu'avec détonnation et étincelles, à moins toutefois qu'on ne présente une pointe au réservoir électrique ; humides, ils l'enlèvent avec rapidité à tel point que, dans les temps de pluie et de brouillard, il est souvent impossible de s'en procurer ; le vide est parfait conducteur.

Si de ce conducteur isolé on approche un autre conducteur isolé ou non isolé, lorsqu'on est arrivé à une certaine distance, le fluide rompt la couche gazeuse interposée, et passe de l'un à l'autre en produisant une

étincelle. Si l'un des conducteurs est un animal, il éprouve une commotion qui peut être portée au point de le renverser et même de le tuer. En effet, la puissance du choc n'a de limites que d'après l'étendue des conducteurs et la charge de l'électricité, et c'est ce qui a lieu dans la bouteille de Leide, les batteries électriques, et surtout dans les orages, où la foudre n'est elle-même qu'une forte étincelle.

Lorsqu'un animal a été tué de cette manière, le cadavre se putréfie avec une extrême rapidité, rapport singulier avec ce qui se passe après les morts subites par apoplexie cérébrale ou pulmonaire.

Le fluide électrique passe toujours à travers le corps le plus conducteur, c'est ainsi qu'on décharge une batterie sans ressentir aucune commotion, en mettant en communication les deux armatures au moyen d'une verge métallique que l'on tient à la main.

Une pointe conductrice placée à distance d'un corps électrisé, le décharge aussitôt sans étincelles, et si l'expérience se fait dans l'obscurité, on voit que la pointe est terminée par une aigrette lumineuse. C'est de cette propriété curieuse qu'est parti Franklin pour

la construction du paratonnerre qui, aujourd'hui, protège touts nos édifices publics.

Les frottements, les changements de température, et probablement encore beaucoup d'autres causes, mettent souvent à l'état libre dans l'atmosphère une grande quantité de fluide électrique, et alors il fait pour ainsi dire partie du milieu que nous respirons. Quelle est alors la manière dont cet agent modifie nos organes? Nul ne le sait, il est toutefois des effets constants qui ne sont pas à négliger.

Plusieurs éprouvent une irritation particulière et dont ils ne peuvent se rendre compte; ce sont surtout, à l'état de santé, les personnes délicates et chez qui prédomine l'action du système nerveux, et parmi les malades, ce sont celles affectées des diverses variétés de névroses, telles que les névralgies, la goutte, les rhumatismes. Plusieurs affections cutanées, parmi lesquelles on doit citer le prurigo, qui, nous le verrons plus tard, se lie intimement aux névroses, occasionent dans les temps d'orages un insupportable prurit. Les affections qui ont pour cause la présence d'un insecte, comme la gale, la chique, deviennent alors tout-à-

fait cruelles. Les douleurs ostéocopes sont aussi plus intenses, plus pongitives; les malades affectés de cancer sentent augmenter leurs douleurs lancinantes; enfin, des plaies changent subitement de nature et s'aggravent. C'est un fait des mieux connus, que dans les hôpitaux, et notamment dans les salles de chirurgie, on trouve morts après un orage des opérés qui semblaient auparavant devoir infailliblement guérir.

Chez quelques individus un grand développement d'électricité atmosphérique occasionne une sorte de torpeur, un véritable coma, un anéantissement presque complet des facultés; les sécrétions cutanées sont alors sensiblement augmentées, quelquefois les cheveux se hérissent. Ne demandez point alors un travail assidu à ces personnes; actives en tout autre temps, elles s'endorment alors involontairement, on dirait une sorte de magnétisme animal, et c'est ici le cas de rappeler qu'un grand nombre ont peur du tonnerre, et que l'intelligence la plus puissante ne peut les affranchir de cette faiblesse. Et comment s'expliquer autrement que par un état momentané de l'encéphale la bizarre position de ces hommes qui, vigilants et braves, tremblent comme

des enfants et se cachent pendant un orage, quelque petit qu'il soit. Beaucoup d'animaux sont dans ce cas, même des plus courageux ; ils fuient sans but, cherchent une retraite obscure et poussent d'horribles hurlements jusqu'à ce que le ciel soit redevenu serein.

Ce que je viens de dire n'a rapport qu'à l'électricité telle qu'on la développe le plus communément, mais il est un ordre de phénomènes bien autrement important, qui a surtout été étudié dans ses rapports avec l'organisme, et dont on a tiré des inductions relatives au traitement des affections cutanées ; je veux parler du galvanisme.

On sait comment a été découverte cette forme particulière de l'électricité ; ce fut Galvani, chirurgien de Bologne, qui en disséquant des grenouilles pour une expérience, s'aperçut que, quoique mortes, elles éprouvaient des mouvements convulsifs lorsqu'on faisait communiquer un muscle avec un nerf au moyen d'un arc métallique ; il en conclut que c'était le fluide nerveux qui se réunissait au moyen du corps conducteur. Il y eut pour cela de longues dissertations ; il sembla que l'on avait dénoué le nœud des phénomènes de la vie :

il n'en était rien, car bientôt Volta démontra que les convulsions des grenouilles ne se manifestaient que lorsqu'un arc métallique était formé de deux métaux.

En effet, lorsqu'un arc métallique est formé de deux métaux hétérogènes, il se développe au point de contact du fluide électrique des deux natures; le fluide positif passe par l'un des métaux, et le second par l'autre : c'est sur cette propriété que Volta a basé la construction de la pile électrique, qui se compose, comme chacun sait, de deux métaux de nature différente. On se sert habituellement de zinc et de cuivre séparés par des conducteurs humides et le plus souvent acidulés, quoique touts les métaux puissent, jusqu'à un certain point, remplir le même but. Dans la construction cuivre et zinc, le fluide positif traverse le second, et le fluide négatif le premier.

C'est à l'appareil voltaïque que l'on doit la découverte positive de la composition de l'eau, faite par Nicholson et Carlisle, et de celle des alcalis, faite par sir Humphry Davy. Vollaston et plusieurs autres physiciens ont varié les formes et les puissances de la pile; mais ce n'est pas sous ce rapport que le galvanisme a de

l'importance en médecine, et nous allons essayer d'aborder la question sous son véritable point de vue pratique.

Je ne m'arrêterai pas pour entrer dans ce sujet à décrire touts les instruments qui ont servi à développer et à reconnaître l'électricité galvanique, il me suffira de dire qu'ils dérivent tous du principe de la pile. De plus, il a été reconnu que le contact seul des métaux ne développait pas l'agent dont nous parlons, mais bien aussi que le contact de substances hétérogènes quelconques en amenait le développement, quelle que fût du reste la différence de leurs éléments ou celle qui se trouvait dans les diverses combinaisons des mêmes éléments. La nature elle-même semble avoir utilisé cette propriété et l'avoir convertie en facultés organiques propres à certains animaux : la torpille, le gymnote, l'anguille de Surinam, portent en eux de véritables appareils électriques dont ils se servent tant pour leur propre défense que pour étourdir leur proie qu'ils saisissent ensuite à leur volonté. Chez ces animaux le fluide électrique se reconnaît facilement ; mais chez ceux qui ne sont point pourvus de ces appareils, il est loin d'en être de

même. Cependant si l'on considère que tous animaux se composent de tissus et d'organes divers en contact perpétuel, il est difficile de se soustraire à cette déduction qu'il doit s'y développer des quantités d'électricité plus ou moins variables. Depuis long-temps on a supposé ce fait et même on a cherché à l'éclairer par l'expérience directe. Phelips a déjà tenté de remplacer l'action des nerfs pneumo-gastriques sur la digestion, par des piles galvaniques, et MM. Prévost et Dumas expérimentant sur la manière dont les muscles agissent dans les divers actes de la locomotion, ont reconnu que l'influence d'une étincelle galvanique produisait dans les dits muscles le même mode de contraction que la volonté elle-même de l'animal. Quel que soit du reste le peu d'importance qu'il faille attacher à des expériences de vivisection, on ne peut cependant qu'être frappé de faits aussi analogues entre eux. Au fond, là se borne tout ce que l'on sait de direct sur le rôle que joue ou peut jouer dans les phénomènes de la vie l'électricité par contact, tout le reste tombe dans le domaine de l'hypothèse, soit qu'on cherche par là à expliquer les fonctions, soit qu'on cherche à en faire, comme M. Delarive de Ge-

nève, la source principale de la chaleur animale; soit, ce qui est plus fort, que l'on s'obstine à expliquer par là, comme l'ont fait certains rêveurs et comme ils le font encore, les actes de l'intelligence; et remarquez bien que ce ne sont pas ici les physiciens qui sont des rêveurs, mais les médecins psychologues et matérialistes.

On doit penser qu'un agent aussi curieux que l'électricité a bientôt dû être appliqué à la médecine; c'est un faible de l'esprit humain, et surtout des malades, que de croire qu'on ne fait rien de bien en médecine qu'avec l'extraordinaire. Peu de temps après Dufay, Mauduit fit des bains électriques, et obtint dit-on quelques résultats heureux dans les affections rhumatismales et les névroses. Plus tard, après la découverte de Volta, on doit penser que beaucoup s'appliquèrent à soumettre l'organisation de l'homme à l'influence des courants : en Angleterre, Labaume; en Italie, plusieurs médecins presque aussi nombreux que les capitales de l'Italie; en France, M. Jules Cloquet, avec l'acupuncture importée du Japon; MM. Lemolt et Fabré-Palaprat, par développement direct de l'électricité. A Aix, en Savoie, on l'a appliquée concurremment avec les eaux mi-

nérales pour le traitement de diverses affections. Il faut le dire, dans plusieurs cas de paralysies, de tremblements nerveux, d'amauroses, ce moyen a réussi; mais comme on en a fait aussi un remède contre les dermatoses, et qu'on a publié comme succès des améliorations momentanées et qui pouvaient être dues à toute autre chose, le régime par exemple, qu'il me soit permis d'affirmer que moi, ancien ami d'un des hommes qui ont le plus appliqué l'électricité à l'art de guérir, le docteur Fabré-Palaprat, j'ai entendu dire à lui-même que jamais à sa connaissance l'électricité ni voltaïque, ni directe, n'avait guéri une maladie de la peau (1).

Il résulterait de ceci et du témoignage des hommes consciencieux que, dans l'état actuel de la science, la médecine cutanée ne doit attendre que peu ou point de l'application de l'électricité à l'art de guérir, en ce qui concerne les affections cutanées ; car si le hasard a produit quelque résultat dans plusieurs maladies nerveuses, aucune donnée positive n'est acquise pour l'application, soit théorique, soit d'observation. On pourrait

(1) Je l'en ai guéri lui-même, ainsi que sa femme.

cependant supposer que l'électricité, sous ses différentes formes, offrant pour résultat constant d'exciter le système nerveux, il serait possible de l'employer avec avantage toutes les fois qu'il se présenterait une atonie de ce système. Je crois, par exemple, que dans un grand nombre d'œdèmes occasionés par le défaut d'action du cœur ou par un état constant de congestion cérébrale, l'agent électrique sous ses diverses formes serait convenablement applicable, et si l'on se reporte aux observations consignées, on verra que les succès obtenus l'ont toujours été dans des cas d'innervation par asténie. C'est à cette simple remarque que doit se borner aujourd'hui toute la médecine électrique; je ne veux pas dire par là que les lois physiques étant mieux connues, on n'obtiendra pas de résultats plus généraux; mais, convenons-en, il faudrait pour ne pas travailler en aveugle être au fait des profondeurs de la vie organique, or nous en sommes loin.

Le magnétisme développé par l'aimantation terrestre sur le fer, l'acier, le cobalt, le nickel et le manganèse, n'est probablement lui-même qu'une forme particulière à l'électricité; au moins c'est ce qui semblerait prouvé par les découvertes modernes de l'électricité dynamique.

Je n'entrerai pas ici dans les détails des propriétés curieuses de l'aimantation, ils sont trop connus, mais qu'en dire par rapport à la médecine? Rien, sinon qu'on a cherché à l'appliquer aux maladies comme toute autre chose, ce qui n'est point étonnant comme j'en faisais tout à l'heure l'observation; il n'est pas besoin de dire que cela a été sans succès aucun, cela a servi seulement à amuser les malades imaginaires.

Mais il est une autre espèce de magnétisme qui depuis long-temps joue en médecine un grand rôle, sans que jamais personne ait voulu ni le croire, ni le nier d'une manière positive, c'est le magnétisme animal, qui pourrait, s'il était prouvé, se définir ainsi : *influence d'un individu vivant sur un autre individu vivant.* Si l'on considère les phénomènes annoncés et décrits, il aurait en médecine et même en science sociale une immense importance; malheureusement les académies n'ont pas toujours jugé à propos de s'éclairer complètement, elles sont justifiées par la gravité de la question. On sait que Mesmer fut le premier propagateur de cette nouvelle branche de la science, que le bruit qu'il fit fut tel que l'ancienne académie des sciences voulut s'en occuper, qu'elle nomma une commission, et que touts

ceux qui la composaient déclarèrent que le magnétisme animal était une rêverie ; un seul membre refusa d'adjoindre son avis, et ce fut le célèbre Bernard de Jussieu. Depuis, d'autres commissions scientifiques ont eu à s'occuper de cette singulière question qui ne semble pas plus avancée aujourd'hui qu'il y a soixante-dix ans, car si, d'une part, les commissions académiques s'obstinent à repousser touts les faits de magnétisme animal, beaucoup d'hommes sérieux, médecins et autres, reviennent à la charge pour démentir les rapports. Il y a plus, si l'on en croit certains bruits secrets, les commissaires ne seraient point eux-mêmes parfaitement assurés dans leur opinion. Mais laissant de côté tout ce que le charlatanisme a pu inventer dans les faits du magnétisme animal, on doit cependant admettre que les influences d'individu à individu, entre sexe différent, dans la même espèce, sont constantes, et qu'elles sont encore plus positives dans les questions de psychologie comparée.

Qui pourrait, par exemple, expliquer d'une autre manière cet ascendant singulier qu'exercent certains hommes sur certains autres hommes, sans que, pour

cela, cet ascendant soit basé sur la réalité d'un mérite supérieur? Qui pourrait dire pourquoi il existe des dégoûts constants ou des attractions invincibles entre des individus de même espèce et de sexe différent? Et pour entrer dans la seconde partie du problême, pourquoi donc des animaux puissants, pleins de vigueur et d'énergie, capables de se défendre avec avantage, se laissent-ils dominer et égorger par des animaux incomparablement plus faibles qu'eux? Il y a certes là plus qu'une question de force physique, il y a un ascendant positif, mais inconnu dans ses causes, qui domine l'organisation.

Du reste, il n'est point de médecin qui n'ait pu apercevoir quelquefois dans sa pratique, soit la répulsion obstinée de certains malades, soit leur condescendance absolue, et cela n'a pas été acquis par le temps, mais de prime abord et pour ainsi dire au premier coup d'œil. Qu'on se rende compte comme l'on voudra de ces faits remarquables, il n'en reste pas moins pour le philosophe une large et puissante instruction, savoir : qu'il existe entre les individus des répulsions et des attractions instinctives basées sur toute autre chose que

l'instinct ordinaire, l'instruction et l'intelligence.

Tout ce que je viens de dire a frappé les hommes sérieusement sérieux ; nul n'a osé s'en rendre compte, nul ne l'osera de long-temps, et cependant il y a des vérités qui frappent, on les raisonne en soi-même, chacun en tire ses conclusions particulières dont il ne fait part à personne, car s'il les énonçait, il aurait peur de choquer des opinions routinières, ou même de ne pouvoir être compris.

Abandonnons donc encore une fois une question grave et n'en disons pas trop ; obéissons à cette influence toute majeure de l'opinion publique qui repousse énergiquement tout ce qui dans l'homme pervers pourrait attenter à la morale. Laissons l'homme aujourd'hui encore dans cette heureuse ignorance de quelques faits psychologiques qui, s'ils étaient trop connus, mettraient entre les mains des méchants trop de moyens d'attenter à la sécurité commune. Disons plus, dans l'intérêt des sociétés actuelles, tâchons d'oublier que, pour la science même, il y a le revers de la médaille, et comprenons que pour l'utilité générale, il est quelquefois bon que les connaissances humaines n'aillent

pas trop loin. C'est là sans doute une opinion à la Jean-Jacques, un paradoxe en un mot. Eh ! qu'importe ! si le fait est vrai, et si l'on peut assurer hautement que les connaissances humaines ne doivent être développées qu'en raison de l'état de civilisation de l'époque où elles se font jour.

En voilà assez sur tout ce qui n'est qu'hypothétique, nous allons entrer dans un autre ordre de faits ; là, tout va nous éclairer; tout ce que nous examinerons, nous pourrons le saisir, le voir, l'analyser chimiquement comme physiquement, comme médicalement ; nous aurons des substances palpables, des habitudes bien connues, bien appréciées; des âges, des sexes, des climats dont nous pourrons nous rendre compte, et ce que je viens de dire sera le sujet des chapitres suivants.

CHAPITRE IV.

De l'air atmosphérique.

La peau externe et la portion de la peau interne constituant l'appareil respiratoire sont seules en contact direct avec cet agent nécessaire ; en effet, les gaz que l'on rencontre dans le canal intestinal sont toujours un produit, du moins chez l'homme, de la décomposition des substances alimentaires.

L'air, pris dans touts les lieux et à toutes les hauteurs, se compose constamment de soixante-dix-neuf parties de gaz azote et de vingt-une de gaz oxigène, plus une trace de gaz acide carbonique ; il s'y trouve

en outre, à l'état de mélange ou de combinaison, une plus ou moins grande quantité de vapeurs d'eau.

Quel est dans l'acte respiratoire le rôle de ces divers agents? On sait que par un admirable mécanisme le sang veineux, rapporté de toutes les parties du corps, se trouve pendant l'inspiration en contact médiat avec l'air atmosphérique; le sang veineux, de brun qu'il était, devient subitement rutilant, sa pesanteur spécifique est légèrement diminuée, enfin il devient sang artériel, est renvoyé par le cœur dans les divers organes, et leur communique la vitalité.

Que s'est-il passé? Une partie de l'oxigène de l'air a été absorbée, et l'expiration rejette au dehors le reste de l'oxigène, une proportion d'acide carbonique à peu près équivalente à l'oxigène absorbé, de la vapeur d'eau, enfin la totalité du gaz azote.

Voilà donc l'azote tout-à-fait passif dans l'acte respiratoire, et l'oxigène seul appelé à y jouer un rôle; mais de quelle manière a-t-il été détruit? c'est là, malgré touts les travaux entrepris dans le but d'éclaircir ce point, que s'arrêtent nos connaissances positives. Est-ce une véritable combustion, comme le voulait Lavoisier, c'est-à-

dire une combinaison directe de l'oxigène avec le carbone du sang veineux? ou bien ce gaz se combine-t-il avec le sang veineux en remplaçant le gaz carbonique tout formé d'avance? ou bien ne serait-ce pas un phénomène analogue à ceux que Pelouze adéc ouverts dans la formation des corps pyrogénés? ceci en ferait un simple phénomène de température, et à vrai dire, nous n'avons aucune notion des variations que présente le calorique dans les organes au moment où ils fonctionnent.

Cependant l'azote n'est pas dans l'air un agent inutile; en effet, l'oxigène seul serait loin d'entretenir la vie, il tuerait par excitation; il ne peut être introduit dans les poumons que dans une proportion qui ne doit être ni trop forte ni trop faible, et l'azote, gaz par lui-même impropre à la respiration, lui sert de véhicule; aucun autre ne paraît propre à le remplacer, car il se combine difficilement, et n'a par lui-même aucune propriété nuisible; cependant, dans l'acte respiratoire en particulier, Pilâtre des Rosiers l'a remplacé par l'hydrogène, et la vie a pu persister sans inconvénients graves.

L'azote ne semble pas toutefois passif; dans touts les

cas, si son rôle est nul chez les carnassiers, et par conséquent chez l'homme, il ne l'est pas chez les herbivores, et ceux-ci en absorbent par le tissu cutané externe et probablement dans l'acte de la rumination.

Que si maintenant nous revenons à l'hématose, elle est une importante source de chaleur; d'après les expériences de MM. Dulong et Despretz, elle serait même à peu près la seule. Ceci est au moins fort contestable. Sans doute les combinaisons gazeuses qui se produisent développent du calorique, mais ne serait-ce pas encore plutôt à ce que l'hématose facilite le jeu de touts les organes que ce développement est dû, et les observations des physiologistes ne présentent-elles pas des objections que les calculs des physiciens n'ont jusqu'à présent pu vaincre? Chez les phtysiques, la température ne baisse d'une manière sensible que peu de temps avant la mort, et dès long-temps les tubercules, par leur pression sur les cellules pulmonaires et les cavernes qu'ils ont produites, ont réduit les surfaces. Chez les pneumoniques, le poumon hépatisé n'offre que des surfaces réduites, la respiration est anxieuse, et la température augmente plutôt que de baisser. Qu'au contraire, une cause quel-

conque ralentisse l'action du cœur, que le sang ne soit plus projeté avec la même puissance ; aussitôt la température s'abaisse, et l'on voit même dans quelques maladies, le choléra, par exemple, la chaleur animale reparaître momentanément après la mort, quand le corps était glacé pendant la vie.

Dans toutes les affections intestinales il y a abaissement de la température, surtout aux extrémités, dès que le mal est grave, et cependant alors le poumon est intact et l'hématose a lieu ; il en est de même dans un grand nombre de névroses. Tout cela ne démontre-t-il pas qu'il y a danger à placer les sources de chaleur dans une seule fonction, et ne vaut-il pas mieux reconnaître qu'elles gisent dans l'intégrité de toutes les fonctions réunies ?

Avouons que l'on sait seulement que l'oxigène est l'agent nécessaire à la respiration ; c'est beaucoup que de l'avoir prouvé, et celui à qui on en doit la démonstration a fait, certes, la plus belle découverte physiologique des temps modernes.

La question devient plus âpre encore si l'on considère l'action des gaz accidentellement répandus dans

l'atmosphère ; cependant, comme ici les faits pratiques nous éclairent un peu, je pourrai éliminer quelques inconnus.

Dans le voisinage des eaux stagnantes, il se répand dans l'air des effluves que l'art humain n'a pu encore isoler, et dont la nature est par suite inconnue, mais elles se manifestent par leurs effets désastreux; là, règne la nombreuse classe des fièvres intermittentes, depuis la plus simple jusqu'à la plus pernicieuse ; là, règnent aussi un grand nombre d'affections du tissu cutané externe.

Ce sont d'abord les engorgements scrophuleux ; heureux quand ils ne conduisent pas aux maladies du système osseux ou à la phtysie ; puis viennent les ulcères atoniques des jambes, plusieurs variétés du scorbut, les eczemas, et entre autres ce genre singulier qui, sous l'apparence d'une maladie très-simple, recouvre des tissus indurés et même profondément lardacés. Ces maladies, on pourrait presque les anéantir en détruisant leur cause permanente ; c'est ce qui est arrivé notamment à Paris. Jadis les quartiers voisins de la Seine et leurs rues étroites étaient des foyers permanents de

scorbut; il diminue touts les jours depuis que, par de bonnes mesures, on a élargi les rues et procuré aux eaux un écoulement facile en détruisant les cloaques où elles s'accumulaient.

Il est moins facile de savoir quelle est l'influence des professions sur les maladies de la peau, en tant que les ouvriers sont sujets à des émanations ou à des poussières, cependant elle est constante; ainsi les meuniers, boulangers, fariniers, sont sujets à un herpès que nul ne peut méconnaître dès qu'il l'a vu une fois, et sa guérison est très-difficile, si le malade reste dans les mêmes conditions. Les vidangeurs sont sujets à des ophtalmies rebelles, mais les affections spéciales de la peau sont plutôt dues chez eux aux excès de boisson auxquels ils se livrent et à leur excessive malpropreté. Les ouvriers exposés aux vapeurs mercurielles, sujets à des accidents graves, le sont peu aux maladies cutanées. On rencontre quelquefois chez les peintres un herpès plantaire, qui a peut-être quelque rapport avec la cause qui produit la colique de plomb. Enfin, dans les lieux où l'on travaille le sucre, les herpès prennent un caractère tout-à-fait spécial.

On a remarqué qu'il n'y avait que peu ou point de phtysiques dans les usines où l'on répandait le gaz chlore, et l'on sait que le docteur P.-L. Cottereau en a fait la base de son traitement.

Pratiquement parlant, on peut dire que dès qu'on a reconnu qu'une maladie de la peau a sa cause dans l'habitat ou la profession du malade, il est facile de la détruire aussitôt qu'on l'a soustrait à la prédisposition. Mais elle ne manque presque jamais de récidiver s'il se soumet de nouveau aux mêmes influences, et l'on sent que dans l'état actuel de nos connaissances, il est presque impossible de l'éviter.

C'est donc encore surtout à l'hygiène publique qu'il appartient ici de guérir, non plus en agissant sur un seul malade, mais sur touts à la fois ; c'est en assainissant les pays et les professions qu'on y parviendra. Il est sans doute fort beau de rendre un homme à la santé : il vaut mieux l'empêcher d'être malade.

CHAPITRE V.

Des vêtements, et par suite des habitudes extérieures du corps.

Dans l'hygiène des affections cutanées, les vêtements méritent une attention particulière, et d'autant plus grave, que jusqu'ici on me semble l'avoir envisagée d'un point de vue trop resserré.

Touts les tissus sont formés de filaments tirés, soit du règne végétal, soit du règne animal ; d'autres ne sont autre chose que la peau elle-même d'un animal garnie encore de ses poils, et convertie en fourrure par des procédés divers. Comme ceux-ci ne sont jamais, excepté dans les cas médicinaux, appliqués directe-

ment sur la peau, les premiers, seuls, ont de l'importance dans le cas qui nous occupe. Les tissus sont donc seuls admis à fournir les vêtements proprement dits.

J'ai dit qu'ils étaient tirés, soit du règne végétal, soit du règne animal; eh bien! ils se divisent encore de même sous un autre point de vue; les premiers n'ont aucune action sur la peau, les seconds en ont une très-prononcée. Les premiers conviennent pendant la chaleur de l'été, les seconds, pendant les froids de l'hiver. On connaît le prurit désagréable qu'occasionnent les vêtements laineux dans les premiers jours où on les met en contact direct avec la peau, on sait qu'ils excitent la perspiration cutanée, ce qui en a rendu l'usage fréquent en médecine toutes les fois qu'il existe des affections internes, et surtout des douleurs rhumatismales et des névroses. Ils agissent alors en communiquant à la peau une excitation continue, et remplissent le même but que les exutoires. Cependant, comme ils ne donnent point lieu à des plaies, et que leur résultat dépend surtout de l'étendue des surfaces qu'ils recouvrent, ils sont à mon avis bien préférables.

Il ne faudrait pourtant pas croire qu'ils ne rendent jamais la peau malade, bien au contraire, et alors de deux manières différentes.

1° Lorsqu'un malade est atteint d'une phlegmasie chronique des organes internes, on voit souvent la nature reporter à la périphérie une réaction salutaire; alors peuvent se produire des furoncles, des eczemas et d'autres affections. Ce qui a lieu naturellement dans ce cas, est produit avec plus de facilité encore si la peau est excitée; ainsi les vêtements qui agissent en augmentant les sécrétions dermiques, deviennent souvent cause déterminante du développement des maladies cutanées, et cela même lorsqu'on a soin de les changer souvent. Ceci est une des plus fortes preuves de l'utilité de ces vêtements; car, après tout, une maladie de la peau qui débarrasse les organes principaux de leur mal, et qu'on peut ensuite guérir sans accident, n'est qu'un service rendu à celui qui souffrait.

2° Il est loin d'en être de même quand ces vêtements laineux appliqués sur la peau ne sont point souvent renouvelés et que la malpropreté de l'homme vient se joindre à l'excitation; ils occasionnent alors des affec-

tions sordides, comme le phlysacion, le cnidosis et plusieurs autres, et cette observation nous conduit à dire le but des vêtements tirés du règne végétal.

Au moins en Europe, on a l'habitude d'appliquer directement sur la peau des vêtements de toile de lin, de chanvre, de coton ; ce sont des bas, des chemises, des caleçons. On en change plusieurs fois la semaine, de sorte que la surface du corps est toujours maintenue dans un état de propreté convenable ; ils sont toujours blancs, et par conséquent les portions qu'on en laisse voir affecteraient les yeux si elles étaient malpropres. On tient beaucoup moins aux habits de dessus, aussi les porte-t-on toujours d'une couleur foncée ; ils ont l'avantage économique et inappréciable de paraître propres et de ne l'être pas ; ils absorbent dans l'épaisseur de leurs tissus les poussières répandues dans l'air et l'on n'en voit rien ; aussi les parties qui sont en contact direct avec eux, et il y en a toujours quelques-unes, puisqu'on porte des chemises courtes et que peu ont des caleçons ; ces parties, dis-je, sont bien plus sujettes à être atteintes de maladies que les autres, surtout chez les personnes qui font rarement usage de bains.

On conçoit que les tissus végétaux qui ont été teints de manière à dissimuler la malpropreté, ont les mêmes inconvénients.

Lorsque le défaut de soins est seule cause occasionnelle d'éruptions à la peau, le seul retour aux précautions convenables suffit pour les détruire; lorsqu'il complique au contraire une maladie positive, la propreté la ramène à son caractère normal. Mais pourtant si l'affection anormale du tissu existe depuis longtemps, si elle est très-étendue, si elle a pu réagir sur le système interne, il faut avoir recours aux moyens qu'indique la médecine.

Je n'hésite pas à considérer l'usage des vêtements de dessous comme une grande cause de la diminution des maladies cutanées depuis la deuxième moitié du XV^e^ siècle ; ce fut en effet vers cette époque que l'on commença à les employer, et ils le furent en peu de temps par toutes les classes de la société. Ne comprend-on pas combien de maux devaient occasionner ces habits laineux serrant le corps et ne le quittant, pour ainsi dire, que lorsqu'ils étaient usés ; ils ont dû être un moyen extensif de la lèpre, quand les croisés la rapportèrent

d'Orient; ceux-ci ne se piquaient guère d'être propres, voire les grandes dames et les nobles chevaliers. Veut-on un exemple de cette vérité ? Dans les Antilles françaises et anglaises, la ladrerie n'attaque que la population noire, dans les Antilles espagnoles elle attaque également la population blanche.

Ceci nous prouve en passant que la propreté est une loi d'hygiène tellement importante, qu'elle devrait presque être une loi gouvernementale ; les Orientaux la suivent par leurs dogmes religieux ; leurs législateurs ont été sur ce point d'une haute sagesse, et il serait à désirer que les nôtres en eussent reconnu autant qu'eux la nécessité.

Les pièces d'habillement qui compriment quelques points de la peau indiquent souvent les lieux d'élection du premier développement des maladies ; j'ai souvent remarqué ce fait.

Je viens maintenant à la seconde moitié de ce chapitre, à l'influence des habitudes extérieures du corps.

Les bains de toute espèce sont ici en première ligne. On a l'habitude dans les livres d'hygiène de diviser les bains en froids, tempérés et chauds ; on leur assigne

même des degrés précis de température. Ainsi un bain est bain froid ou bain frais, suivant qu'il a de 10° à 15°, ou de 15° à 20°; le bain tempéré a de 20° à 25°, le bain chaud de 25° à 30° et au-dessus.

On comprend de suite que ces divisions sont purement illusoires, surtout en ce qui concerne le bain tempéré. Un bain de 10° à 15° est toujours un bain froid, celui de 25° à 30° n'est pas toujours un bain chaud, et le degré dans ce cas varie presque autant que les personnes. La plupart pourtant prennent les bains de propreté de 27° à 30°; il y a toutefois un bon nombre pour qui c'est une nécessité d'en faire usage au dessus ou au dessous de ces limites, et c'est surtout avec les progrès de l'âge que ces variations se présentent, aussi le meilleur juge du plaisir que l'on a dans un bain ne peut être que celui même qui le prend.

Comme dans cette première partie nous n'avons rien à dire sur les effets médicamenteux des bains simples ni des bains composés, mais bien à parler de ceux dont on fait usage à l'état de santé, nous trouverons qu'il n'y a que les bains tempérés et les bains froids qui doivent nous occuper.

L'eau de 10° à 20° étant beaucoup plus froide que ne le sont les tissus de l'organisation et les fluides qui les alimentent, il s'ensuit que lorsqu'on s 'y plonge, touts les tissus et vaisseaux de la périphérie se contractent, les fluides ne s'y trouvent plus contenus, et la perspiration cutanée étant arrêtée, la circulation devient plus intense vers les centres, et la transpiration pulmonaire est augmentée, ainsi que les sécrétions urinaires. Il se produit dans ce moment une véritable phlegmasie momentanée du tissu périérique interne, qui se caractérise bientôt par l'altération et l'excitation de l'appétit; mais, en raison même de ces propriétés, l'usage intempestif de ces bains peut occasionner de graves accidents; ainsi, s'ils arrêtent une perspiration abondante, ils causent des phlegmasies graves, ils peuvent aussi troubler la digestion ; mais pris à propos, ils sont infiniment utiles : ils tonifient les tissus et donnent de la vigueur, surtout quand à leur usage on joint l'exercice de la natation dont je parlerai plus loin.

Les bains tempérés n'ont guère qu'une action hygiénique, et ce sont avant tout les bains de propreté ; ils sont généralement de 24° à 28°, plus ou moins, sui-

vant les idiosyncrasies ; ils sont utiles en débarrassant la peau des concrétions qui peuvent s'y accumuler, et sont un puissant obstacle au développement de certaines affections cutanées. Ils contribuent également à ramener au caractère normal les maladies compliquées, et sous ce rapport, ils ne doivent jamais être négligés.

Les bains de mer chauds sont essentiellement médicamenteux, les bains de mer froids sont stimulants et toniques. Ils produisent en général les mêmes effets que ceux d'eau douce, malgré les sels qu'ils contiennent; cependant, on doit remarquer qu'après la guérison de plusieurs maladies de la peau, ils sont souverains pour confirmer la cure et empêcher les récidives.

Les bains locaux ne s'emploient guère que dans un but thérapeutique ; je n'en parlerai pas ici.

Après les bains, les frictions, et le massage.

Les anciens avaient l'habitude, avant les exercices gymnastiques, de se faire frictionner d'huile après les frictions ordinaires ; ils avaient aussi celle de se faire masser.

Les frictions sont hygiéniques ou médicamenteuses ; celles des anciens étaient tout-à-fait dans le premier

cas ; dans les temps modernes, en Europe au moins, on ne s'en sert guère que dans le second, et c'est à tort, car elles excitent la perspiration cutanée et facilitent par cette utile dérivation les fonctions des organes internes, et je suis persuadé que leur usage habituel préviendrait le développement des affections rhumatismales.

Les frictions huileuses avaient pour résultat d'assouplir les membres, elles formaient de plus sur la peau une sorte de vernis passager qui la mettait à l'abri de l'action des poussières et autres corps étrangers. Il est remarquable que l'on a trouvé cette coutume établie chez plusieurs peuples voisins de l'état de nature, serait-elle donc instinctive? et ceci devrait conduire à en étudier les effets; je crois, pour moi, que ce serait un moyen efficace de prévenir bien des affections cutanées.

Le massage, très-employé dans l'antiquité, s'est conservé dans l'Orient tel qu'il était autrefois ; je n'entrerai pas ici dans tous les détails des façons que les Arabes et les Persans y mettent, je dirai seulement qu'il possède toutes les propriétés des frictions à un dégré plus élevé, et il est loin d'être à mépriser, même

dans le traitement de quelques maladies ; il procure une sensation de plaisir , et, après un léger sommeil auquel il provoque , on se sent plus dispos et plus agile. Il serait à désirer qu'on le mît en usage chez les personnes faibles , à constitution molle ; nul doute que l'on n'en tirât de grands avantages , mais il ne faudrait pas qu'il devînt, comme chez les anciens Romains et chez les Orientaux d'aujourd'hui, une occasion de luxure et non une pratique hygiénique.

Les parfums, que des peuples méridionaux répandent sur le corps , ou dont ils imprègnent leurs vêtements, tandis que leur usage est si rare dans les pays froids, s'expliquent par la grande abondance de la perspiration cutanée. L'odeur particulière qui résulte de cette sécrétion demande à être dissimulée , mais je crois leur emploi nuisible , ils donnent à la peau une excitation spéciale , et j'ai souvent vu des personnes qui s'en servaient sujettes à des éruptions cutanées ; de plus, ils disposent aux névroses et à l'hystérie en particulier : l'habitude journalière des soins hygiéniques simples me semble bien préférable.

L'entretien des parties du corps naturellement cou-

vertes de poils mérite une sérieuse attention; elles sont sujettes à des maladies particulières qui, presque toutes, appartiennent au genre acné ou varus et aux diverses variétés de teignes. De plus, elles peuvent devenir l'*habitat* de certains insectes qui sont souvent la première cause du développement de maladies et que je n'ai pas besoin de nommer ici. Les bonnes femmes prétendent que ceux qui vivent sur le cuir chevelu sont utiles aux enfants; je ne m'amuserai pas à combattre cette absurdité.

Il est d'une haute importance de maintenir ces parties dans une grande propreté ; beaucoup de personnes les enduisent d'huiles odorantes ou de pommade : cette méthode est bonne.

Le professeur Alibert a pensé que l'usage de porter la barbe prédisposait à la mentagre ; je lui demanderai pardon de contester ici ce résultat de sa haute expérience : si cette maladie était plus commune chez les peuples qui portent la barbe longue, le fait serait démontré; malheureusement rien ne l'est moins.

La mentagre se rencontre au moins autant chez les personnes qui ont l'habitude de se raser ; et, parmi celles

qui portent la barbe, il en est un grand nombre qui le font pour dissimuler cette fâcheuse affection. Du reste, la sécrétion des poils est naturelle; elle ne peut être par elle-même cause de maladie, à moins pourtant de circonstances qu'il est bon de connaître.

La chaleur que la barbe entretient augmente les sécrétions dermiques, et devient par cela seul une dérivation; il a suffi à bien des hommes de la laisser venir pour se débarrasser de corysas désagréables; or, s'il existe une disposition aux maladies cutanées qui agisse momentanément sur les muqueuses, le développement de la mentagre peut devenir un fait tout simple; seulement, dans ce cas, c'est un service que la barbe aura rendu.

Voit-on que les poils du pubis occasionnent des maux? que l'habitude de laisser pousser les cheveux ait des suites maladives? Il y en aurait davantage à ne pas le faire. On prétend que couper les cheveux les empêche de tomber; cela est si vrai, que la calvitie est presque inconnue chez les femmes, qui, pourtant, portent les cheveux longs. En résumé, je ne pense pas que la barbe propre présente le moindre inconvénient.

La mentagre appartient au genre *varus* ou *acné;* mais toutes les maladies cutanées des parties couvertes de poils ne sont pas de ce genre; celles de la tête sont le plus souvent des teignes; celles des aisselles et des aines sont en général par excès de sécrétions et affectent les tissus proprement dits, et on doit dire qu'elles sont les moins opiniâtres.

Les parties de la peau externe, telles que les aisselles, les aines, le derrière des oreilles, doivent être considérées, car elles sont le siége d'élection des eczemas; on attribue ce fait à la grande abondance des follicules, je pense plutôt qu'on doit y chercher une cause physique : la peau, repliée sur elle-même, ne permet guère l'évaporation des sécrétions; elles y restent long-temps en contact et finissent par irriter les tissus; comme à la base du gland, la sécrétion, ici véritablement folliculaire, occasionne, par le défaut de propreté, des irritations désagréables, pour ne point dire dégoûtantes.

En médecine pratique, les affections des phanaires doivent être étudiées plus que toutes peut-être; presque toujours elles sont concomitantes de maladies des organes de la vie interne, et elles existent rarement sans

désordres généraux. Combien le prurigo ne juge-t-il pas d'apoplexies et de paralysies chez les vieillards! Combien sa suppression subite et intempestive n'en a-t-elle pas occasionné! Combien n'emporte-t-il pas de névroses chez les rhumatisants et les hystériques! Le *varus disseminatus* n'est la maladie des masturbateurs que parce qu'il dénote un état maladif des organes de la respiration et de la circulation générale, et que cette habitude fâcheuse agit sur ces organes. Je prie de remarquer combien les faits en apparence les plus éloignés se lient. On a placé dans le cervelet et la moelle allongée le siége de l'amour physique; eh bien! les parties qui reçoivent des nerfs de ce point du cerveau sont gravement affectées par la fatigue des organes générateurs, et le poumon et le cœur sont dans ce cas, puisqu'ils sont animés par le nerf pneumo-gastrique. On verra presque toujours le *varus gutta rosea* coïncider, chez les femmes, avec un dérangement dans les règles; je n'ai pas à en dire ici davantage pour fixer l'attention.

La gymnastique doit être recommandée dans l'hygiène des affections cutanées; il est fâcheux que les modernes aient renoncé à ces exercices salubres qui assou-

plissaient les membres et facilitaient la perspiration. Depuis quelques années, cependant, on a établi des gymnases dans les écoles; or, ce qu'on a fait étant enfant, pourquoi ne le continuerait-on pas comme homme? Certainement la race humaine y gagnerait.

Je ne parle pas ici de ces exercices violents, tels que le pugilat, le ceste, mais de la course, de la lutte corps à corps, de la natation; en vain dirait-on qu'ils présentent des inconvénients : dans nos mœurs, il y a une routine qui ne voit à la suite d'une course que la transpiration rentrée, que la crainte d'un effort dans une lutte, que le danger de se noyer dans la natation. Ces appréhensions sont bien niaises, c'est le mot. Touts les enfants des campagnes ne se tuent pas en grimpant aux arbres; on n'a peur de cela qu'à la ville.

Voit-on, depuis qu'on a introduit dans quelques corps de l'armée les exercices du gymnase, les hommes refuser de s'y façonner? Au contraire, c'est un service qu'on leur rend, et une récréation qu'on leur donne; c'est dans les régiments où cet usage existe que l'on trouve les soldats les plus vigoureux, les plus infatigables, les plus adroits, et ils n'ont commencé que tard,

cependant. Que serait-ce donc, si cela se faisait dès l'enfance et si la gymnastique entrait dans l'éducation générale?

N'est-il pas temps de renoncer aux incroyables préjugés qui nous dominent et d'en revenir au vœu de la nature? Les malheureux que les conditions de la société civilisée condamnent au supplice intolérable d'une vie sédentaire, soumis à tous les maux, à toutes les infirmités d'une vieillesse précoce et débile, ne rechercheraient-ils pas avec amour quelques-uns de ces jeux que l'enfance aurait naturalisés en eux?

Pense-t-on que les coutumes de la palestrique antique fussent indifférentes dans la question des maladies de la peau? Chez les anciens, nous le savons, elles n'existaient pas sur l'homme libre; elles n'existent pas plus sur les sauvages. A ces hommes nomades, la stature d'Apollon, les muscles de fer, la poitrine large, la voix vibrante; mais qu'on suspende leurs courses, à eux toutes les misères qui nous assiègent, qui nous déciment; à eux les chairs flasques, la face livide, la voix éteinte; à eux les lèpres et les dartres.

La lutte, la course, l'action de grimper développent

seulement l'appareil locomoteur ; il en est de même de l'escrime ; la natation présente de plus l'avantage de développer l'appareil respiratoire, non point par les mouvements qu'on fait dans l'action de nager, mais parce qu'alors on est obligé de respirer largement. Les cellules pulmonaires ainsi agrandies élargissent la cavité qui les contient, absorbent plus d'oxigène et portent dans la circulation un sang plus riche d'hématose et de vitalité.

L'orthopédie gymnastique, ou l'application des exercices à la cure des déviations, ne peut entrer dans ce cadre.

Cependant je dirai que, pour les affections de nature scrophuleuse, où le système osseux et celui de la respiration sont si fréquemment atteints, la gymnastique proprement dite doit être appliquée toutes les fois qu'on le peut. Là, il faut développer les forces à tout prix, sous peine des accidents les plus graves. Il est remarquable que dans les montagnes, où le rachitisme est commun, cette disposition ne s'oppose pas à la beauté générale de l'espèce ; mais que les montagnards viennent vivre de la vie sédentaire des villes, leur génération s'en ressent cruellement. On connaît les porte-faix,

les hommes de peine ; on sait quelle est leur patrie. Eh bien ! les enfants de ces hommes si vigoureux forment le plus fort chiffre des phthisiques qui vont mourir dans les hôpitaux de Paris. Dans leur pays, au contraire, les enfants des mêmes hommes sont admirables : que cela prouve jusqu'à quel point une vie active au physique est nécessaire pour les constitutions disposées aux maladies dont je viens de parler !

CHAPITRE VI.

De l'habitat.

Après les questions relatives, soit aux habitudes extérieures du corps, soit aux vêtements, soit aux milieux, celle qui se présente le plus naturellement a rapport à l'*habitat*. Elle est d'autant plus importante, que, liée dans la vie sociale à la condition de richesse ou de misère de l'homme, et à la nature de la profession, elle entraîne à sa suite des maladies de toutes sortes. En effet, le lieu qu'on habite offre une bonne part dans les états morbides attribués aux excès, mais ce qu'il a de plus grave, c'est qu'il agit sans cesse, et sur touts les âges.

La demeure doit être sèche et bien aérée : cet axiome, connu depuis long-temps, est très-bon pour le riche oisif ; c'est une autre affaire pour le commerçant laborieux et le pauvre, ceux-ci sont condamnés à dormir où ils peuvent, bien plus qu'où ils veulent ; l'un est obligé de sacrifier ses aises et sa santé aux besoins de son négoce ; l'autre, de se loger où l'on daigne le recevoir au prix du plus clair de son modique salaire ; un rez-de-chaussée humide sera le logis du premier, un taudis sous un toit ou même une cave sera le refuge du second.

Ainsi, déjà deux points importants se présentent suivant que l'on considère l'*habitat* d'après les incommodités logatives ou d'après la qualité du milieu gazeux où l'on vit ; il y en a un troisième, c'est la quantité d'air respirable.

Dans plusieurs quartiers de Paris, et spécialement dans ceux où le commerce est le plus accumulé, comme les rues Saint-Denis, Saint-Martin et autres dans le voisinage, la plupart des maisons, anciennement construites, renferment une population tellement entassée, qu'on se demande comment elle y peut vivre. Les cours

y sont très-étroites et le plus souvent encore elles sont recouvertes de vitraux dans un but d'utilité ; de plus, elles reçoivent les dégorgeoirs des plombs toujours infects des étages supérieurs ; c'est pourtant dans ces cloaques qu'habite et pullule une nation riche qui fait pour des millions d'affaires chaque jour. Il faut encore ajouter à cette énumération les émanations des nombreux laboratoires et des diverses marchandises déposées dans les magasins. Chaque maison répand une odeur différente, et l'atmosphère, continuellement viciée, engendre des maladies ; heureusement que dans une portion notable de leurs habitants, l'aisance de la vie sociale compense les désavantages de localités, en dépit des nombreux insectes qui vivent à l'abri des vieux bois et des vieux plâtres pendant les chaleurs de l'été.

Mais si la classe aisée de ces quartiers évite une partie des graves accidents attachés aux localités, en revanche la classe ouvrière y est tout-à-fait exposée. On est effrayé du nombre d'enfants scrophuleux et phtysiques qui s'y rencontrent ; dans l'âge adulte, ce sont les dartres et les scorbuts, soit cutanés, soit de la bouche; ce dernier est si fréquent, quelle que soit la condition,

qu'on pourrait presque le dire endémique ; et qu'on ne prétende pas qu'il provienne du défaut de propreté ! j'ai vu des personnes qui avaient de leur bouche le plus grand soin et n'en étaient pas moins scorbutiques.

Si des quartiers populeux commerçants on passe à ceux exclusivement habités par la classe pauvre, comme les Gravilliers, les environs de l'Hôtel-de-Ville, la Cité, la petite Pologne, c'est bien pis encore. J'ai vu une fois dans la rue de la Coutellerie, à l'époque du choléra, une pièce où vingt malheureux couchaient pêle-mêle sans distinction de sexe ni d'âge ; elle était éclairée en second jour par une porte vitrée qui donnait sur les communs. A cette circonstance près, tel est le local livré par les logeurs, à quelques sous la nuit ; ces lieux ignobles sont remplis de vermine et sont en même temps le refuge de touts les vices ; là se forment la plupart de ces misérables qui finissent leur vie dans les prisons et les bagnes.

On peut dire aussi que là prennent naissance et se perpétuent les affections sordides qui déshonorent la portion pauvre de la population ; sans doute touts les métiers ne sont pas propres, mais tout homme a

droit à une quantité et une qualité d'air respirable.

Ainsi, deux points importants dans l'*habitat*, conservation de la santé publique et conservation des bonnes mœurs.

Parent du Châtelet, dans sa statistique de la prostitution dans Paris, prétend que les bouges des logeurs et ceux où se réfugient la dernière classe des prostituées sont utiles, en ce sens qu'ils donnent à la police une grande facilité de s'emparer des malfaiteurs ; tout en convenant de l'exactitude du fait, on doit convenir qu'ils sont aussi le lieu où ils se forment. J'avoue que j'aimerais mieux que, se basant sur une loi irrécusable d'hygiène publique, on limitât d'après le local des logeurs le nombre d'individus qu'ils pourraient recevoir, ou qu'au moins on les forçât à séparer les sexes ; je ne vois point de difficulté à avoir des maisons de refuge pour les hommes et d'autres pour les femmes ; on le fait pour l'enfance, et certes la précaution y est moins indispensable.

Un avantage qu'on trouverait à des mesures de ce genre serait d'éviter, autant que possible, le contact d'ouvriers honnêtes, mais sans travail, avec les re-

pris de justice qui les corrompent et les entraînent ; on conçoit que la division atteindrait assez bien ce but.

Il faut à un homme, pour respirer librement, un cube d'air de huit pieds de côté ; cependant si la ventilation se fait dans la pièce, le cube d'air est augmenté de celui qu'il reçoit du dehors ; cette grandeur devrait, à mon avis, former la limite inférieure des chambres qui peuvent être affectées à recevoir des lits ; or, dans les constructions ce but est loin d'être atteint, la plupart des commerçants et ouvriers, la presque totalité des domestiques, même dans les quartiers riches, sont loin d'avoir l'air nécessaire, aussi combien les maladies y sont répandues! les femmes sont affectées de flueurs blanches, les hommes de rhumatismes ; les affections des organes respiratoires sont fréquentes, et cela d'autant plus que beaucoup, surtout en été, ouvrent les portes et même les fenêtres pour donner accès à l'air extérieur. Il est assez singulier que l'on exige des propriétaires des gouttières et des trottoirs, et qu'on ne les oblige pas à donner à leurs locataires l'air nécessaire à la vie.

On a remarqué depuis long-temps, et l'observation

en a surtout été faite par Sydenham, que l'encombrement de la population pauvre était une cause de typhus, et que c'était où elle avait lieu que les épidémies sévissaient avec plus de rigueur. C'est donc un grand principe que de rendre cet encombrement le plus impossible qu'on peut ; il n'est point de plaies sociales qui ne réagissent sur la société toute entière, et l'on comprend que si l'on souffre l'existence de foyers d'infection au physique et au moral, il n'est pas un seul homme qui ne s'en ressente plus ou moins, l'un par la participation de son esprit ou de son corps, l'autre par les dommages relatifs ou directs.

Dans beaucoup de villes du nord de la France, et spécialement dans les villes fortes commerçantes, la classe ouvrière est logée dans les caves ; cette race est bien misérable, et les autorités sont bien coupables qui le souffrent ; en effet, il y a là, non-seulement danger pour la santé publique, mais haute imprudence pour la sûreté du pays. Qu'une guerre ait lieu, il faudra faire quelque chose de ces familles surabondantes, et entre les garder et les chasser il n'y a pas de milieu ; si on les chasse, c'est une population de mendiants affamés que

l'on projette sur la campagne, et ils deviennent une affreuse calamité; si on les garde, ils consommeront les substances et empêcheront la défense ; de plus, les caves n'ont pas été construites sans dessein, elles sont destinées à être le refuge des habitants normaux de la ville dans le cas d'un bombardement; ainsi, de touts les côtés désavantages. Ne devrait-on pas reléguer peu à peu ces ouvriers dans les faubourgs où ils trouveraient une habitation plus salubre et de plus grandes facilités pour subsister, quels que soient du reste les événements.

L'habitat est très-important dans ce qui regarde spécialement l'enfance, et ici je dirai peu de mots relativement aux habitudes des parents qui se livrent en leur présence aux privautés conjugales ; on ne peut pas toujours obtenir la séparation du coucher, et encore vaut-il mieux qu'ils puissent dormir dans une grande chambre que dans un cabinet étroit et fermé, comme bien des gens le font; j'en dirai davantage des écoles, qui sont encore une affaire de police. Certes, je ne demande pas du luxe, mais encore faudrait-il exiger qu'elles fussent sèches et bien aérées ; les salles d'asile sont en général bien construites, les écoles des frères sont assez bien tenues

sous le rapport hygiénique, mais les écoles primaires sont souvent loin d'atteindre le but. L'instruction y est bonne, et l'on y contracte des germes de maladies; j'en ai vu où l'on aurait pu récolter de belles quantités de champignons, et je me souviens d'avoir été dans une pension qui pourtant relevait d'un collége, et où les classes se trouvaient établies dans de vieilles barraques en bois, dont plusieurs n'avaient d'autre plancher que le sol ou un parquet vermoulu; je laisse à penser ce que ce devait être ; et pourtant cette pension existe encore dans les mêmes barraques, j'ignore seulement si on en a amélioré l'intérieur.

On fait malheureusement assez peu d'attention à ces désagréments, parce que l'enfant, plein de vitalité, semble repousser les germes morbifiques; c'est pourtant à cet âge qu'il faut reporter l'origine d'une foule de maladies qui affectent plus tard l'adulte ou le vieillard ; et là il faut considérer, non-seulement l'habitat, mais encore les habitudes acquises. Qui oserait dire que la complaisance des parents pour leurs enfants n'est point cause de beaucoup de vices qu'ils contractent, et par suite de leur dépérissement; par les friandises, on les

rend gourmands, et plus tard ils auront la goutte ; par un coucher trop doux et trop chaud, on les rend sensuels, paresseux, et on les conduit à une luxure précoce qui les tue par l'onanisme ou les excès vénériens ; par un local humide, on les rend mous et on les dispose aux scrophules ou aux affections rhumatismales ; ce que je dis, du reste, s'applique bien plus aux grandes villes qu'aux campagnes, où le libre exercice et le grand air obvient à touts ces maux.

Si l'habitat est par lui-même une cause de maladie, il n'est pas besoin d'ajouter qu'il est par lui-même une grave complication ; il s'oppose à l'action des meilleures médications, et souvent on ne peut guérir les malades qu'en les faisant changer de demeure. Ceci a surtout lieu pour les affections qui suivent la marche chronique, n'importe leur nature. On connaît l'observation de cet homme, atteint d'une fièvre intermittente qui résistait à touts les moyens, et qui ne céda qu'après qu'on eût ôté de sa chambre un baquet rempli d'eau, qu'il y gardait habituellement, et où il faisait macérer des matières nécessaires à sa profession. C'est ici le lieu de remarquer de quel avantage sont les hôpitaux pour les

malades pauvres ; ce sont en effet les seuls endroits où ils puissent se soustraire à l'influence pernicieuse de leur habitat ordinaire, et il serait à désirer, dans l'intérêt de la santé publique, que la classe ouvrière fît abnégation de ses répugnances pour s'y faire soigner exclusivement.

D'après ce que je viens de dire, on doit s'apercevoir que l'habitat joue un des premiers rôles dans les questions médicales, tant hygiéniques que sociales. Pour traiter complètement cette question, il faudrait plus qu'un chapitre, il faudrait un livre entier, ce que l'on pourrait faire si l'on ne s'occupait que du fait spécial ; mais ayant surtout besoin d'adapter les vues hygiéniques aux considérations relatives aux dermatoses, j'ai besoin d'adopter aussi des divisions différentes de celles que l'on rencontre dans les ouvrages d'hygiène proprement dits; plus tard on verra l'habitat rappelé dans les sujets des habitudes, mœurs, sexes et âges, il le sera également dans le chapitre de l'alimentation et surtout dans celui des climats. On me demandera peut-être une explication de ceci, et je n'hésiterai pas à répondre que les développements donnés dans ce moment, sous ces

divers rapports, ne pourraient être compris que dans la suite de ce travail, ou que je me verrais dans la nécessité de traiter plusieurs fois les mêmes sujets. Ainsi donc, qu'on ne considère pas le chapitre présent comme complet, mais bien comme une sorte de préface aux nouvelles questions qui se présenteront plus tard. En attendant, je dois dire, et peut-être le répèterai-je plusieurs fois, que l'habitat, par le fait de l'habitude, est une des questions les plus sérieuses pour le médecin philosophe, que la société toute entière en supporte les conséquences, et qu'il ne faudrait pas voir seulement dans un local quelconque, dans une situation d'habitation quelle qu'elle soit, un fait auquel on s'habitue sans perte ou profit pour sa postérité ou pour soi-même.

CHAPITRE VII.

Habitudes.

Le nouveau sujet que nous abordons est un des plus importants, tant dans l'hygiène spéciale, que dans l'hygiène générale ; les habitudes prises dans le jeune âge peuvent entraîner des maladies dans les âges suivants, et, d'un autre côté, la cohabitation de l'homme et de la femme peut amener, par suite de leurs habitudes anciennes, de fâcheux résultats pour les générations qui en sortent. Si l'on se reporte au second chapitre de cet ouvrage, on verra que nous avons attaché une immense valeur à ces faits de civilisation humaine

qui ont amené le développement des affections de la peau ; c'est ici surtout que l'on pourra voir combien cet essai historique était nécessaire, car c'est ici seulement que nous allons chercher à en tirer des conclusions pratiques.

Nous avons fait suivre dans deux chapitres à la suite les habitudes dans l'un, et les sexes et les âges dans l'autre, à cause des relations intimes que le développement des maladies nous y fait rencontrer. Nous chercherons à démontrer que la plupart des affections chroniques dépendent d'une mauvaise éducation à laquelle ont succédé de mauvaises habitudes ; l'enfance sera le point de départ, la vieillesse le terme, l'amélioration le but, et si nous ne réussissons pas à résoudre complètement tous les faits, au moins nous tâcherons de faire en sorte qu'il en reste quelque chose d'utile.

Chaque climat, chaque siècle, chaque âge, chaque sexe a ses habitudes ; elles sont de deux sortes, instinctives ou acquises. Dans le premier cas elles se confondent avec la nature elle-même, et elles sont subordonnées aux questions de climat, de mœurs et d'éducation générale, et alors elles deviennent un sujet d'é-

tude pour l'homme politique; peut-être le médecin pourrait-il bien en dire son mot, mais ce serait l'objet d'un travail spécial, ce qui n'entre pas dans notre plan actuel. Si toutefois quelques questions de mœurs, ou d'éducation, ou de coutumes, venaient à se présenter, nous n'hésiterions pas à dire notre avis, seulement en passant.

Dans le second cas, celui des habitudes acquises, le médecin est tout entier dans son sujet; aussi est-ce là que le véritable travail doit commencer, et pour cela je prendrai l'homme dès sa naissance.

Un enfant vient au monde, aussitôt le devoir des parents est de s'occuper de sa double éducation physique et morale. On dira sans doute : que peut-on faire à l'égard de l'enfant encore attaché aux mamelles de sa mère? Philosophes sans profondeur, vous ne voyez pas que dès lors vous pouvez transmettre à cet enfant vos vices moraux comme vos maladies physiques; dès cet instant, vous pouvez lui apprendre à être patient et calme, lui donner presque un avant-goût de l'art de dompter plus tard ses passions; vous pouvez aussi dès lors lui communiquer des habitudes physiques qui

plus tard seraient pour lui un supplice, voici comment :

Toute mère affectée d'une maladie chronique, ou dont le mari en est affecté, doit songer d'abord à en éviter l'influence, et c'est peut-être le seul cas où une bonne mère doive confier son enfant à une étrangère. Mais j'admets qu'elle l'aura constamment sous les yeux; alors, aussitôt que la première dentition se sera manifestée, elle habituera son enfant à prendre moins souvent la nourriture, surtout pendant la nuit; par là elle commencera à lui donner une habitude d'alimentation régulière dont plus tard il recueillera le fruit; elle lui fera prendre en même temps des bains fréquents, c'est un goût qu'elle lui inculquera et qu'il conservera plus tard, car déjà il aura eu une habitude de propreté. Elle lui donnera le coucher le moins doux possible, et par là elle s'opposera au développement des idées sensuelles, et à la mollesse de corps et d'esprit qui ne manquerait pas d'avoir lieu si le sensualisme dominait l'enfance. Enfin, cette mère ne ferait pas comme certaines autres mères qui jouent à la poupée avec leurs enfants, elle se garderait bien de les irriter inutile-

ment, de les cajoler sans motif, elle n'exciterait pas leur petite colère pour avoir le plaisir de s'en amuser elle ne voudrait pas non plus leur faire boire quelques gouttes de liqueurs fortes, afin de dire en souriant : mon enfant aime le vin ou telle et telle liqueur ; elle comprendrait que pour l'avenir, ce sont là des bases de caractère ou d'habitudes physiques, et que par ces faits de l'éducation de la première enfance, elle pourrait avoir un jour à se reprocher des erreurs graves de conduite dans celui ou dans celle qu'elle devait livrer pur à la société.

Ceci doit s'appliquer à toute mère, pauvre ou riche. La dernière est impardonnable si elle oublie ces préceptes. La première n'en attend la possibilité d'exécution que de la protection que toute société civilisée doit à la femme utile ; et pour cela que faut-il ? que les gouvernements veillent à l'éducation du peuple, qu'ils veuillent bien faire en sorte de ne pas avilir le pauvre travailleur, de ne pas le considérer comme la bête de somme à qui l'on donne tout juste sa nourriture ; c'est en mot une éducation morale qu'il faut au peuple, car sans elle, la misère intellectuelle et morale (car ici il

n'est pas question de la misère d'argent) s'accroîtrait de plus en plus et deviendrait destructive de la société toute entière. Il est vrai que de pareils changements ne se font pas dans un jour, mais il ne faut qu'y tenir pour qu'ils s'effectuent; au fond, l'homme est maniable, il ne faut qu'un bon instrument pour le façonner, et cet instrument, c'est la religion.

Aussitôt que l'enfant bégaiera, on songera à lui inspirer des idées de morale et même de pratiques religieuses, on sera certain par là d'inspirer à son esprit des idées de grandeur et d'avenir, on chassera de son âme l'impur égoïsme pour y mettre la pitié et la charité, par là encore il sera facile de faire sortir de sa pensée les idées qui pourraient un jour corrompre le corps par l'intelligence et l'intelligence par le corps.

Bientôt après on songera à mettre entre les mains de l'enfant, des livres, non pas ces livres vulgaires que l'enfant ne comprend point, mais ceux écrits avec simplicité et où l'on rencontre toujours le monde dépeint à l'avantage de l'homme vertueux et charitable, ceux où l'on flattera le bon fils, la bonne fille, et surtout un bon père et une bonne mère; et de ceci il restera pour l'en-

fant, quand il sera devenu homme, une profonde pensée qui le dominera même au sein de la fougue des passions, savoir : qu'il ne s'appartient pas à lui-même, qu'il a des devoirs à remplir à l'égard de tous, et qu'il doit se soumettre à une société qui lui rendra avec usure ce qu'il lui aura donné lui-même.

On ne saurait croire quel est le nombre des vices qui désolent notre civilisation, que l'on peut rapporter à des habitudes contractées dès l'enfance par la faute ou la négligence coupable des parents. Nous les passerons plus tard en revue, et quand cet effroyable catalogue, qui sera aussi un livre de philosophie, aura paru sous les yeux, je doute qu'il n'y ait bien des gens qui ne rougissent sur eux-mêmes, et qui, en jetant un regard en arrière, ne disent tout bas : j'ai un mauvais fils et je l'ai fait tel, j'ai un fils malade et je l'ai voulu, j'ai une fille coupable et je l'ai perdue moi-même.

Dès que l'enfant aura commencé à concevoir des idées par lui-même, le devoir des parents sera de les diriger vers le bien. Dans les préceptes que nous avons établis tout à l'heure, ils trouveront des bases, et des bases certaines, ils trouveront l'enfant tout façonné, et

la parole évangélique du père aura le droit d'empêcher chez l'enfant le premier développement des fautes du jeune homme, car alors il comprendra déjà et l'on pourra lui faire honte de ce qui ne sera pas moral. Il comprendra déjà ce qu'on peut lui dire. L'on ne prononcera jamais devant lui une parole grossière ; par la noblesse du langage, on lui apprendra la noblesse de la pensée; on mettra sous ses yeux ce qui est bon, ce qui est honorable ; on se refusera à laisser sous sa main ces ouvrages mondains qui corrompent l'homme sans lui donner même un aperçu de l'expérience de l'humanité, car bientôt les passions vont se faire jour, et par le but que leur bouillonnement indiquera on commencera à comprendre l'importance de la trace de la première éducation de l'homme.

Enfin, et c'est à vous, mères, que je m'adresse, votre fils est devenu homme, votre fille est devenue femme ; à l'un vous avez donné une éducation plus ou moins morale, à l'autre vous n'avez pas laissé ignorer qu'elle était appelée à de grands devoirs sociaux. Je ne dis pas que vous leur ayez donné une instruction brillante, car qu'est-ce que l'éclat sans la moralité ? Mais

j'admets que de votre fils vous ayez fait un homme capable d'aimer sa famille, et de votre fille une femme capable de comprendre un jour ses hauts devoirs. Alors vous recueillerez le fruit de cette bonne éducation dirigée dès l'enfance, vous n'aurez pas à vous plaindre de l'ingratitude de vos enfants. Si vous êtes pauvres, ils vous soutiendront et leur travail sera le vôtre; si vous êtes riches, ils ne vous demanderont point compte de votre fortune, ils songeront avant tout à être l'objet du respect de la société. Si au contraire, et par imprudence, vous étiez devenues, sans le savoir, des marâtres qui ne se sont tenues au milieu du monde social que comme mères imprudentes, quelque amour que vous ayez porté à vos enfants, la société humaine vous demanderait compte un jour de votre fausse conduite, et vous auriez à vous reprocher la déplorable série de vices que je vais exposer aux yeux.

1° *L'onanisme.* Ce funeste défaut vient de plusieurs causes; ses effets ont été souvent décrits, et surtout dans l'ouvrage remarquable de Tissot. Mais ce n'est pas assez que de décrire les effets; la première, l'unique condition est de s'opposer au développement du vice, et pour

cela la mère doit beaucoup en savoir ; elle habituera d'abord l'enfant à coucher les bras croisés sur la poitrine ; elle lui fera prendre l'exercice le plus convenable à son âge, la marche, les bains fréquents, la natation aussitôt que possible ; elle occupera l'attention morale en même temps qu'elle exercera les facultés physiques, et ce que je dis est pour les deux sexes. Si ces précautions ne suffisaient pas, et cela est rare si le moral a été convenablement dirigé, il faudrait alors s'adresser au médecin qui indiquerait les moyens de combattre un fait d'habitude qui serait dès lors le résultat d'une maladie, car il ne faudrait pas toujours croire que l'onanisme fût le résultat d'une habitude acquise ; les affections scrophuleuses de la colonne vertébrale, notamment la maladie de Pott, entraînent à leur suite l'onanisme comme symptôme de maladie, mais ce sont là les cas les plus rares. Ce qui développe cette habitude fâcheuse, c'est d'abord le défaut d'attention des parents qui, en présence des enfants eux-mêmes, se livrent aux privautés conjugales ; je me rappelle qu'un jour je rencontrai deux enfants de quatre à cinq ans et de sexe différent, qui se livraient à la masturbation sur le palier

même de leurs parents. Malheureux! leur dis-je, que faites-vous? Ils me répliquèrent naïvement : *Ce que font papa et maman.* Ne laissez jamais aux enfants de la première enfance la faculté d'entrevoir la différence corporelle des sexes, ils l'apprendront plus tard. Et même aussitôt que l'âge de puberté se fera entrevoir, je serais d'avis de laisser ignorer le moins possible; la séduction est facile là où l'ignorance existe. Qu'on ne craigne pas cette salutaire connaissance, elle n'est à redouter que chez l'enfant qui n'a point d'éducation morale. Effrayez-le alors du mal qu'il peut produire et sur lui-même, et sur les autres, et soyez assuré que vous lui éviterez le développement des vices, ou du moins que vous l'empêcherez de fausser la nature.

Et, si je vous disais ce que la fatale habitude de l'onanisme entraîne de maux pour l'individu lui-même, et par suite pour la société entière, n'auriez-vous pas honte, mères imprudentes, de ne l'avoir point prévu? Cet enfant que vous aimez, que vous idolâtrez, que vous avez élevé aux dépens de votre propre substance; cet enfant mourra misérablement, sa poitrine s'affectera. Vous re-

connaîtrez entre mille l'enfant masturbateur ; vous verrez ses épaules, son front se couvrir d'ignobles boutons, vous les retrouverez sur son corps et avec des caractères tellement appréciables, que le médecin ne s'y trompera jamais. Un seul genre d'affection de la peau pourrait donner le change, mais celle-là on la désigne sous le nom d'*acné indurata* ou de *varus disseminatus*. Or, cette maladie est toujours coïncidente d'une disposition maladive des organes respiratoires, et nous allons expliquer par quels rapports elle se lie à l'onanisme.

La faculté génératrice a son siége dans la moelle allongée et le cervelet, les nerfs qui président aux organes respiratoires et à la digestion prennent de leur côté naissance dans la moelle allongée ; il s'ensuit que l'onanisme ou les excès vénériens produisent à la peau une maladie tout-à-fait analogue à celle qui résulte de la prédisposition inflammatoire des organes de la respiration, car ils réagissent sur le système nerveux de ces organes eux-mêmes ; on voit par là comment il se fait que l'habitude dont nous parlons devient une cause fréquente de phtysie pulmonaire et de maladie scrophuleuse. Il est difficile, en effet, de ne pas admettre ces corrélations du

système nerveux qui réagissent sur l'organisme tout entier, et entraînent des maladies graves lorsqu'il est surexcité par une cause quelconque. Eh bien! l'on peut dire que l'onanisme n'est un vice naturel à l'homme que par le défaut d'éducation morale. Les parents imprévoyants, les instituteurs négligents, les confesseurs imprudents sont souvent les premiers moteurs du vice qui, parti de l'enfance, vient reporter sur l'âge mûr sa cruelle influence, car l'onanisme n'est pas seulement cause de faiblesse temporaire, quand même il n'amène pas immédiatement des maladies graves : il a toujours pour résultat de fatiguer les organes générateurs et d'entraîner à sa suite un avilissement complet des facultés physiques pour l'avenir ; et si encore il n'affectait que ces facultés, ce ne serait rien, mais la puissance intellectuelle est souvent détruite par lui. Combien de jeunes gens n'ont dû qu'à cette funeste manie un véritable état de folie qui les a jetés hors de la société! Combien de suicides n'ont été occasionnés que par l'anéantissement complet des puissances génératrices! Tel jeune homme, à qui la fortune garantissait un brillant avenir, s'est ôté la vie le lendemain du jour où une

femme jeune et vierge avait partagé sa couche ; cette fois-là seulement il s'était aperçu de sa nullité, et, si la religion et la morale n'imposaient à l'homme de vivre avec ses maux, j'oserais dire, était-ce là un grand malheur? à quoi peut servir l'homme inutile? ne vaut-il pas mieux qu'il meure et qu'il rende à la femme le droit d'être utile en ce qui la concerne? mais les plus coupables, ceux sur qui doit retomber tout le poids de la faute, tout le remords du crime, ce sont les parents qui n'ont rien su prévoir.

Une des causes les plus graves de l'onanisme, c'est la sensualité, ce sont les imprudentes caresses. Croirait-on qu'il existe des mères, des nourrices assez imprévoyantes ou assez viles pour porter des attouchements licencieux sur les organes générateurs des enfants en bas âge, et je ne parle pas là du viol, mais d'un crime beaucoup plus commun et que la loi ne punit pas, crime infâme, car il apprend à l'enfance des sensations qui ne doivent être éprouvées que par l'homme adulte. En pareil cas, on n'ose pas tout dire ; c'est aux gens sensés à comprendre, et, après avoir lu ces simples paroles, bien des gens peut-être feront un retour sur eux-mêmes

et n'attribueront qu'à eux seuls les vices, les maladies, la mort et les crimes de leurs enfants.

Assez d'autres ont traité la question de l'onanisme sous le point de vue de ses effets, je n'ai voulu que l'aborder dans ses causes. A quoi servent en vérité ces livres pour faire peur aux enfants chez qui les parents ont déjà laissé développer le vice, la leçon doit être pour les parents eux-mêmes, et point pour d'autres. Évitez la faute quand il en est temps, et ne blâmez que ceux qui sont à blâmer. Qu'il suffise de savoir que l'onanisme amène à sa suite la phtysie tuberculeuse, la faiblesse des organes générateurs, les pertes séminales, la disposition aux inflammations cérébelleuses et des organes respiratoires, la dartre miliaire, l'acné indurata, les tremblements nerveux, le prurigo, les épanchements des ventricules du cerveau, les gastralgies, les aphtes, la destruction des facultés de l'intelligence, et même l'aliénation mentale et l'épilepsie.

Arrêtons-nous ici, nous avons assez dit de choses pénibles, quoique nous ne soyons pas au bout, nous allons passer à d'autres considérations sur l'influence que peut avoir sur les habitudes la trop grande faiblesse des

parents, nous voulons parler de leur complaisance mal placée.

2° *Complaisance mal placée des parents.* Quoi qu'on en puisse dire, la fausse complaisance des parents est une des causes les plus graves des maladies qui doivent tôt ou tard déshonorer l'homme physique; bien des gens contesteront tout haut ce fait qu'ils sentiront tout bas ; lorsqu'on leur fera des observations, ils avoueront qu'ils sont faibles à l'égard de leurs enfants, cependant jamais ils ne conviendront dans quel sens ils sont faibles. C'est encore ici au médecin qu'il appartient de les éclairer, et c'est aussi dans cette circonstance que nous nous permettrons de dire toute la vérité. Cette parole peut être dure, mais il vaut mieux qu'elle soit écrite que conseillée.

J'ai dit tout à l'heure qu'il dépendait des parents d'empêcher chez leurs enfants les habitudes vicieuses, je dis à présent qu'il dépend d'eux, le plus souvent, d'empêcher le développement d'une maladie chronique grave. Plus tard, lorsque nous aurons fait un retour sur la question d'habitat, nous trouverons là des germes d'affections morbides, maintenant nous ne verrons que

ce qui se développe forcément par la conservation des mauvaises habitudes amenées par la fausse éducation. C'est encore à vous que je m'adresse, mères qui aimez vos enfants, vous qui les devez à la société, et à qui il est imposé de les donner capables de lui être utile.

J'ai dit, au commencement de ce chapitre, qu'il ne fallait pas leur donner par amusement le goût des liqueurs fortes, car la première goutte que vous aurez mise dans la bouche de l'enfant sera pour lui le principe d'un poison perpétuel qui corrompra sa vie toute entière ; cette habitude que vous lui aurez donnée, il la conservera; de là à l'ivrognerie, il n'y aura pas loin; évitez de donner un goût dont les conséquences seraient fâcheuses dans un âge plus avancé, et, dès l'enfance, n'amenez pas les vices d'habitudes qui ne sont jamais que des vices acquis, et qui, une fois développés, ne se corrigent souvent qu'aux dépens de la santé même de l'homme. Ce jeune être que vous aurez corrompu d'avance, et par votre propre faute, vous devra dans l'avenir une partie des maladies dont il pourra être affecté, et il ne les aura que par suite de votre négligence.

En effet, les goûts désastreux ne s'effaceront pas par

sa propre volonté, il ne les perdra qu'en s'exposant lui-même à des maladies graves, et alors il aura le droit de vous blâmer, parce que vous aurez été mauvais parents, et il ne dépendra pas de vous qu'il devienne sage, mais de lui seul, parce qu'il aura une volonté à lui que vous-mêmes ne comprendrez pas. Et ne croyez pas que cet homme assez énergique pour rompre avec les vices que votre faiblesse lui aura inculqués, ne vous doive pas encore des restes déplorables. Non, vous vous tromperiez, car il aura fait long-temps une lutte contre lui-même, et de graves névroses en seront le résultat nécessaire. Les affections prurigineuses et phlysaciées saliront ses téguments externes; des gastralgies, des entéralgies graves lui rendront impossibles les fonctions de la vie animale et réagiront sur le système encéphalique lui-même. Oh! si alors, parents imprudents, vous pouviez avoir assez d'intelligence pour reporter sur vous-mêmes un regard en arrière, combien de larmes amères ne verseriez-vous pas sur vous! et, si vous pouviez percer dans l'avenir, combien de nouveaux pleurs ne s'échapperaient-ils pas de vos yeux! Cet enfant qui est devenu homme, et homme malgré vous, vous le

verriez, vieillard, supporter encore le résultat de la mauvaise éducation de son enfance. Pauvre cacochyme, étendu dans son fauteuil, il se plaindra d'une attaque de goutte, et ni sa volonté même, ni les bons conseils, ne pourront le guérir; son corps sera recouvert d'une plaie affreuse qui se gangrènera et le fera mourir dans les plus horribles tortures, et à quoi le devra-t-il? à ce qu'une fausse complaisance lui aura donné le goût des mets recherchés et aura retiré le goût d'une alimentation bonne et simple. Oui, cet enfant que vous aurez nourri d'aliments sensuels en conservera le goût, comme il aura conservé celui des liqueurs alcooliques, et il deviendra gourmand; le sens du goût se développera peut-être, mais ce sera aux dépens de l'individu lui-même. Bientôt il lui faudra des mets dénaturés par l'art culinaire, il pourra même acquérir une réputation dans ce genre, mais il suffit de dire que les plus célèbres maîtres en gastronomie de notre siècle ont été tués par d'horribles affections scorbutiques, et que rien au monde n'a pu avoir sur eux une action curative; ils étaient faisandés comme la viande qu'ils avaient mangée, et à quoi le devaient-ils, à cette malencontreuse

complaisance qui dans l'homme enfant avait créé le vieillard gourmand ?

Et qu'on ne dise pas que ce soit là une invention faite à plaisir, c'est une vérité, une affreuse vérité ; ce qui est inculqué dès l'enfance reste pour la vie entière, et si quelques-uns parviennent à se corriger, leur santé en souffre au moins momentanément.

J'ai parlé de l'homme gourmand, je vais parler de l'homme capricieux, volontaire et impérieux. Quoi qu'on puisse dire, ce sont encore là des vices acquis ; l'homme ne les a que parce qu'enfant il a été habitué à tout dominer. Croirait-on, et cependant cela n'est pas rare, qu'il peut exister des parents assez imprudents, assez niais, car c'est le mot, pour ne savoir refuser à leur enfant aucune des choses qu'il demande? Assez niais, pour se fâcher lorsqu'on se permet de leur faire quelques observations? Et ces parents, d'un esprit si vulgaire, ne sont même pas classés au nombre des gens vulgaires! n'allez pas demander à ceux là qu'ils comprennent quelque chose à l'éducation? Leur portée d'esprit n'y atteint pas ; mais, plus tard, ils s'apercevront de leurs fautes primitives, ils ne diront plus que

l'enfant est libre de développer son esprit comme il lui convient ; mais il est vrai qu'ils ne s'en apercevront que quand ils verront le développement du vice. En attendant, ils ne se lasseront pas d'irriter les passions naissantes du pauvre petit être ; ils animeront sa colère et le rendront méchant ; ils vanteront sa beauté et le rendront fat ; ils lui feront sentir son infériorité et le rendront craintif ; en lui passant tout, ils le rendront exigeant et insupportable à tous ceux qui l'entoureront ; en le frappant, ils le rendront impitoyable ; et soit qu'il ait été par trop dominé, soit qu'on l'ait trop écouté, on n'en fera jamais qu'un individu qui, plus tard, sera rejeté de la société comme lâche ou méchant, et, ce bénéfice, il le devra à ses excellents parents. Ainsi, et je le répète, point de sévérité, point de complaisance outrée ; avant tout : régime simple, éducation morale dès le principe, car ce n'est pas une petite affaire que de léguer un homme ou une femme à la société. On a fait souvent retomber sur les enfants les fautes des pères, il serait peut-être mieux de faire retomber sur les pères les fautes des enfants, car ceux-ci ne sont coupables que de l'éducation qui leur a été donnée. Comme

un peuple n'est mauvais que par suite du défaut de la morale et de l'hygiène générales, de même un enfant ne l'est que par l'erreur de la morale et de l'hygiène de la famille; allez donc et comprenez.

3° *Influence de l'habitat dans les lieux humides ou secs, habitudes qui en résultent.* Nous ne pouvons tarir sur le sujet qui nous occupe en ce moment; l'erreur de l'éducation première, les habitudes contractées dès l'enfance se font trop sentir dans tous les âges! Quand je dirais que l'habitat dans les lieux humides, cause si fréquente de maladies scrophuleuses chez l'homme et la femme, de flueurs blanches et d'affections utérines chez la femme seule, est encore fréquemment un résultat de l'imprévoyance des parents, je ne dirais qu'un fait vrai, qui sera cependant contesté, mais contesté seulement par ceux qui n'auront point observé directement. Dans les pays marécageux et les vallées où les eaux stagnantes abondent, on rencontre le crétinisme; mais comme c'est un fait de localité, nous le renvoyons aux questions d'hygiène publique : il est cependant de notre devoir de prévenir les parents qu'en beaucoup de circonstances ils peuvent produire artifi-

ciellement et par imprudence les symptômes d'affections analogues à cette cruelle maladie.

Beaucoup de gens, sans portée d'esprit, sans instruction positive, sans bon sens, ni primitif, ni acquis, ne soignent leurs enfants que comme manière de s'acquitter envers la société; ils ont quelque peine à les aimer, mais ils craignent la loi; aussi ces individus, plus fréquents qu'on ne pense, se réserveront à eux le local le plus commode et le plus sain, et donneront à leurs enfants des cabinets sans lumière, humides, mal aérés, où pulluleront des insectes nombreux. Là, ces malheureux enfants contracteront des germes de maladies futures, sans qu'aucune considération puisse apporter à leur triste condition une amélioration quelconque. Cela existe surtout dans les villes commerçantes et le centre de la capitale, et peu de gens y font attention; car aujourd'hui, ce n'est pas l'éducation de l'homme que l'on considère, c'est la marchandise que l'on vend. Il importe peu que l'homme soit malade; il faut, avant tout, que la marchandise ne soit en rien détériorée, et l'on s'occupe, il est vrai, assez peu de faire coïncider l'un et l'autre. On ne s'aperçoit pas que la vie maladive qui

survient à la suite de cette conduite imprudente entraîne souvent, pour y obvier plus tard, des frais d'argent qui eussent été épargnés par un peu de prévoyance. Si l'on avait logé convenablement l'enfant, si l'on s'était convenablement logé soi-même, on aurait évité des souffrances pour l'un et pour l'autre, et, pour une année de plus passée à acquérir une fortune, on aurait probablement garanti quelques années de santé et de vie.

J'ai dit à l'article de la lumière que l'étiolement ou albinisme acquis, si fréquent chez les ouvriers qui vivent dans les lieux obscurs, était pour les enfants qui résultent de leur cohabitation une cause fréquente d'affections scrophuleuses. Au chapitre spécial de l'habitat, j'ai dû rappeler ce fait et fixer en même temps mon attention sur les imprudences des gouvernements qui permettent aux marchands et fabricants de subordonner la société humaine aux avares besoins de leur négoce. Ici nous considèrerons l'habitat comme un fait acquis, nous y verrons une habitude comme une autre, habitude contractée, il est vrai, aux dépens de la société, mais dont le changement brusque compromet

gravement la vie de l'homme qui y a été long-temps soumis.

Un jour, un pauvre prisonnier sortit des oubliettes d'un château féodal; depuis longues années il vivait dans un cachot profond; là, il s'était habitué à voir au sein de l'obscurité la plus absolue; les rares rayons de lumière qui parvenaient jusqu'à lui suffisaient à ses organes débilités; là, tout lui avait été distraction, et il s'était servi d'un simple clou, tombé l'on ne sait d'où, pour écrire sur les murs l'histoire de sa vie. Cet homme avait dès le commencement subi des tortures d'esprit nombreuses, puis peu à peu il s'était accoutumé à vivre dans le sombre isolement où il avait été plongé, il s'y était attaché à la vie, et lorsqu'un hasard le tira de cette position affreuse pour tout autre, il ne put supporter ni l'action de la lumière ni la vivacité de l'air extérieur, il demanda avec instance d'être replongé dans son cachot; en effet, l'habitude lui avait créé là une vie nouvelle, vie de perdition physique et morale, mais dont il ne pouvait plus se passer. Je viens de citer un exemple, j'en pourrais citer d'autres; mais pour moi, je vois d'abord dans ce fait extrême l'exagération

des habitudes de l'habitat dans certaines circonstances de la vie civilisée.

Dans les mines profondes de Cornouailles, du Hartz et de la Pologne, il existe des classes entières d'ouvriers vivant sous la triple influence du défaut de lumière, de l'augmentation de la chaleur terrestre et d'un air plus compacte, plus humide, et chargé d'éléments étrangers à l'atmosphère extérieure. Il y a plus, des chevaux même vivent avec eux. Eh bien! ces hommes et ces animaux se sont créé là une vie dont ils ne peuvent se passer, les sombres galeries des mines sont devenues pour eux le cachot du prisonnier. Mais n'allez pas croire que ces mêmes hommes, ces mêmes animaux soient utiles à la reproduction de leur espèce! ils ne se perpétuent que par l'afflux continuel des populations voisines; ils ne vivent que pour eux-mêmes, et rien de plus; et le genre de vie qu'ils mènent est si destructeur, que par plusieurs puissances modernes le travail des mines est considéré comme le plus grand supplice qu'on puisse infliger à un coupable.

On ne peut, il est vrai, se passer de travaux de ce genre; mais il faut que la société fasse quelque chose

dans l'intérêt des individus qui succombent pour elle. Si je voulais ici m'occuper des grandes questions d'économie sociale, je renverrais les hommes sérieux aux travaux de Papin et de Waat, et je leur dirais : Les grands mécanismes que ces célèbres ingénieurs ont légués au monde étaient non-seulement des puissants moyens de production, mais encore des éléments du premier ordre dans l'économie politique et dans l'hygiène générale, et pour le démontrer, que faut-il ? un seul mot, savoir : qu'en diminuant le nombre des travailleurs des mines et fabriques, elles ont restitué de nombreuses familles à la vie normale.

Ainsi, on le voit, où il y a progrès social, l'hygiène est là pour le soutenir, et, par suite, l'humanité entière pour en tirer profit. Partout où vous trouverez une invention qui améliore une industrie en diminuant le nombre des bras, soyez assurés que vous aurez en même temps un progrès dans la salubrité publique, car il y aura toujours une proportion donnée d'individus rendus aux occupations et à l'habitat salubres.

Les habitudes sont de deux genres, elles sont physiques et morales ; les premières entraînent les maladies,

les secondes les vices. Je renvoie celles-ci aux philosophes qui pourront en tirer bon parti dans l'intérêt de l'amélioration sociale, les premières seules m'appartiennent. Si le sensualisme entraîne l'onanisme et tout ce qui s'ensuit, si l'imprévoyance des parents peut entraîner des affections nerveuses fréquentes, de même l'habitude forcée ou volontaire d'un habitat malsain devient cause d'affections que nous allons dénommer.

Dans les lieux humides, le scrophule, les affections rhumatisantes, le scorbut se développent, et ici je ne les considère plus comme questions d'habitat simple, mais comme résultat de la coutume d'habiter un certain lieu. Ce n'est pas seulement l'individu lui-même qui en souffre, c'est encore sa génération. Dans les Polders de Breskens règne une maladie continuelle, une fièvre intermittente, héritage funeste et perpétuel de toutes les générations qui s'y succèdent; dans les marais Pontins, dans la vallée du Pô et dans les tristes rizières qui s'y cultivent, des maladies analogues sont générales, et l'habitude a pris une telle importance dans ces populations, que les individus qui en font partie et vont vivre ailleurs conservent pendant longues

années la maladie, si même ils ne succombent pas à l'absence de leur climat accoutumé. Je viens de parler des fièvres intermittentes, elles ne sont pas si éloignées que l'on pense des affections cutanées ; partout où vous rencontrerez les unes, soyez persuadés que les autres ne sont pas rares, seulement le caractère sera modifié ; et dans les lieux humides, vous trouverez surtout des affections diathétiques, telles que le scrophule, le cancer et le scorbut, dont la propriété est, comme on sait, d'affecter tous les organes indistinctement, et très-probablement les liquides en même temps que les solides.

Dans les lieux secs et chauds, les maladies sont différentes ainsi que les habitudes et l'habitat ; là, point d'affections scrophuleuses, point de scorbut, peu de cancers, mais beaucoup d'affections cutanées proprement dites, auxquelles, soit dit en passant, beaucoup de gens s'habituent comme à autre chose ; j'en ai même vu trouver un tel plaisir à se gratter, que plus tard ils regrettaient leur guérison.

C'est certainement un fait d'habitude bien remarquable que celui d'individus qui ne peuvent plus se passer de leurs maladies, et cependant il est d'une vé-

rité absolue : il est des gens à qui les affections cutanées anciennes sont presque devenues des nécessités coutumières, ils ne peuvent comprendre qu'il soit possible de vivre beaucoup mieux sans elles. A présent je vais plus loin, et je dis que les habitudes ne sont pas seulement morales, mais qu'elles sont encore physiques ; un organe, un tissu, un appareil quelconque depuis long-temps atteint d'une affection chronique tend constamment à la reproduire, il faut, pour ainsi dire, la guérir à plusieurs reprises si l'on veut arriver à un résultat complet. Il ne suffit pas de faire disparaître le mal, il faut encore l'empêcher de récidiver, car sans cela, la cure n'est même pas commencée. Peu de praticiens ont eu l'idée de ces nécessités dans le traitement des affections chroniques, quelques malades à peine les comprennent ; aussi arrive-t-il que les uns trompent, ou sans le savoir, ou par mauvaise volonté, et que les autres se font tromper avec une facilité souvent remarquable. Cela tient à ce que les uns n'ont pas observé suffisamment, et à ce que les autres, par désir de guérir vite, ne s'en rapportent pas toujours à l'opinion de l'homme consciencieux et observateur.

Et cependant, pour arriver à cela, que faut-il ? éclairer les hommes et toujours les éclairer, ne pas suivre cette fausse opinion de pratique médicale qui consiste à cacher aux malades le caractère réel de leurs affections : on le peut sans nuire à leur moral, sans leur dénoncer la gravité réelle du mal ; les mots barbares inventés par plusieurs médecins, mots qui ne sont point compris par les malades, ne servent le plus souvent qu'à les inquiéter, et on affecte le système nerveux en prononçant en présence du patient des phrases et des noms baroques qu'il ne peut comprendre, et auxquels il attache beaucoup plus souvent qu'on ne le voudrait une importance infiniment plus grave qu'elle ne l'est en réalité.

J'ignore si mon opinion doit agréer ; mais je pense que sous le point de vue des affections chroniques, on ne doit jamais cacher au malade que la perpétuité de son mal est presque constamment une conséquence de l'habitude acquise de l'organe affecté. Je pense qu'il faut lui faire comprendre (et c'est là pour moi un véritable devoir) qu'il ne suffit pas de faire disparaître l'apparence morbide du tissu, mais qu'il faut encore

faire disparaître l'habitude morbide. Une fois bien convaincu, tant par le raisonnement que par son expérience propre, le malade se soumettra avec plus de facilité au régime qui devra lui être imposé, il sentira que dans ce régime il y a toute une question d'avenir et de santé future, non-seulement pour lui, mais pour sa femme, mais pour ses enfants.

Au nombre des affections que l'habitude des tissus fait persister, nous citerons avant toutes les dermatoses; il est rare en effet qu'aucune puisse être guérie du premier coup. Nous verrons cependant que par l'usage des sels cuivriques on obtient des résultats d'une importance tout-à-fait majeure, question que nous renvoyons dans le cadre des applications thérapeutiques. Et pourtant il faut toujours en continuer l'emploi à certaines époques précises qui sont aussi celles du développement des maladies cutanées, soit le printemps et l'automne. Nous aurons plus tard à rendre compte de ces faits qui ne sont ici qu'énoncés, il nous suffit d'avoir posé l'indication et nous allons passer à un autre point.

4° *Influence de l'habitude des mets sensuels.* Je

considèrerai encore cette question sous le point de vue des conditions qui, parties de l'enfance, s'étendent aux âges les plus avancés. Beaucoup de gens ignorent que les friandises ne doivent être accordées aux enfants que comme récompense, et non comme fait habituel. Quelques-uns diront qu'il vaut mieux combler le désir que l'exciter, et qu'en faisant désirer une chose on est presque certain d'en faire naître le goût. Cela peut être vrai dans quelques cas particuliers de la vie intellectuelle, mais est complètement faux dans la vie physique. Tout en effet dans la vie intellectuelle se résout en passions ; Pascal n'a été grand mathématicien que parce que, dès l'enfance, il avait deviné les mathématiques ; il en a été de même de Newton et de Descartes ; les grands peintres ont naturellement le sentiment des arts de la peinture ; Michel-Ange, enfant, dessinait et sculptait sans maître. Mallebranche était, dès l'âge de huit ans, un psychologue et un argumentateur entêté; ainsi de beaucoup d'autres. Dans l'ordre des facultés physiques, les questions changent et se subordonnent presque partout aux habitudes acquises. Dans les grandes villes, où la sensualité est poussée à un haut degré,

on rencontre bien plus souvent que dans les campagnes les vices qui en découlent ; on trouve en effet au sein des grandes agglomérations d'individus tant de gens qui ont des besoins et qui veulent vivre, n'importe comment, que toutes les passions y sont exploitées comme autant de branches de commerce. On exploitera par des friandises la faiblesse des parents, par la présence des prostituées le premier développement du jeune homme, et on lui donnera ainsi les premiers éléments de la débauche ; les mères elles-mêmes ont souvent si peu de tact qu'elles ne comprennent pas la valeur de ces faits et qu'elles n'y réfléchissent même pas. Rien de moins, rien de trop, dit le proverbe ; mais avant tout, éviter tout ce qui peut donner un développement quelconque à des habitudes fâcheuses, tel est le premier devoir de tout individu chargé d'une éducation sociale.

Les mets sensuels sont peut-être dans la société moderne la cause la plus grave des affections de la peau. Il est du moins à remarquer que parmi les hommes habitués à vivre d'excès, on trouve beaucoup de ces affections, soit qu'ils aient abusé par l'excès d'alimentation,

soit qu'ils aient abusé de la mauvaise qualité des aliments. Dans l'un et l'autre cas on rencontre des maladies sérieuses. Dans le premier, ce sont les affections des bulbes cutanées, affections toujours concomitantes de névroses; la goutte, que l'on classe parmi les névralgies, est, comme on sait, la maladie des grands mangeurs; dans le second cas, l'on a affaire à des maladies diathétiques, telles que les diverses variétés du scorbut des vieillards, de la gangrène sénile et de cet eczema particulier accompagné de l'exfoliation de l'épiderme et de l'induration lardacée des tissus sous-jacents. J'eus à soigner, il y a bientôt deux ans, le plus célèbre gourmand de France, depuis Cambacérès et d'Aigrefeuille, celui dont on a dit qu'il était resté fidèle toute sa vie à trois choses : *Napoléon*, *la table et l'Opéra*. Il avait été, à la suite de sa vie toute d'excès, atteint de cet eczema par induration que je viens de citer. Je dus espérer d'abord de le guérir, mais l'habitude des mets sensuels était telle chez lui, qu'il fut impossible de dominer les exigences de son estomac. Habitué par caractère à se faire obéir de touts ceux qui l'entouraient, il forçait secrètement ses serviteurs à lui donner une

alimentation contraire au rétablissement de sa santé, et même quelques jours avant sa mort, sauvé, par l'énergie des soins qui lui furent prodigués, d'une fièvre intermittente pernicieuse, il ne voulut pas conserver cette diète qui était son salut. Il commit des imprudences aussitôt qu'il se sentit bien, et priva les médecins des ressources qu'ils auraient pu avoir. On chercha à surexciter quelques portions de la peau externe, et elles furent affectées de gangrène. Cependant on le tira encore de sa fièvre, et aussitôt il commit de nouvelles imprudences et il succomba. Un autre de nos plus célèbres gourmands, goutteux, paralytique et dartreux, est tombé en enfance, et cependant c'était autrefois un homme d'un esprit supérieur; il existe encore, mais comme l'enfant rachitique à qui l'on peut à peine accorder la vie animale.

J'ai entendu dire au célèbre gourmand dont j'ai parlé tout d'abord, que dès l'enfance on l'avait habitué à ne vivre que de mets recherchés, et qu'il avait été au-dessus de sa volonté de rompre avec ses habitudes acquises. Du reste, une condition essentielle avait anéanti chez lui la possibilité de changer de

conduite, il avait le malheur d'être en même temps le plus recherché gastronome et le plus aimable convive, on se l'arrachait dans ces petits repas où l'on était, comme il le disait spirituellement : *Plus que les Grâces, et moins que les Muses ;* de plus, il avait vécu au sein des dîners de l'empire qu'il avait souvent dirigés lui-même ; sa faiblesse a donc été bien pardonnable, mais son résultat doit servir de leçon terrible à touts parents qui introduiront chez leurs enfants l'habitude de la gastronomie sensuelle.

A l'article spécial de l'alimentation, il faudra revenir à ces questions, c'est pourquoi je ne les développe pas ici plus au long, car ce serait un double emploi. Il me suffit d'avoir dit positivement mon opinion relative aux faits de la gourmandise, et d'avoir indiqué que cette passion n'était, dans la plupart des cas, qu'un des nombreux résultats des habitudes acquises dès l'enfance.

5° *De la malpropreté considérée comme habitude.* Cette nouvelle question demande à être examinée sous deux rapports principaux ; elle peut être un résultat des goûts instinctifs, aussi bien qu'un résultat des mœurs

provoquées dès le premier âge. On doit dire pourtant que lorsqu'on voit les enfants répugner aux soins de propreté, on peut toujours vaincre cette opposition, et cela, en ne leur cédant pas légèrement ; mais lorsqu'on a laissé développer cette répugnance primitive, il est difficile de pouvoir la vaincre dans la suite : toutefois, qu'elle ait pour point de départ le goût ou les habitudes acquises, les résultats généraux sont les mêmes. Dans ces deux circonstances, l'hygiène et la physiologie se joindront pour dénoncer une irritabilité de la peau, plus grande par suite de la suppression d'une partie de ses fonctions propres; et, pour peu qu'il vienne s'y joindre d'autres habitudes fâcheuses, celle-ci sera regardée comme un des points de départ principaux de beaucoup d'affections cutanées.

A l'article des vêtements, j'ai parlé de leur influence lorsqu'ils étaient malpropres ; dans mon second chapitre, j'ai dénoncé le développement des dermatoses comme la suite nécessaire d'une fausse civilisation et de la malpropreté du moyen âge, je les dénoncerai ici comme une des suites les plus fréquentes d'une éducation hygiénique mal dirigée.

Chez les enfants et chez les peuples à l'état d'enfance, on rencontre les mêmes défauts instinctifs ; chez l'un comme chez l'autre, il y a même prédominance de la vie animale et même insouciance de l'avenir : il faut que touts deux soient dirigés d'après des principes fixes, tant physiques que moraux ; et s'il m'est permis de me servir d'une expression, il leur faut à touts deux un tuteur. Si, dès le principe, celui qui s'est chargé de l'éducation n'a pas réfléchi aux deux nuances de caractère que je viens d'exprimer, les fausses habitudes, suites de l'insouciance et de la répugnance qui viennent à sa suite pour tout ce qui entraîne des idées d'avenir, persisteront, quoi qu'on fasse plus tard. Chez l'enfant comme chez l'homme sauvage, on aura peine à rompre cette paresse primitive qui est, quoi qu'on puisse dire, la passion fondamentale des hommes comme des animaux ; on aura peine à rompre cette habitude de vivre au jour le jour, habitude anti-sociale et cependant commune à touts les hommes dont l'éducation a été taussée.

On ne saurait trop recommander aux parents de donner à leurs enfants des habitudes de propreté, car on

peut assurer que, plus tard, arrivés à l'âge viril, ils en tireront un avantage important. Par là, ils s'assoupliront les membres; par là, ils conserveront à la peau la liberté absolue de ses sécrétions, et par suite une plus grande facilité de la circulation générale procurera le libre développement des forces et l'intégrité des fonctions. Presque touts les hommes qui ont vécu vieux ont été remarquables par la stricte observation de ces préceptes; aussi, après avoir vu toutes les statistiques et résumé leurs résultats douteux, il me semble qu'il n'en ressort pour la longévité et la santé continue qu'une seule déduction, savoir : que c'est à l'homme propre qu'est réservée la vie la plus longue, et que c'est à lui que la nature a dévolu le moins de maladies.

Pour donner aux enfants ces habitudes de propreté qui se perpétueront chez l'adulte, les éléments sont bien simples : dès le premier âge on les nettoiera avec soin, plus tard on leur fera prendre des bains fréquents, plus tard encore on leur donnera la faculté de se livrer à l'exercice de la natation ; tout ceci est, comme on le voit, peu difficile, mais il en résultera inévitablement le besoin de la propreté corporelle ; de

plus, on ne leur laissera jamais porter de linge sale : il est nécessaire qu'à un âge où la perspiration cutanée est abondante, on lui permette le moins possible de se concréter sur la peau ; et plus tard, lorsque l'enfant devenu homme sera appelé à se gouverner lui-même, il conservera ces excellentes habitudes et sera beaucoup moins exposé à une série d'affections de la peau qui, toutes, seront phlysaciées ou prurigineuses, et si quelque autre circonstance devait en amener chez lui le développement, le médecin appelé à lui donner des soins n'aurait pas à lui enlever une fausse manière de vivre pour rendre son traitement plus facile.

Je pense en avoir dit assez sur ce point ; il ne paraît pas probable, en effet, qu'il soit susceptible d'un plus grand développement, il se subordonne entièrement à des maximes de vivre qui s'énoncent et sont ensuite appréciées par l'expérience propre des individus eux-mêmes. Nous allons passer à un sixième vice d'habitude qui, peu développé ici, le sera davantage au chapitre de l'alimentation.

6° *Résultat de l'abus des liqueurs fortes et narcotiques*. Cette funeste habitude naît de plusieurs causes

et n'est pas toujours la conséquence d'un vice naturel à l'homme ; elle peut provenir d'une habitude contractée dès l'enfance, et, dans ce cas, c'est constamment aux parents qu'il faut s'en prendre ; elle peut être la suite du désœuvrement et de la misère, elle peut être aussi le résultat des chagrins moraux. Il importe pour l'hygiéniste de distinguer ces trois sortes d'habitude d'une même chose; il y rencontrera des renseignements importants, tant philosophiques que physiologiques.

Les parents, surtout à Paris, ont fréquemment la coutume de faire dîner leurs enfants à table, lorsqu'il y a, comme on dit : *gala.* Ils étalent alors à leurs yeux touts les mets sensuels que l'on prodigue, surtout au dessert, et excitent leur sensualité par des liqueurs et des vins odorants que l'on sert sur la table. Pour ne pas contrarier les enfants, on leur permet d'en prendre, et pour peu que cela se renouvelle souvent, l'habitude est bientôt contractée; tout doucement les doses augmentent, et lorsqu'on aperçoit que le mal est fait, il n'est souvent plus temps d'y remédier. Il est vrai que les pensions et les colléges adoptent en général les boissons les plus simples et les moins coûteuses, mais il

suffit que le régime hygiénique soit de temps en temps dérangé pour que l'habitude se conserve et prenne plus tard, lorsque le jeune homme sera livré à lui-même, un développement souvent désastreux. Un homme que nous pouvons aujourd'hui citer, Étienne Becquet, était né avec des facultés précieuses ; c'était peut-être le plus spirituel et le plus profond des viveurs de France. Son père était propriétaire de riches vignobles, et dès l'enfance il l'habitua à boire outre mesure les vins recherchés et les liqueurs fines. Qu'en résulta-t-il ? C'est que ce besoin acquis devint tellement impérieux, qu'il ne pouvait s'empêcher de le satisfaire, malgré la honte qu'il avait de lui-même ; il augmenta de plus en plus la consommation des spiritueux, il en vint à prendre pour sa boisson presque ordinaire de l'alcool à 36° ; il but, c'est le mot, presque tout son bien, et mourut, il y a peu de temps, d'un ramollissement de l'estomac.

D'autres hommes ont, comme lui, été soumis à l'empire de cette habitude destructive, et il a presque toujours été impossible de n'en pas tenir compte dans le traitement de leurs maladies. Je me souviens qu'étant à la Pitié, dans le service de M. Lisfranc, un homme,

ancien militaire, enfant de troupe, accoutumé dès l'enfance à l'usage de ces eaux-de-vie malsaines qu'on laisse avec trop de facilité débiter pour l'usage du bas peuple de Paris, entra pour être soigné d'une fracture des côtes qui avait entraîné à sa suite un épanchement pleurétique. Il fut soigné par la méthode ordinaire; guéris à plusieurs reprises, les accidents se renouvelaient cependant chaque fois du côté de la poitrine. Étonné de ces bizarres récidives chez un homme d'une vigoureuse apparence, M. Lisfranc jugea à propos de s'informer des habitudes du malade; il apprit alors que cet homme buvait touts les jours un litre entier d'eau-de-vie; le chirurgien pensa dès lors qu'il était convenable de lui en accorder, et ce ne fut qu'après qu'on lui eut permis une demi-bouteille de cette liqueur que les accidents prirent une tournure favorable et que le malade guérit en quelques jours de sa pleurésie.

Peu de cas se prononcent comme ce dernier en faveur de l'usage des liqueurs fortes, sous ce point de vue qu'on y est accoutumé dès l'enfance; le plus souvent elles entraînent la triste fin d'Étienne Becquet, que j'ai citée à dessein d'offrir aux parents imprudents un exem-

ple terrible de faits acquis, pour leur démontrer jusqu'à quel degré une habitude contractée dès le jeune âge devenait pernicieuse à l'homme adulte; pour leur démontrer que les facultés les plus élevées de l'intelligence la plus brillante n'empêchaient pas toujours les suites physiques et morales de cette habitude contractée.

L'habitude de ces liqueurs peut naître par le désœuvrement, qui est souvent une suite de la misère ou de la fortune; c'est ainsi qu'on la rencontre fréquemment chez les *brillants dandys* du café de Paris, et dans la classe ouvrière. Chez les premiers, parce qu'ils ne savent que faire de leur temps; chez les seconds, parce qu'ils cherchent à s'étourdir quand ils manquent de travail. Dans l'un et l'autre cas, la cause primitive est la même, elle tient au défaut d'occupation, et comme, lorsque plus tard les occupations viennent, l'habitude est déjà acquise, il en résulte que le noble comte et le riche banquier se grisent tout aussi bien avec des vins fins et des liqueurs des îles, que le pauvre avec du vin des barrières et de l'eau-de-vie de grains. Aussi, comme j'en ferai plus loin encore la remarque, arrive-t-il ce fait singulier, que

les maladies sordides des pauvres sont aussi les maladies des riches, à cela près, toutefois, que ceux-ci y joignent les affections suites de l'intempérance de touts les jours, ce qui ne peut arriver chez le misérable qui est souvent réduit à une diète forcée.

Les chagrins moraux sont encore une cause fréquente de l'habitude des substances enivrantes; combien d'hommes devenus malheureux dans leur intérieur ou par suite de revers de fortune ne cherchent-ils pas à s'étourdir sur ce qui les entoure? Heureusement il est rare que ce soit là une habitude qui se perpétue, elle n'est que temporaire, à moins pourtant qu'elle n'ait été contractée dès le jeune âge. Presque toujours elle se dissipe avec la cause qui l'a fait naître, presque jamais elle ne revient, à moins que les mêmes causes ne la renouvellent. Faut-il le dire! c'est quelquefois un besoin pour l'homme de chercher l'oubli des choses du monde; touts les peuples, touts les siècles, toutes les civilisations se sont accordés pour reconnaître l'existence de ce besoin. Il y a plus, les anciens avec leurs mœurs sensuelles croyaient à la nécessité absolue de l'ivresse, et plusieurs de leurs philosophes ont même été jusqu'à la

conseiller comme un moyen d'hygiène. Il faut repousser loin de nous, loin de la haute civilisation dans laquelle l'humanité commence à peine d'entrer, ces antiques et grossières erreurs ; il ne nous appartient plus dès aujourd'hui de considérer le vice comme un moyen de santé, il faut le flétrir sous quelque forme qu'il se présente, et tout en pardonnant à l'erreur de quelques hommes, faire en sorte qu'ils n'y puissent plus tomber.

Ce n'est pas à un seul homme qu'il appartient de faire un si grand changement dans les mœurs, mais c'est surtout ici qu'il faut laisser libre champ au développement de cette société chrétienne trop calomniée, et qui cependant est la source de tout le bien opéré dans les sociétés modernes et de tout le bien qui doit éclore par la suite. Le Christ a créé, par une maxime qui a été aussi une révolution sociale, l'égalité des hommes devant Dieu; une autre révolution sociale a créé l'égalité des hommes devant les lois ; à nous aujourd'hui, médecins, notre part ! elle est moins brillante il est vrai, mais aussi glorieuse ; à nous de créer l'égalité des mœurs dans la société ! réunissons toutes nos forces pour concourir à ce but sublime, appuyons la double

noblesse du christianisme en détruisant, autant qu'il sera en nous, les habitudes vicieuses; combattons-les partout où nous les trouverons, divulguons-les dans leur origine, détruisons-les quand elles seront nées, attaquons même, s'il le faut, ces commerces infâmes qui, sous le prétexte de la commodité générale, n'ouvrent à la société que des repaires de destruction et de maladie.

7° *Conclusions à tirer de tout ceci.* Nous avons exprimé tout à l'heure en quelques paroles ce fait d'une importance capitale, et que l'on peut traduire ainsi : *Ramener aux bonnes habitudes par un système d'éducation convenable* et qui aura pour conséquence première la simple déduction que nous allons énoncer.

Dans une société, quelle qu'elle soit, l'instruction peut être variable, mais l'éducation ne doit point l'être, et j'entends par éducation ce qui est avant tout basé sur la morale de la conscience.

Il ne suffit pas d'avoir des colléges, des écoles et des professeurs, il faut encore que ces institutions et les hommes qui les surveillent, chargés de l'avenir d'une génération nouvelle, soient, par leurs mœurs, les plus aptes à inspirer la pratique des bonnes mœurs. Ap-

prendre à un enfant une langue ou une science, c'est l'instruire dans les superfluités, beaucoup plus que dans les choses réelles ; un grand coquin peut être un homme très-instruit, mais il ne sera jamais un homme de bonnes mœurs, et j'arrive ici à m'expliquer sur un point philosophique de la plus haute importance, savoir : *définir ce qu'on doit entendre par bonnes mœurs.*

Dans le monde général, l'homme qui ne fait point de bruit en dehors de son intérieur, celui qui est réputé homme de bonnes mœurs, est souvent, sans que l'on s'en doute, l'homme le plus nuisible à ceux qui l'entourent et à la société. L'homme de bonnes mœurs se traduit trop souvent chez nous par les apparences physiques; lorsqu'il a élevé ses enfants jusqu'à l'âge d'homme, on l'admire, on le félicite. Pauvre société que la nôtre, qui ne juge que sur l'apparence et qui ne voit pas que souvent les parents n'ont été que de froids calculateurs à vertus de tempérament ! Pauvre société que celle où un homme peut être réputé de bonnes mœurs lorsqu'il n'a fait de son fils ou de sa fille que l'objet d'une spéculation ! Pauvre société, société

en décadence que celle où un homme peut être réputé de bonnes mœurs lorsqu'il a oublié complètement l'éducation morale de ses enfants! Pauvre société, société en décadence que celle où les fautes des enfants ne sont jugées que personnellement, et qui ne voit pas que dans le plus grand nombre de cas les vrais coupables sont ceux qui n'ont point su prévenir la portée de leur fausse conduite, et qui, appelant pour les soutenir une société aussi profondément dégradée qu'eux-mêmes, rejettent loin d'eux des erreurs souvent volontairement commises, mais dont ils cachent avec soin l'origine!

Oh! à ces hommes qui, dans le secret de la famille, comme les animaux terriers dans un champ fertile, détruisent la fertilité morale comme les autres la fécondité naturelle, pitié! mille fois pitié! Mais vous, hommes placés à la direction des choses de ce monde, ne pourriez-vous un jour, un jour seulement, distraire votre attention des protocoles de la diplomatie, et reporter dans le sein de la nation elle-même votre intelligence toute entière? Ne pourriez-vous comprendre que l'éducation morale de la famille est la plus puissante ressource des états? que c'est là seulement que

vous parviendrez à former des hommes dont le cœur exempt d'égoïsme emploiera ses conceptions au profit de la société toute entière, des hommes qui verront avant tout au-dessus d'eux-mêmes ceux qui les entourent? Là, se formeront l'homme intègre et sans passions, l'homme aux passions énergiques et pures, la femme qui comprendra ses devoirs; et de tout ceci devra sortir une société pure et neuve, puissante par la vertu même; car, pour répéter ma première pensée, l'éducation forme les mœurs, et les mœurs dirigent l'éducation.

En parlant de l'homme moral, nous n'avons pas oublié l'homme physique; l'éducation qui conservera les mœurs et les rétablira, détruira en même temps les maladies sordides qui dégradent la société; elle rendra l'homme sain par le corps, comme elle l'aura rendu sain par l'âme.

L'éducation par les mœurs, les mœurs par l'éducation, instruction inégale en raison des facultés et des fortunes diverses, éducation commune à tous, telle est la thèse que nous livrons aux philosophes et aux hommes d'état, et que tous les médecins consciencieux s'appliqueront à résoudre avec nous.

CHAPITRE VIII.

Sexes et âges.

Je réunis dans ce chapitre les sexes et les âges, parce qu'il sera nécessaire de joindre dans chaque considération hygiénique cette double question. Ce doit être, s'il est permis de se servir de cette expression, un parallèle continu. En effet, les maladies des deux sexes aux mêmes âges et aux âges différents sont loin d'être les mêmes, tant sous le point de vue des affections chroniques que sous celui des affections aiguës : telle maladie commune à certain âge de l'homme ne devient possible chez la femme qu'à un âge plus avancé, et,

d'un autre côté, telle autre maladie commune chez la femme jeune est souvent une maladie de l'homme vieux. Chez les enfants, elles sont identiques, et ce n'est qu'après l'âge de puberté que des différences se prononcent. Pour nous rendre compte des diverses conditions à résoudre dans ce problême, il sera nécessaire d'apprécier les différences morales des deux sexes et leur plus ou moins prompt développement relatif.

Les affections de la peau les plus ordinaires aux enfants sont les nombreuses variétés de *teignes* et d'*ichor*; ces maladies se rencontrent notamment sur la face et le cuir chevelu; mais elles peuvent aussi se rencontrer sur d'autres parties du corps. Les boutons faveux ont fréquemment pour siége d'élection les bras et les jambes, et les ichor (vulgairement gourmes) se développent souvent sous les aisselles et au pubis. L'insecte de la gale, ainsi que beaucoup d'autres, est souvent l'apanage de l'enfance, soit qu'ils aient été contractés par le contact des individus qui en sont infectés, ou qu'ils soient nés spontanément, ce qui ne me semble pas impossible.

Dans les colonies, les maladies lépreuses et éléphan-

tiaques commencent volontiers dès l'enfance, ou parce que ces maladies sont endémiques, ou plutôt par suite du défaut de propreté, ou enfin parce que dans plusieurs classes de la société créole les individus sont employés dès le jeune âge à des travaux malsains.

Un genre particulier de maladie semble être, avant tout, une maladie des enfants et des femmes; je veux parler du scrophule, dont l'origine peut être reportée à plusieurs causes.

M. Alibert supposait que la cause première du scrophule chez l'enfant était l'inconduite des parents et les affections syphilitiques dont ceux-ci avaient été atteints et qu'ils n'avaient guéries qu'imparfaitement. Cette cause peut être admise; mais elle n'est pas la seule, et quand elle l'est, le caractère en est facile à reconnaître; presque toujours, alors, le scrophule se porte sur le système osseux, ou présente à la peau le caractère ulcérant; de plus, il est accompagné presque constamment des douleurs nocturnes qui sont, comme on le sait, un des symptômes principaux de la syphilis. Il n'est donc point permis de confondre les écrouelles par syphilis congéniales avec les autres, et de plus,

quand on les aura reconnues, il ne sera point difficile de les guérir par les moyens que la médecine recommande contre les syphilides. Cette forme particulière au scrophule n'est, à mon avis, qu'une apparence ; et je crois qu'il est convenable, quand on veut donner des soins à un enfant ainsi malade, de tenir compte, avant tout, et des antécédents des parents et des symptômes éprouvés par l'enfant.

Le scrophule, ou humeurs froides, ou écrouelles, comme on voudra, dépend infiniment plus de deux autres causes ; ces causes, ce sont l'habitat et le système d'alimentation, et aussi une disposition particulière aux maladies des organes respiratoires. Ces diverses conditions peuvent aussi bien produire des humeurs froides que la phtysie pulmonaire, qui n'est elle-même qu'une forme particulière au scrophule. Quand cette disposition existera, il sera toujours facile de la reconnaître aux apparences suivantes : peau blanche et blafarde, coloration rosée des joues, écartement des angles de la mâchoire inférieure, lèvres épaisses, articulations généralement volumineuses, disposition au relâchement des ligaments, et par suite aux entorses et aux diastasis,

causes occasionnelles fréquentes de tumeurs blanches chez les enfants à constitution scrophuleuse; enfin, ventre plus volumineux que l'état normal (on sait que le carreau est encore une forme de la maladie scrophuleuse).

Il est certes ici permis de dire que le scrophule a des causes autres que les débauches ou les antécédents syphilitiques des parents; pour le démontrer, je n'aurai pas besoin de citer des faits nombreux, un seul me suffira, mais il a rapport à une population toute entière.

Lors des guerres qui suivirent la révolution de 1789, les armées françaises pénétrèrent dans une portion du canton suisse des Grisons, où de plusieurs mémoires d'homme on n'avait reçu la visite d'un soldat; elles pénétrèrent également dans le Bas-Valais, qui se trouvait dans le même cas; les maladies vénériennes y étaient totalement inconnues: elles y furent introduites par les soldats français, qui malheureusement abusèrent de l'innocence de cette population. Eh bien! le crétinisme y était si fréquent, que pour ne pas détruire ces êtres dégradés, une croyance religieuse habilement répandue avait inculqué aux habitants le

préjugé que donner chez soi l'hospitalité à un crétin orphelin était une source de bonheur pour la famille, et que d'en voir naître chez soi en était un également. Dans cette population pure, le scrophule existait donc indépendant de la syphilis !

Du reste, partout où l'alimentation sera malsaine et par trop féculente, partout où l'habitat sera humide et infecté par des émanations marécageuses locales, les maladies scrophuleuses, tant de l'appareil cutané que des autres appareils, seront fréquentes, et il serait peut-être à propos de les rapprocher des fièvres intermittentes, qui amènent souvent à leur suite des engorgements des hypochondres, lesquels ont plus de rapport qu'on ne le pense généralement avec les maladies du système lymphatique.

L'enfance, dans les deux sexes, est notamment sujette aux exanthêmes, surtout la scarlatine, la roséole, la rougeole et les diverses variétés de la variole. Je m'interromps ici un instant pour combattre l'opinion d'un de mes plus honorables confrères, M. Verdet de Lisle, qui a pensé, dans un mémoire parfaitement écrit, mais un peu paradoxal en pratique, que la vac-

cine était plutôt un mal qu'un bien, et que la variole était ordinairement la maladie aiguë critique de la phtysie pulmonaire. Il s'est basé sur ce que le nombre des phtysiques était plus nombreux aujourd'hui, relativement à la population, qu'il ne l'était autrefois.

Ce fait est vrai, mais ne prouve rien contre l'emploi de la vaccine, car elle est utile surtout dans ce sens qu'elle arrête le développement de la variole, et qu'elle en empêche le funeste résultat sur une foule de personnes qui n'auraient point été phtysiques. Il est aussi juste de dire que, par contre, elle doit empêcher beaucoup de ces derniers de mourir plus jeunes, ce qui n'exprime pas le moins du monde que la vaccine augmente le nombre des poitrinaires, mais bien qu'elle leur laisse quelques années de plus à vivre. Enfin, la phtysie serait aujourd'hui plus fréquente qu'autrefois que cela ne prouverait rien encore contre la vaccine; il faut bien faire attention qu'il y a ici toute une question de morale pratique et hygiénique. La fréquence des affections des organes respiratoires doit être surtout attribuée, notamment dans les villes, à l'espèce de séquestration des individus de plusieurs professions, et

aux genres de travaux auxquels on les exerce dans un âge où ils ne sont pas encore complètement aptes à supporter les fatigues sédentaires.

M. Verdet de Lisle n'a pas considéré non plus les déductions qui peuvent être tirées des tables de la vie moyenne depuis l'introduction de la vaccine ; en comparant les tables de Buffon et de Newton aux tables modernes, il aurait remarqué que la vie moyenne était, il y a quatre-vingts ans, de vingt-cinq à vingt-huit années, qu'elle est de nos jours montée à trente-trois. Or, la vie ordinaire des phtysiques tuberculeux ne dépasse guère trente ans, et, pour faire la comparaison de l'état ancien à l'état actuel, il faudrait admettre qu'aujourd'hui les poitrinaires atteignent ordinairement l'âge de quarante ans. De quel côté que l'on veuille combattre l'introduction de la vaccine, il faut convenir de ce fait qu'elle a rendu un service important, car elle a reculé la moyenne de la vie humaine, et a probablement donné aux phtysiques quelques années de vie de plus, ce qui n'est pas à mépriser dans les conditions sociales où nous vivons.

Ces observations, sans être bien étendues, me sem-

blent suffisantes pour combattre les opinions de mon honorable confrère ; cependant, je ne demande pas mieux que de passer à son avis, aussitôt qu'il aura rendu compte de la différence de la vie moyenne entre l'époque qui a précédé l'introduction de la vaccine et l'époque qui l'a suivie, en démontrant que cette différence est complètement indépendante des résultats de la vaccine.

On trouve dans l'enfance de nombreuses maladies des bulbes cutanées ; il est remarquable qu'elles sont de même fréquentes chez les femmes pendant toute leur vie et chez les hommes vieillards, ce qui semblerait démontrer que *la chute en enfance* est non-seulement vraie au moral mais encore au physique ; toutefois ces maladies se distinguent par un point important. Chez les enfants et chez les femmes, ce sont les follicules sébacés, et chez les femmes et les vieillards, ce sont les bulbes pileuses (1) et les papilles qui sont affectées ;

---

(1) Ce mot, écrit au masculin dans plusieurs ouvrages d'anatomie, l'est au féminin dans les dictionnaires ; on devrait bien pourtant s'entendre sur le genre des mots.

cependant, il n'en reste pas moins que les maladies des phanaires appartiennent de préférence aux conditions de sexes et d'âges que nous venons d'indiquer.

Aussitôt que la puberté est venue remplacer l'enfance, l'homme, comme la femme, est sujet à d'autres maladies cutanées, et d'un autre côté l'action des médicaments varie. Les sels mercuriels, les préparations opiacées, si faciles à appliquer sur l'adulte, sont presque constamment meurtriers, employés sur l'enfant à des doses que l'on pourrait presque dire homéopathiques. Beaucoup d'aliments, tant solides que liquides, facilement supportés dans l'âge viril, ne l'auraient pas été auparavant; on peut citer en particulier les alcooliques, les narcotiques et les diverses variétés d'épices. Ce sont des faits constatés par touts les hygiénistes praticiens qui ont observé sérieusement cette question.

Ici nous allons avoir à considérer l'homme et la femme aux mêmes âges, en tenant compte de la différence des sexes. La femme sera le sujet d'un parallèle continu, et ce n'est qu'après l'époque qu'il a été convenu d'appeler critique que le parallèle disparaîtra.

Les fonctions physiques, les devoirs sociaux se ressemblent si peu dans les deux sexes, qu'il faut nécessairement y avoir égard. D'un autre côté, l'organisation périphérique présente tant de dissemblances apparentes, qu'il est facile de distinguer par des noms différents des maladies par elles-mêmes identiques.

On sait que les bulbes pileuses sont beaucoup plus rares chez la femme que chez l'homme, surtout à la face. La même maladie, pour peu qu'elle affecte les phanaires, peut se présenter dans les deux sexes avec des apparences distinctes. Ainsi, l'acné indurata a pu être, dans les monographies, dénommée couperose et mentagre, autrement dit : varus-mentagra et varus-gutta-rosea, et cependant c'est la même maladie; à tel point, que chez les hommes le varus-mentagra produit sur les joues des boutons de varus-gutta-rosea, et que chez les femmes qui ont des poils à la face, le varus-gutta-rosea donne, au menton et sur la lèvre supérieure, naissance aux boutons du varus-mentagra. J'avoue que, malgré la critique que je fais de cette distinction, je ne suis pas fâché de l'admettre, car elle peut aux médecins donner une indication précieuse en

ce sens, qu'elle doit les éclairer sur la constitution maladive des individus des deux sexes. Des praticiens qui se sont fait un devoir d'étudier l'homme dans ses corrélations intimes d'organisation, comprendront parfaitement que celui qui, par la nature de ses maladies externes, se rapproche de la femme, demande à être soigné autrement que l'homme qui possède toute l'énergie virile; ils en tireront parti, de même qu'ils tireront parti de l'observation de la constitution de la femme qui sera sujette à des apparences maladives analogues à celles qui se manifestent dans l'autre sexe.

Les femmes, comme les enfants, sont sujettes aux maladies du cuir chevelu, elles sont également exposées aux maladies du système lymphatique; nous n'avons aucune explication positive à donner de ce fait, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il existe. Mais voici d'autres maladies auxquelles la femme est plus sujette que l'homme, et qui malheureusement entrent dans notre cadre.

Les affections scrophuleuses sont communes chez la femme, elles se portent tant sur le système osseux que sur l'appareil respiratoire, où elles produisent la phy-

sie tuberculeuse. Je ne parle pas ici des faits de chlorose anévrismatique qui trompent si souvent les médecins, car ce ne sont que de simples affections nerveuses que l'on guérit quand on le veut; toutefois elles sont fréquemment, à titre de névroses, cause de dermatoses qui peuvent attaquer également le système épidermique et le système muqueux, et, dans ce dernier surtout, les gencives, en y produisant une affection scorbutique avec développement de tissus érectiles. Dans la deuxième partie de cet ouvrage, ces questions seront pratiquement abordées et peut-être résolues.

Les femmes sont surtout disposées aux maladies des bulbes, résultat des symptômes nerveux; cela se comprend. La femme vit, s'il est permis de le dire, toute entière dans ce système nerveux, chez elle l'appareil encéphalique et celui du grand sympathique sont développés à l'extrême dans leurs irradiations; mais il est une autre maladie, désespoir de la société moderne, qui attaque de préférence la femme; je l'ai presque nommée, c'est le cancer, que dès ce moment nous allons entreprendre de dépeindre et de définir.

Cette affreuse maladie peut affecter également l'uté-

rus et les mamelles, elle se porte aussi sur d'autres points des divers appareils qui constituent l'organisation, mais elle choisit notamment pour lieu d'élection les diverses portions de l'appareil générateur ; elle n'est jamais le résultat de la débauche, et la femme vierge et sage en est peut-être plus souvent atteinte que la prostituée ; cruelle vérité, mais vérité.

Un point induré se forme ; de lui partent des projections qui, à travers le tissu cellulaire et en suivant la direction des vaisseaux lymphatiques, donnent naissance à d'autres points indurés ; de ces nouveaux points partent de nouvelles projections, et bientôt toute une région se trouve envahie. Ce rayonnement est le symptôme pathognomonique du squirrhe qui n'est lui-même que le cancer à sa première période; dans ce dernier état, la médecine peut encore présenter des ressources nombreuses que nous devons ici désigner : la compression, les médicaments iodurés, surtout les sels mercuriels et plombiques, et, au-dessus d'eux, toutes les préparations cuivriques, peuvent produire des amendements importants et même amener la guérison, comme nous le démontrerons plus tard par l'observation directe. Mais

lorsque ces premiers moyens ont échoué, l'opération devient la seule indication possible à remplir ; malheureusement dans le plus grand nombre des cas elle manque son but, ou parce qu'elle a été faite trop tard, ou parce qu'une récidive est inévitable. Toutefois, tant que le squirrhe n'est pas arrivé à la période ulcérante, il y a des espérances fondées de guérison, plus tard il n'y en a plus que peu ou point. Nous aurons cependant à exprimer des doutes sérieux, et lorsque nous traiterons cette question tout-à-fait spécialement nous prouverons peut-être que la médecine pratique offre, contre cette cruelle maladie, plus de ressources que le bistouri du chirurgien.

Cependant j'admets que l'impuissance médicale a été complète, ou que la maladie a été abandonnée à elle-même ; alors le squirrhe, après avoir envahi tout le tissu cellulaire voisin de son premier point de développement, finit par attaquer la peau et par y produire un ulcère caractérisé au point qu'il est impossible de méconnaître sa nature ; la peau elle-même devient squirrheuse et il se manifeste autour de l'ulcère des plaques analogues à l'espèce de cancer qui a été désigné

par le nom de kéloïde, et que pour cette raison nous désignerons par la dénomination de plaques kéloïdiennes ; les douleurs lancinantes deviennent plus fréquentes, surtout la nuit; les mouvements musculaires des parties voisines deviennent presque impossibles ; peu à peu la surface de l'ulcère augmente, des bourgeons charnus d'une odeur infecte recouvrent cet ulcère, des chaires baveuses s'y montrent incessamment, des végétations d'une nature spéciale envahissent sa superficie, et bientôt une réaction se fait remarquer sur tous les systèmes ; la peau prend une coloration jaunâtre générale qui n'est point celle de l'ictère et qui pourrait fort bien recevoir un nom à elle. Il n'est pas rare alors de rencontrer la matière cancéreuse dans le système circulatoire, il n'est pas rare non plus, et par cette seule raison, d'assister au spectacle pénible d'appareils principaux envahis successivement par la diathèse. La phtysie tuberculeuse est souvent simulée par un envahissement de petits tubercules carcinomateux qui élisent domicile dans le tissu adipeux qui sépare les cellules respiratoires du réseau sanguin où se fait l'hématose ; lorsque le malade en est là, la vie est compromise et il

y a ce qu'on appelle *diathèse*. La médecine offre-t-elle ici des ressources ? Jusqu'à présent on n'en connaît pas, et une diathèse cancéreuse équivaut à un arrêt de mort ; toutefois je dirai encore ici que la médecine pratique peut beaucoup plus qu'on ne pense et qu'il n'est pas impossible de combattre avec quelque chance de succès une diathèse cancéreuse; c'est encore à la seconde partie de cet ouvrage que nous renverrons nos lecteurs.

Les mamelles, l'utérus, sont les lieux d'élection du squirrhe et par suite du cancer. Partout où l'on rencontrera une agglomération considérable de vaisseaux et de ganglions lymphatiques, on doit être persuadé que le squirrhe, ainsi que les corps fibreux, se développera de préférence; il est toutefois une variété de cette maladie qui paraît tenir de bien près aux affections scrophuleuses, elle se trouve principalement chez les personnes disposées aux agglomérations graisseuses. Souvent les lipômes, les mélicéris dégénèrent en affections cancéreuses, et il est à remarquer qu'elles atteignent plus volontiers les individus des deux sexes dominés par la prédisposition scrophuleuse.

Du reste, les époques les plus fréquentes du déve-

loppement du cancer sont chez la femme celle de la puberté et celle de la perte des règles; elles présentent seulement une différence, savoir : que plus l'individu est jeune plus la marche de la maladie est rapide, cependant c'est plutôt vers l'âge de quarante ans que les affections squirrheuses prennent naissance et elles ont souvent, surtout lorsqu'elles ont pour siége l'utérus, fait de grands progrès lorsqu'on s'en aperçoit pour la première fois : et lorsque l'on suppose l'existence de ce mal, il est fréquemment difficile de pouvoir le constater, car la pudeur mal placée de beaucoup de femmes devient un obstacle invincible à l'investigation du médecin. En vérité, si les femmes savaient l'importance qu'elles doivent attacher à éclairer le médecin, et le bien qu'il doit en résulter pour leur santé et pour leur famille, elles laisseraient loin d'elles ces fausses idées qui ne sont nuisibles qu'à elles-mêmes.

Chez les hommes, les affections cancéreuses peuvent se développer sur touts les systèmes et appareils, quoiqu'en masse elles soient beaucoup plus rares que chez les femmes. Elles présentent aussi une autre apparence ; on rencontre plutôt chez eux les maladies du genre kéloïde

qui peuvent se manifester de deux manières distinctes, ce qui souvent les a fait différencier, à tort suivant moi. Ce n'est pas que j'impose ici mon opinion, je ne donne que mon avis ; cependant, pour prouver sur quoi je le fonde, je rappellerai au praticien les symptômes particuliers à la kéloïde proprement dite, et je tirerai de là des vues de rapports avec les autres affections cancéreuses du sexe masculin.

La kéloïde consiste, comme on sait, en une tumeur formée sur la peau et de préférence à la région sternale; cette tumeur, qui commence par un point, étend bientôt ses ramifications dans l'épaisseur de la peau voisine ; sa forme est toute spéciale, c'est pour ainsi dire le corps d'un crabe avec ses pattes, et c'est même de cette ressemblance que lui vient son nom. Peu à peu ce que j'appellerai le corps augmente de volume, se sépare presque du derme et ne semble reposer que sur les trajectoires ; au-dessous de ce corps il s'établit une suppuration sanieuse et infecte. Cette maladie est incurable même par l'opération, ou plutôt elle ne l'est que parce que la plupart des chirurgiens n'ont jamais enlevé que le corps et jamais les pattes de la kéloïde ; ces dernières,

bientôt après l'opération, sécrètent de nouvelles tumeurs qui se réunissent en peu de temps pour reformer le corps. Maintenant que j'ai rapidement décrit ce mal singulier, je vais dire les rapports que font rencontrer avec elle les différentes affections cancéreuses du système cutané, particulières à l'homme et dans quelques cas à la femme.

Toutes les fois qu'un squirrhe s'ulcère et passe par conséquent à l'état de cancer, la peau voisine présente bientôt un certain nombre de pustules qui se ramifient à la manière de la kéloïde; il semble étonnant que ce caractère si tranché ait jusqu'à ce jour échappé aux auteurs qui ont traité cette matière, pourtant il ne faut qu'un peu d'observation pour en apercevoir les rapports. Chacune de ces pustules présente son corps central et les trajectoires qui en dépendent, ce sont des petites kéloïdes qui finissent à la longue par se réunir pour former un tout compact, et aucune partie de la peau n'échappe à cet envahissement; nous dirons plus tard, dans la seconde partie de ce travail, quelles sont les ressources que l'art médical peut opposer à ce développement.

Il est une maladie plus voisine du cancer qu'on ne

pense, et qui souvent en est la cause première, je veux parler des tumeurs graisseuses qui se développent fréquemment sur diverses parties du corps. Tels sont les lipômes, les meliceris, les développements anormaux et extraordinaires des bulbes pileuses ; ces sécrétions anormales sont dans nombre de cas les premiers symptômes des maladies cancéreuses, et l'on voit beaucoup de loupes opérées repulluler avec la forme de cancer et même la prendre quelquefois sans avoir été opérées. Cette considération, qui n'est sans importance pratique que pour quelques personnes, a souvent frappé les praticiens sérieux ; elle va ici nous servir pour rendre, autant qu'il nous sera possible, compte de la nature et de la formation du cancer.

Qu'est-ce qu'un cancer ? Suivant les médecins pathologistes, c'est un développement anormal d'un tissu particulier à une maladie ; mille pardons de dire que c'est là une explication par causes occultes. Suivant plusieurs physiologistes, c'est un organe factice et sans utilité qui se développe dans l'organisme ; ceci est encore fort peu clair; le pathologiste et le physiologiste se sont trompés touts deux, l'un en admettant la possibi-

lité de tissus réels anormaux, l'autre en supposant l'existence possible d'un organe inutile. Les observations de M. Régulus Lippi, observations qui ont mérité le grand prix de physiologie, et les observations venues à la suite, faites par MM. Sanson, Bréchet, Martin Saint-Ange et autres, vont peut-être nous donner tout à l'heure la définition la plus claire de l'étiologie du cancer.

M. Régulus Lippi a constaté la communication du système vasculaire sanguin avec le système vasculaire lymphatique; or, quels sont les points d'élection des affections cancéreuses? ceux où le système lymphatique est le plus développé possible, et de même celui où le tissu cellulaire adipeux est le plus abondant. Dans les mailles de ce tissu, et dans les intervalles qui séparent les vaisseaux dans les ganglions lymphatiques, se dépose une sorte de matière lardacée, et bientôt les vaisseaux lymphatiques environnants passent à l'état de vaisseaux sanguins, ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisque le système lymphatique communique avec le système sanguin; il ne faut pour cela qu'une seule chose, savoir : que les vaisseaux lymphatiques en arri-

vent à donner passage aux globules rouges du sang, au lieu d'en séparer simplement le sérum ; alors l'animalisation se fait complètement dans ce dépôt anormal, et bientôt il jouit d'une vie particulière, il joue, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le rôle d'un organe à part doué de sa vie, de son organisation spéciale, c'est un parasite qui vit aux dépens de l'individu sur lequel il est enté ; mais dire qu'il est impossible de le détruire, de le tuer, si l'on peut employer cette expression, ce serait admettre les vues étroites de quelques hommes, heureusement rares, qui ne voient la guérison des malades possible qu'avec le tranchant du bistouri.

Si jusqu'aujourd'hui le cancer a été réputé incurable, c'est parce que les moyens ont manqué; il n'est pas plus difficile, dès qu'il n'y a point destruction des organes normaux, de ramener une partie à l'état de santé, qu'il n'a été difficile qu'elle devînt malade. Si le système circulatoire peut passer de l'état lymphatique à l'état sanguin, comme il l'a été démontré par deux observations remarquables de M. Sanson, ce système peut revenir à son état primitif. Aussi le fait est-il démontré par des observations nombreuses ; MM. Récamier, Du-

puytren, Lisfranc, Chomel et autres, ont guéri des squirrhes par la simple action de la compression; d'autres en ont guéri par les sels plombiques et hydrargyriques; j'ai vu de beaux résultats par l'emploi des sels cuivriques, et sans vouloir élever outre mesure aucun de ces divers moyens, je dirai qu'il y a là une grande et belle étude à faire, étude subordonnée, non pas à tel ou tel moyen, mais subordonnée avant tout à l'observation d'application. Beaucoup de médecins, en effet, s'imaginent que pour faire usage d'une méthode, il suffit de l'appliquer à tort ou à travers, et qu'elle est nécessairement infaillible. A ces hommes, il faut apprendre que pour utiliser un médicament, on doit avant toute chose étudier ses effets; que ce n'est pas toujours l'application de tel ou tel médicament qui guérit le malade, mais la méthode d'application de l'observateur; qu'à ce dernier seul est dévolu le droit de rendre service à l'humanité, et que les systèmes, qui font trop souvent école, sont aussi fréquemment des causes graves d'erreur. Malheureusement, en médecine comme ailleurs, on reporte presque toujours les faits à l'esprit de système, esprit fort commode, mais presque constamment trompeur;

esprit commode, car il évite le travail de l'intelligence et l'étude sérieuse des choses humaines, mais que nous devons rejeter loin de nous, car il est inutile et surtout nuisible.

Lorsque nous aurons à traiter de la question du cancer sous le point de vue physionomique, physiologique et thérapeutique, nous verrons que les affections carcinomateuses se montrent sous des formes très-différentes, et qu'elles ont plusieurs manières de détruire les tissus simples de l'organisme : elles peuvent se présenter, en effet, sous l'apparence de tumeurs graisseuses qui dégénèrent à la longue, de tissus érectiles qui, de l'état vasculaire sanguin, passent, dans un temps donné, à l'état de carcinome; elles peuvent produire sur la peau des plaques kéloïdiennes qui deviennent le centre de développement d'ulcères qui se réunissent au bout d'un certain temps, et amènent la formation d'un vaste ulcère commun ; nous verrons également que cette kéloïde rongeante, serpigineuse, est, dans nombre de cas, si voisine des affections lépreuses, que l'on aurait presque raison de la classer parmi elles, et qu'elle offre bien moins de difficultés de guérison que le véritable

cancer; nous aurons également à faire observer que cette maladie ulcérante prend fréquemment naissance à la suite de l'opération, surtout chez l'homme.

Je ne puis m'empêcher de dire en passant que l'on a confondu, dans la catégorie des cancers, beaucoup de maladies fort dissemblables, tant par leur caractère apparent que par leur gravité; ces maladies, nous essaierons à les différencier plus tard, et à les classer dans le même genre il est vrai, mais nous les distinguerons par leurs systèmes. J'espère pouvoir donner, autant qu'il sera en moi, la distinction pratique de plusieurs de ces maladies, et, si je ne me trompe, le médecin doit en venir, après un peu d'étude, à être beaucoup plus utile au malade que le chirurgien. Depuis les travaux de Desault et de Bichat, la médecine s'était trop reportée vers les moyens chirurgicaux, il appartient aujourd'hui à la médecine d'observation de déplacer la question : la chimie, la physique, la botanique ont fait connaître un nombre considérable de substances encore étudiées imparfaitement, et dont la valeur réelle peut être fort grande en thérapeutique; à mesure qu'elles seront étudiées, la chirurgie perdra de

son importance, et la médecine philosophique, beaucoup plus intelligente, prendra le dessus.

Un des grands malheurs de la médecine moderne a consisté dans l'apparition de quelques esprits systématiques qui ont voulu baser sur des théories apparentes des traitements généraux. Pour ces hommes, il n'y avait jamais eu qu'une seule maladie affectant primitivement le même organe, et présentant des apparences diverses; cette magnifique erreur n'a pas même vécu, il est vrai, dans l'opinion des hommes sérieux jusqu'à la mort de son auteur, mais malheureusement elle a fait des prosélytes qui vivent encore, et qui abusent, au nom de l'homme de génie, mais trompé par sa propre observation, du système qu'il a créé et qu'ils ont le malheur de ne pas comprendre.

Dans les pays humides, la femme est souvent affectée de flueurs blanches et autres maladies des organes générateurs, entre autres une sorte de varus qui se porte sur la membrane interne du vagin, maladie souvent susceptible de communiquer à l'homme des écoulements blennorrhagiques, lorsque la femme ne présente aucune sorte d'apparence de mal. Cette maladie, qui n'est point

syphilitique, quoi qu'en ait pu dire M. le docteur Ricord dans un mémoire publié à ce sujet, présente le caractère singulier de ne pouvoir être contractée qu'une seule fois par le même homme avec la même femme; les relations peuvent, après la guérison de l'homme, se perpétuer sans inconvénient de part ni d'autre, et les enfants qui résultent de cette cohabitation ne sont ni moins forts, ni moins bien portants que les autres, ce qui arrive à démontrer que cette affection n'a aucun caractère syphilitique, car sans cela les enfants seraient atteints de syphilis congéniale. Je vais, à cet effet, citer une observation capitale qui démontrera aux moins crédules que cette maladie n'est pas autre chose qu'une acné.

Je fus appelé en 1837 auprès de la dame B., atteinte d'une maladie considérée par son médecin comme une érosion du col de l'utérus, accompagnée du développement morbide des criptes muqueux dans l'intérieur et sur tout le fond du vagin; je ne l'eus pas plutôt examinée, par le toucher et avec le spéculum, que je déclarai à mon confrère que nous avions affaire à une acné de la muqueuse. Cette opinion était neuve, et partant elle fut rejetée; j'offris cependant de déplacer la maladie

sur les membres inférieurs, au moyen de vésicatoires volants traités eux-mêmes comme maladie de la peau. On saura plus tard qu'une des propriétés les plus remarquables des sels cuivriques est de forcer le développement apparent d'une maladie cutanée encore latente. Ce que j'avais proposé, on le rejeta ; mais ne voilà-t-il pas que six mois après la maladie se déplace d'elle-même ! elle se porte sur les membres inférieurs en prenant la forme d'un eczema acnoïde. A cette époque, le docteur Hoffmann soignait cette malade, il me fit appeler et je l'examinai de nouveau. La maladie des organes générateurs avait complètement disparu, mais la malade était, par suite de la nouvelle invasion, privée de la possibilité de son travail ; j'entrepris de la guérir, elle le fut en deux mois et demi, et jamais, depuis cette époque, aucune affection utérine ne s'est fait sentir. Or, si dès le principe on avait voulu admettre mon opinion, la guérison devenait possible de deux manières : soit qu'en déplaçant la maladie on l'ait rendue accessible sur un point distinct des organes générateurs, soit enfin qu'on ait porté la médication sur les organes générateurs eux-mêmes.

Les hommes et les femmes sont, à touts les âges, sujets aux névroses ; nous allons faire ici une distinction entre l'homme et la femme, en ce que la femme est presque toujours sujette aux névroses par causes morales, et que l'homme, outre les névroses par causes morales, est de plus sujet à celles par suite de fatigues physiques et de variations de température. Je me vois encore obligé ici de me reporter à des questions philosophiques qui se lient aux conditions sociales des deux sexes, et, par suite, de plus près qu'on ne pense à l'organisation de la société moderne.

Dans notre civilisation, la femme se ressent encore un peu de l'ancienne organisation féodale, elle n'est pas libre dans la plus rigoureuse acception du mot; bien des vanités l'obligent à subordonner ses penchants aux volontés de la famille : il est vrai que l'on gagne souvent à cela l'immoralité, mais la vanité est satisfaite et cela suffit à bien des gens. La femme, obligée de se contraindre, devient par suite exposée aux attaques nerveuses, soit qu'elles apparaissent sous le point de vue hystérique, soit qu'elles apparaissent sous le point de vue cardialgique ou gastralgique. Quelquefois aussi les

symptômes nerveux n'ont pas lieu et les contrariétés morales se traduisent en affections acnoïdes de la face ou d'autres parties. Avant de produire aux yeux quelle est la sorte de dermatose que les névralgies entraînent le plus généralement chez la femme, nous parlerons de ce qui se passe dans l'autre sexe.

Pour l'homme, la vie est bien différente ; il est habituellement libre de ses actions, sauf les conditions sociales imposées par les mœurs et les lois ; ces dernières sont, par une bizarrerie assez singulière, une des causes originelles principales des névroses chez l'homme, parce que ces causes peuvent l'influencer au moral et au physique. Bien des jurisconsultes diront que c'est là un paradoxe ; nous allons prouver que le médecin peut avoir raison contre le jurisconsulte, et cela sans que ce dernier ait à encourir le moindre blâme sur ce qu'il a fait. Une grande partie de la population virile est appelée à payer l'impôt du recrutement et passe sept ou huit années de sa vie dans les régiments ; cette première distraction aux habitudes formées dès l'enfance est, chez beaucoup de jeunes soldats, cause de nostalgie ; beaucoup contractent par là des névroses momentanées,

bientôt après les jeunes soldats sont appelés à la vie guerrière; les bivouacs, les privations sont pour eux causes occasionnelles de maladies rhumatismales qu'ils conserveront jusqu'à l'âge le plus avancé; ajoutons à cela qu'ils contractent fréquemment des maladies contagieuses, comme la gale par suite de malpropreté, comme la syphilis par suite du défaut de surveillance sur les maisons tolérées. La loi est donc déjà, dans ce cas, principe de dépravation physique.

L'homme qui a échappé à cette première condition a bientôt à songer à son propre avenir et à celui d'une famille; les tourments de toute espèce l'assiègent et le fatiguent d'autant plus que dans les circonstances les plus nombreuses il est obligé de concentrer ses émotions, aussi voit-on que celui qui a eu le plus d'intérêts entre les mains est aussi le plus sujet aux maladies nerveuses.

Mais, me dira-t-on, à quel propos les névroses, lorsqu'il s'agit surtout des maladies de la peau? A quel propos? le voici : c'est que *toute névrose peut être convertie en une dermatose d'un caractère défini, laquelle dermatose affecte constamment les bulbes cu-*

tanées, et il sera toujours facile d'obtenir leur développement extérieur. Que cette névrose soit hystérique, qu'elle soit cardialgique, qu'elle soit gastralgique, qu'elle soit rhumatismale, on pourra toujours la traduire en une maladie de la peau de forme vareuse ou acnoïde.

J'entre ici dans une nouvelle question : depuis longtemps on s'est aperçu pour la première fois que des affections de la peau jugeaient des névroses, mais nul n'a défini le caractère de ces maladies, et cependant c'est sans contredit la plus magnifique thèse qu'un cutaniste puisse jamais avoir à traiter. Les névroses et les maladies de la peau se lient, j'ose à peine dire qu'elles sont identiques dans ce qui constitue les acnés. Lorsque je serai appelé à parler pratiquement de cette importante question, j'espère démontrer, avec l'aide de plusieurs de mes confrères, que là il y a toute une médecine, que tout y est à faire, et qu'à l'homme seul qui s'occupe des maladies de la peau il appartient de donner une solution. Depuis quelque temps, d'après mes ouvertures, un des praticiens les plus distingués de l'école de Paris, que je ne nomme pas à présent, s'est occupé

des névroses ; il a des observations déjà nombreuses, et quand son travail sera connu, j'ose croire que la thérapeutique de ces singulières maladies sera beaucoup plus éclaircie qu'à présent.

Les jurisconsultes me diront peut-être qu'en accusant la loi, je n'ai parlé jusqu'à présent que de la loi du recrutement, maintenant je vais en signaler d'autres. Les lois ont pour objet de garantir l'homme honnête contre le mauvais vouloir et les intrigues des fripons; malheureusement le texte des lois est si bien tourné par ceux-ci, que l'honnête homme est presque toujours la victime de l'application de la loi. Quoiqu'on dise contre notre époque, la classe des honnêtes gens est encore la plus nombreuse, mais les lois sont disposées de telle manière, que dans beaucoup de circonstances les coquins peuvent en abuser impunément. Il s'ensuit que l'homme consciencieux, tourmenté dans son intérieur, troublé dans ses actions, poursuivi jusque dans sa vie intime, finit au bout d'un certain temps, à force de tracasseries, par contracter de graves névroses. Je me suis souvent posé cette question : à quoi peut-on juger l'honnête homme d'une manière positive? Oserai-je dire que la

question me semble aujourd'hui résolue et que l'on peut affirmer hardiment que tout homme affecté de névroses non rhumatismales, a nécessairement éprouvé de grands chagrins dans son intérieur, qu'il a été trompé, ou par sa femme, ou par ses amis, ou par ses associés, et que la maladie ne lui est venue que par le dégoût qu'il a éprouvé de toute nécessité au moment où il s'est vu trompé. Il ne faudrait pas penser que ce fût là une phrase illusoire, faite comme on le dit pour remplir la page; rarement un médecin observateur manquera le but, il verra toujours, et s'il ne voit pas, il manquera de tact. Si une maladie est de cause morale, il sera le premier à la découvrir, et pour peu qu'il consulte le malade et le poursuive dans les faits antérieurs à sa maladie, il le trouvera constamment troublé et tourmenté par quelque cause secrète que celui-ci n'osera avouer qu'au médecin.

J'ignore si un poète a eu raison lorsqu'il a dit :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient du ciel;

mais ce que je sais, c'est que l'homme semble réaliser en lui toutes les passions des animaux, et que de plus il possède des vertus que l'animal proprement dit n'a

point. N'en déplaise aux phrénologistes, cette question si positive est pour eux une pierre d'achoppement ; ils ne peuvent nier que le développement des vices soit le résultat de la mauvaise éducation, et même, pour justifier leurs théories, ils se sont trouvés dans la nécessité d'admettre que l'éducation modifiait le développement des organes cérébraux.

J'ai dit tout à l'heure que l'homme avait les passions animales ; cette considération a donné lieu à quelques psychologues de chercher à argumenter dans le but de les justifier ; ils ont déclaré hautement que les passions étaient nécessaires à la société humaine, et que les vertus elles-mêmes, ou ce que nous appelons ainsi, n'étaient que les passions portées vers le bien. Je suis fâché de le dire pour ces messieurs, les vertus ne sont point des passions, elles sont des actes de la plus haute intelligence sociale ; les vices seuls sont des passions et tous ont pour résultat de fausser l'intelligence. La société humaine peut se diviser en deux périodes principales qui ont successivement régné et qui se sont remplacées tour à tour, elles peuvent se traduire ainsi : périodes intelligentes, périodes animales. Nous avons dit

que la civilisation qui a précédé le christianisme était toute sensuelle, c'est dire en même temps qu'elle était passionnée ; à ces anciennes époques, en effet, que retrouve-t-on ? l'égoïsme étroit de nationalité et par suite de familles. Chaque peuple voulait être le premier du monde connu, chaque famille voulait être la première de sa ville ; et pour arriver à ce but que l'on voulait atteindre à tout prix, il n'est pas de lois infâmes qui n'aient été promulguées, il n'est point de vices qui n'aient été justifiés. Les lois de Lacédémone autorisaient le vol et le récompensaient. Considérons que le rapt est une passion principale des animaux, ce qui vient à l'appui de l'opinion que j'ai admise dans le but de démontrer la proposition suivante : les hommes sont sujets aux passions parce qu'ils sont des animaux par le fait de l'organisation physique, et aux vertus parce qu'ils doivent être classés en dehors par leur organisation morale. Les lois de Solon, les préceptes des médecins de l'antiquité autorisaient l'ivrognerie et la considéraient comme précepte d'hygiène. Les lois romaines se basaient sur la passion dominatrice des décemvirs, et la loi Appia, copiée sur celles de Solon et de Lycurgue, fondait une

société toute de passions, société destinée à périr, car lorsque le christianisme naquit, cette société dut s'anéantir comme une ombre. Toutefois, ce retour au monde sensuel revient de temps en temps lutter contre l'intelligence, et, faut-il être assez malheureux pour se voir obligé de le dire! nous vivons aujourd'hui dans l'époque d'un de ces retours au sensualisme. Les philosophes du XVIII^e^ siècle, travaillant eux-mêmes, sans le savoir, à l'élévation de l'intelligence humaine, ont ramené au monde, pour quelques années, l'horrible spectacle de l'égoïsme étroit. Au lieu de cette fraternité si belle et si grande du christianisme pur, nous voyons depuis la fin du règne de Louis XIV une de ces luttes séculaires où l'intelligence n'a pas toujours le dessus ; nous l'avons vu naître cette lutte incessante et terrible, nous la verrons périr, parce qu'au milieu de l'excès du bouleversement du monde social, la vérité morale qui a placé touts les hommes égaux en présence d'un être supérieur, les placera aussi égaux par un sublime corollaire en présence d'eux-mêmes et devant les lois humaines.

Bien des gens diront : à quoi bon tout cela dans un

livre d'hygiène? C'est de la théologie, de l'histoire, et non pas de la médecine. Ils ne feraient pas cette objection s'ils voulaient se donner la peine de comprendre que l'hygiène n'est pas autre chose que la philosophie morale mise en pratique, et que c'est justement par ce lien que les sciences médicales s'unissent à toutes les sciences sociales quelles qu'elles soient. Les considérations hygiéniques peuvent, suivant les positions, devenir des problèmes d'économie politique et d'économie religieuse, et je n'en veux d'autre preuve que les perpétuelles disputes entre les spiritualistes et les matérialistes; disputes dangereuses à mon avis, car elles mènent insensiblement la société humaine à douter même de la conscience.

Les névroses nous ont mené bien loin, il faut pourtant que je revienne à cette question sous le point de vue pratique, et que je démontre par une observation nouvelle le lien qui les unit aux dermatoses. Une dame, Mme L., demeurant à Paris, femme du maître d'un établissement important de la rue des Colonnes, était atteinte, depuis près de quinze années, d'une gastralgie; cette maladie avait fini par deve-

nir intolérable. Consulté par cette dame, j'essayai de convertir cette gastralgie en affection cutanée. Un vésicatoire fut appliqué sur le bras, puis il fut pansé, non pas avec la pommade épispastique, mais avec la pommade anti-herpétique de bi-oxide cuivrique, dont j'ai donné la formule; bientôt une violente réaction eut lieu sur le bras où l'exutoire avait été appliqué; un érysipèle se manifesta, et après avoir parcouru ses phases normales, laissa sur la peau du bras une maladie pustulante très-voisine du genre éléphantiasis; c'était, si l'on peut se servir de cette expression, une acné éléphantiaque. Dès cet instant, la gastralgie cessa de se faire sentir, des soins directs purent être portés sur le mal apparent. Après quatre à cinq mois de soins, l'affection nouvelle a été complètement guérie, et jamais les symptômes gastralgiques ne se sont représentés. Cette observation bien méditée devient de la plus haute importance dans l'étiologie des névroses, car peut-être aucune n'a démontré d'une manière plus positive que beaucoup de névralgies n'étaient ni plus ni moins que des dermatoses internes.

Et, en vérité, pour le médecin observateur combien

de rapports ne se rencontrent-ils pas entre les névroses et les dermatoses? Les nécropsies n'indiquent aucune trace apparente chez les individus morts à la suite de névroses, et l'on sait que les dermatoses des phanaires s'effacent après la mort. De plus, la plus grande partie des affections, dites nerveuses, manifestent surtout leurs symptômes apparents sur une partie quelconque de la peau interne, soit les intestins dans la gastralgie et les entéralgies, soit la vessie dans les néphrites et les cystites, soit les glandes dans les maladies nerveuses, soit les poumons dans certaines affections que l'on confond souvent sous la dénomination commune de cardialgie. Touts ces organes sont, nous le savons déjà, des dépendances de l'appareil cutané général, et les affections d'une portion de ce système peuvent être, du moins à mon avis, ramenées avec facilité sur les points extérieurs. Les médecins qui voudront observer par eux-mêmes, pourront sans peine se rendre compte de l'exactitude de ces données; ils pourront, quand ils le voudront, traduire, dans la plupart des cas, une névrose en maladie de la peau; comme en supprimant l'une de ces dernières, ils pourront donner naissance à une névrose.

Il est bien entendu et bien compris sans doute que les névroses sont différentes chez l'homme et chez la femme, en raison même de leurs constitutions différenciées naturellement, et qu'un des résultats les plus importants de cette diversité se rencontre dans ce fait, que les maladies cutanées occasionnées ou développées spontanément par suite de névralgies, ne présentent pas le même aspect dans les deux sexes. Quoiqu'elles soient toujours du genre acné, ou varus, ou prurigo, quoiqu'enfin elles soient toujours maladies des phanaires, leurs apparences sont variées. Nous verrons cependant plus loin que lorsque les femmes ont passé l'âge dit critique, leurs maladies cutanées, suite de l'influence nerveuse que nous venons de désigner, prennent dans beaucoup de circonstances des caractères analogues à celles sous lesquelles elles se présentent chez l'homme adulte. Et, de même que dans l'enfance les maladies des deux sexes sont identiques avant l'âge nubile, de même, après la perte des facultés reproductrices, les maladies redeviennent identiques pour les deux sexes.

A mesure que l'homme vieillit, et je parle ici en général, ses maladies changent avec sa constitution. Je

renverrai aux ouvrages de physiologie et d'anatomie les faits qui en dépendent; ainsi, je n'aurai pas besoin d'expliquer pourquoi le système circulatoire sanguin, et surtout le système artériel, perd sa vitalité avec l'âge. Je ne dirai pas non plus comment il s'ossifie, surtout dans les troncs principaux, ni comment il se fait que les sécrétions cutanées deviennent moins abondantes. Il me suffira d'exprimer qu'avec l'âge les maladies cutanées changent, non point de nature, mais de caractère; et j'ajouterai que les habitudes, les professions en produisent un certain nombre qui n'appartiennent pas aux âges précédents.

Les diverses professions, les différentes manières de vivre, les faits de dégradation physique amenés par la destruction lente, qui finit par déterminer la mort, conduisent à leur suite des maladies de plusieurs ordres. Nous ne nous servirons que de celles qui affectent les dépendances variées de l'organisme que pour les appliquer au sujet qui nous occupe; ainsi, l'on peut diviser l'individu en quatre systèmes principaux : le premier, le moins connu, est l'appareil nerveux général constitué d'une part par l'encéphale et les nerfs en-

céphaliques, de l'autre par le système ganglionaire et les plexus qui en dépendent. Ici, nous l'avons déjà dit, l'obscurité la plus complète règne sur touts les points de la science; et quand les anatomistes ne sont arrivés qu'à faire la géographie des organes, et que, ni les pathologistes, ni les physiologistes n'ont pu rendre compte, ni des maladies, ni des fonctions, il serait sans doute bien téméraire à nous d'oser aborder des inductions qui n'auraient point de bases scientifiques. La seule chose que nous ayons pu dire, c'est que les maladies dont la mort ne laisse aucune trace avaient pourtant des influences pathologiques sur l'individu vivant, et nous dirons de plus qu'en les rapportant au système nerveux on a peut-être commis une erreur grave. Disons toute notre pensée : aujourd'hui encore, et dans toute la médecine moderne, maladie nerveuse est synonyme de maladie inconnue; et s'il existe, ce dont il est permis de douter, quelques maladies essentielles aux divers appareils nerveux, personne ne saurait en rendre compte. Ainsi, nous laisserons là cette question pour aborder la suivante.

Après le système nerveux, et dans l'ordre de son im-

portance, vient le système vasculaire, qui se divise en trois portions séparées, peut-être même quatre, les artères, les veines, les vaisseaux lymphatiques; la quatrième division se composerait des vaisseaux capillaires qui, même d'après quelques physiologistes, auraient une circulation à part. La vérité, c'est que dans ces petits vaisseaux extrêmes, personne ne sait ce qui se passe. Pour nous, il n'est pas un besoin absolu de le savoir; nous considèrerons seulement dans le système vasculaire deux divisions principales, l'une contractile et l'autre passive : la première aura pour origine le cœur, et pour continuité les artères; la seconde partira des extrémités, et viendra se terminer à ce même cœur, où elle ne pénètrera que par la puissance du vide. La première charriera du sang rutilant et doué d'une vie propre, et ce seront les artères; la seconde, suivant les circonstances, apportera au cœur du sang dépouillé de ses principes vitaux, et qui sera impropre à la conservation de la vie, et ce seront les veines; d'autres, et ce seront les lymphatiques, apporteront au centre vasculaire des liquides déjà assimilés, mais non pas encore doués de la vie. A mesure que l'âge viendra peser sur

l'homme, ces divers systèmes de l'appareil circulatoire s'atrophieront et ne rempliront plus qu'imparfaitement leurs fonctions. Le cœur chargé de renvoyer aux extrémités le sang vivifiant, et de ramener à lui le sang qui n'est plus propre à la vie, ne pourra plus la donner aux tissus des extrémités, car il aura à envoyer le liquide régénérateur à travers des canaux imparfaits ou obstrués. Les extrémités s'en ressentiront nécessairement, et le vieillard pourra être sujet aux varices des membres inférieurs et aux plaies qui dépendent de cette déformation; il sera également souvent atteint de l'œdème des jambes et de la formation de tissus lardacés dans l'épaisseur du système cutané inférieur. Je ne pense pas qu'on puisse attribuer la fréquence de ces maladies chez les personnes âgées à autre chose qu'à la difficulté de l'action du cœur, et cela est si vrai, que le symptôme le plus important et le plus critique des maladies du système vasculaire central consiste constamment dans l'œdème des extrémités.

Un troisième appareil principal est l'appareil locomoteur qui se compose, comme l'on sait, des muscles et des os; cet appareil est sujet à des maladies qui lui

sont spéciales, quoique en définitive elles soient assez rares, sauf les affections par diathèse, comme la gangrène, le scorbut, le cancer, le scrophule, quelques maladies phlegmoneuses, les syphilis. Il est rare que cet appareil soit affecté de graves maladies, il souffre bien plus des affections de ses voisins que des siennes propres; aussi, quand le solidisme a envahi la médecine, il a été presque impossible de se rendre compte d'une foule de maladies qui pourtant en valaient la peine.

Le quatrième grand appareil est constitué par la peau externe, le système intestinal tout entier, le foie, les reins, la vessie, etc., et surtout la portion de l'appareil respiratoire destinée à mettre en rapport le système circulatoire avec les modificateurs gazeux externes. Dans le premier chapitre, nous avons déjà eu à considérer cette question, et c'est pourquoi nous ne jugeons pas à propos de revenir sur la constitution intime des tissus dont se compose le grand appareil périphérique; mais nous devons rappeler que son importance est telle, qu'il est au moins très-souvent l'appareil sur lequel viennent se faire jour et se montrer aux yeux avec

des caractères définis les diverses maladies des autres appareils organiques. Elles peuvent là se traduire en maladies visibles, et c'est pourquoi plusieurs médecins théoriciens ont rapporté toutes les maladies de l'homme à des affections de la peau externe ou interne, soit parce qu'ils ont attaché surtout de la valeur aux réactions manifestées sur l'étendue du canal intestinal, soit parce qu'ils ont considéré la portion de la peau constituant l'appareil respiratoire comme base principale des maladies, soit parce qu'ils ont tout rapporté à la peau externe. Riche et puissante ressource de la nature que celle qui peut rendre visible aux yeux et accessible aux ressources de la médecine une foule de maladies dont l'origine est inconnue !

Cet appareil de la peau est ce qu'il y a de plus sérieux dans notre cadre, nous devons donc présenter ici quelques données sur les maladies qui s'y découvrent et sur la manière dont elles y prennent naissance. La peau, divisée, comme nous l'avons déjà dit, en deux sections principales, le tissu continu et les phanaires, offre au classificateur deux classes de maladies dont plus tard nous étendrons la classification ; mais dès ce moment,

il est de notre devoir de mettre sous les yeux un aperçu de notre manière de considérer les maladies de la peau.

Un troisième genre de maladies essentielles à la peau se porte en même temps sur la continuité des tissus dermiques et sur les phanaires ; elles trouveront place dans notre cadre.

Les maladies propres aux tissus périphériques continus peuvent être considérées sous quatre points de vue principaux : 1° par hypertrophie avec excès de sécrétion fluide, soit la nombreuse classe des eczema ; 2° par hypertrophie sans excès de sécrétion fluide, mais accompagnée du dépôt d'une matière particulière dans le tissu cellulaire sous-dermique ; ainsi sont les véritables lèpres ; 3° elles sont par excès de sécrétion, sans hypertrophie des tissus, telle est la dartre qui a été désignée par le nom de squammeuse humide ; 4° elles sont par atrophie, telles sont plusieurs maladies qui n'ont point été classées dans les monographies antérieures. Ceci n'est pas encore très-clair ; mais les maladies propres aux bulbes expliqueront davantage la position de la question.

Les phanaires sont également sujets aux maladies par hypertrophie et par atrophie avec excès de sécrétion, et avec défaut de sécrétion. Le prurigo, si souvent confondu avec les eczema parmi les maladies chroniques, et, parmi les maladies aiguës, les exanthèmes, sont caractérisés par l'excès de sécrétion sans hypertrophie des tissus. La nombreuse classe des acnés, depuis l'anthrax et le furoncle, dont le bourbillon n'est lui-même que le bulbe frappé de mort, jusqu'à la mentagre et au varus gutta-rosea, sont des maladies par hypertrophie et excès de sécrétion; plusieurs autres maladies, classées parmi les dermatoses hétéromorphes par M. Alibert, sont fréquemment la période d'incubation des esthiomènes; d'abord simples boutons, elles passent plus tard à l'état chancreux. Dans la troisième partie de cet ouvrage, nous espérons démontrer ce fait pathologique, qui du reste a déjà été observé. Dans nombre de cas, cependant, elles ne dépassent pas cette première période, et il a été jusqu'à présent, en raison de ce fait, assez difficile de les classer. Beaucoup d'affections cutanées ne sont que des variétés plus ou moins prononcées de la même maladie. Enfin la calvitie, la chute

des poils sans décoloration anormale de la peau sont des affections par atrophie.

Dans la troisième classe, nous trouverons facilement les mêmes caractères; ainsi, un certain nombre de maladies, dites eczema, ne sont pas autre chose que des maladies par hypertrophie des tissus continus et des phanaires, en même temps que par excès de sécrétion. Touts les éléphantiasis, depuis la lèpre léontine et la maladie rouge des Barbades jusqu'au véritable éléphantiasis indien, sont des maladies de touts les tissus et organes de la peau avec défaut de sécrétion. Il est bon de dire ici qu'il existe une différence capitale entre les éléphantiasis et la lèpre proprement dite. Nous verrons plus tard que toutes les lèpres, en produisant peu à peu la destruction gangréneuse des extrémités, n'empêchent cependant les sécrétions des phanaires que lorsque la circulation a été frappée de mort; tandis que, dès le principe, les éléphantiasis, toujours pustulants, amènent la destruction de ces mêmes phanaires, ce qui est démontré surtout par la décoloration et la chute des poils. De plus, les véritables lèpres ne laissent jamais de traces sur le canal

intestinal après la mort, tandis que l'on y retrouve les pustules éléphantiaques.

On a confondu, dans la plupart des monographies, les lèpres avec les éléphantiasis, ou plutôt on a confondu sous le nom générique de lèpres une foule d'affections parfaitement distinctes. Si l'on voulait donner un caractère positif des lèpres proprement dites, on pourrait avancer qu'elles se présentent toutes avec des formes générales pour ainsi définies. L'icthiose suit, dans sa sécrétion squammeuse, le cours des vaisseaux sanguins; le psoriasis, ainsi que plusieurs autres lèpres, prend la forme orbiculaire, en produisant d'abord une sorte de pustule qui jette des projections dans toute sa périphérie, et quand le cercle orbiculaire hypertrophié est formé, le centre reprend la coloration normale de la peau. Chez un certain nombre d'individus, la peau se zèbre pour ainsi dire, telle est la lèpre rayée ou leucé tyrienne; mais il ne faudrait pas croire que les tissus intermédiaires, sains en apparence, ne conservent rien de la maladie; le tissu dermique est constamment hypertrophié, et cette hypertrophie elle-même sert à expliquer pourquoi toutes les maladies du genre

lèpre sont accompagnées, soit d'affections des extrémités, soit même de la destruction sphacéleuse de ces mêmes extrémités. On sait qu'un des caractères essentiels du psoriasis, qui n'est après tout que la lèpre de nos pays, consiste à présenter toujours, lorsqu'il est arrivé à un certain développement, une altération particulière des ongles des doigts et des orteils, et qu'on ne peut se flatter d'avoir guéri le mal qu'après que cette altération a disparu. Dans toutes les maladies de cette nature, on doit porter une attention capitale à l'état des extrémités, car le plus souvent l'altération qui s'y manifeste est indicative du caractère positif de l'affection. Je ne veux pas dire par là qu'en soignant les extrémités on puisse guérir le mal, comme quelques gens pourraient le conclure de ce que je viens d'écrire, mais bien que l'altération de ces extrémités peut donner au médecin des indications positives, non seulement sur le caractère de l'affection, mais encore sur le traitement qu'il convient de lui appliquer.

Les maladies éléphantiaques, en elles-mêmes beaucoup plus graves que les lèpres, sont loin de présenter les mêmes caractères. Là, point de formes spéciales, point

d'hypertrophie des tissus continus, mais altération profonde des sécrétions phanairiques. Toutefois, lorsque la maladie est arrivée à un certain degré, le mal se communique aux tissus voisins des bulbes, et il peut en résulter les suites gangréneuses de la lèpre. Pour dire toute ma pensée en un mot, l'éléphantiasis est la lèpre des phanaires ; mais il doit être distingué de cette maladie par un nom particulier, d'autant plus que la même méthode de traitement ne lui est pas applicable. Toutes les maladies soi-disant guéries par la compression sous le titre d'éléphantiasis étaient des lèpres ; mais je défie que l'on me cite une seule lèpre léontine, autrement dite éléphantiasis de la Guyane par les Français, ou *Puertas de la Manja* par les Espagnols de Porto-Rico, qui ait été guérie par la compression ou tout autre moyen.

Et cependant je puis citer un de ces faits de guérison, et avec d'autant plus de raison qu'il a été le premier cas où l'application des sels cuivriques sur les maladies de la peau ait été confirmée par un éclatant succès. Il y avait à l'hôpital Saint-Côme une pauvre fille, elle s'appelait Victoire Sollieu ; elle était affectée

d'un éléphantiasis de la jambe gauche; cette jambe était horrible : toute la superficie était soulevée par l'œdème, toutes les pustules rejetaient un pus infect. Je la vis, cette femme; j'étais bien jeune encore, et jamais sa pensée ne s'est effacée de ma mémoire, et elle s'en effacera d'autant moins, qu'on avait jugé à propos de faire le modèle de cette horrible jambe qui, placée aujourd'hui comme objet de curiosité pathologique au Musée Dupuytren, a été modelée par M. Jules Cloquet, sous le n° 348.

Quand ceux qui voudront étudier sérieusement les maladies de la peau auront vu le cas que je cite, ils seront peut-être effrayés à la seule pensée qu'une maladie de ce genre est curable, et pourtant elle a été guérie dans l'espace de six mois. Je n'ai pas assez de mémoire pour me rappeler toutes les circonstances de la cure, je sais seulement que cette effroyable hypertrophie des bulbes et tissus voisins disparut peu à peu, et que la demoiselle Victoire Sollieu, guérie complètement, fut assez attrayante pour captiver un chirurgien de campagne qui devint son mari. Il est vrai de dire que mon père, qui lui avait donné ses soins, n'eut

guère à s'en louer, car cette femme, véritable misérable, n'eut à son égard aucune espèce de reconnaissance.

Les maladies lépreuses comme les maladies éléphantiaques peuvent affecter les âges divers, en même temps qu'elles peuvent affecter les deux sexes; leurs variétés sont nombreuses et se rencontrent sous touts les climats; il y a de plus à dire qu'elles se transmettent probablement par hérédité et détruisent presque constamment la famille dès la deuxième ou la troisième génération, ce qui reviendrait presque à dire que la société actuelle est en presque totalité composée en Europe de la suite des générations non lépreuses du moyen-âge. Dans le second chapitre, nous avons dénoncé une maladie particulière aux Indiens sédentaires qui change la coloration de la peau et des poils, et qui donne à l'individu infecté la couleur générale d'une peau de jaguar, et nous avons fait remarquer que les individus ainsi malades ne pouvaient pas élever leurs enfants; nous dirons à présent que cette maladie est évidemment lépreuse. Du reste, si l'on me tient parole, je dois obtenir d'ici à peu de temps des dessins anatomiques faits

sur les lieux et par lesquels on parviendra, je n'en doute pas, à résoudre la question.

J'ai fait ici une longue digression sur ces graves maladies, j'en avais besoin pour donner un aperçu de ma manière de considérer les maladies de la peau. Quant aux méthodes de traitement et de classification positives, nous y reviendrons en temps et lieu, suivant que la suite de cet ouvrage le comportera. Je reviens maintenant à la question principale qui fait le sujet de ce chapitre.

A l'âge avancé, les maladies cutanées se confondent dans les deux sexes, hors, toutefois, celles qui portent en elles le caractère rhumatismal; les femmes sont beaucoup moins sujettes à ces dernières que les hommes, soit parce que leur régime est différent, soit parce que leur constitution intime les y prédispose moins, soit enfin parce que leurs occupations ne sont point de la même nature, dernière proposition qui pourrait bien être la plus véritable, et je pense dans mon for intérieur qu'une femme qui fait la guerre ou s'occupe aux travaux des champs, est toute aussi disposée aux affections de nature rhumatismale que l'homme qui subit les mêmes fatigues, et peut-être même plus.

Je vais maintenant conclure de ce que je viens d'énoncer, et voici ce que j'aurai à dire : les maladies sont diverses en raison des sexes, elles le sont également en raison des âges ; pour ce dernier cas, les professions, les habitudes, les mœurs sociales sont des causes prédisposantes, et la moindre irritation peut devenir cause occasionnelle ; à tout âge, comme dans les deux sexes, une névrose ayant pour siége une portion de la peau interne peut se traduire en une maladie cutanée externe des phanaires. Dans le chapitre suivant, ou nous traiterons la grande question de l'alimentation, et par suite de l'organisation sociale sous le point de vue de la physiologie comparée et des climats, les deux propositions seront reprises et plus développées.

CHAPITRE IX.

De l'alimentation ou bromatologie.

PREMIÈRE SECTION.

De la digestion.

C'est une partie bien peu étudiée de l'art médical, quoi qu'on en puisse dire, que celle qui concerne l'action hygiénique des substances alimentaires ; elle mérite par cela même un examen à part, et d'autant plus grave, que le problême étant résolu, on en déduit le meilleur régime possible dans les deux états de santé et de maladie.

Définissons d'abord ces deux conditions de la vie.

Qu'est-ce que la santé, sinon l'intégrité générale des fonctions? Qu'est-ce que la maladie, sinon un dérangement dans l'état normal de ces mêmes fonctions?

Maintenant que nous avons établi ces deux définitions, cherchons à résoudre la question. Est-elle facile? Vraiment non. Elle est posée partout et n'est résolue nulle part, et dans la plupart des livres d'hygiène on a vu 1° des expériences de chimie et de physique qui ne prouvent que peu ou point; 2° des chapitres qui, s'ils ne sont pas de l'art culinaire, y ressemblent au moins beaucoup; 3° des divisions qui sont complètement illusoires et ne conduisent à aucun résultat. Prenons, par exemple, le titre même de ce chapitre, on y verra le mot *bromatologie*, qui signifie discours sur la bouche, employé comme synonyme d'alimentation; or, ce mot signifierait bien plutôt un traité de l'art du dentiste. Ce que je viens de dire sur cette confusion est si vrai, que dans presque touts les cas où une solution hygiénique est nécessaire, les praticiens, n'ayant aucune donnée positive, suivent opiniâtrement tel ou tel système qu'ils appliquent à tous, s'ils sont praticiens systématiques, ou, s'ils ne le sont pas, ils prescrivent tout bon-

nement ce que leur estomac digère bien ou ce qui plaît à leurs goûts, sans s'inquiéter le moins du monde de la qualité de l'estomac du malade. C'est une double ornière dont il serait assez important de sortir.

Examinons premièrement ce que l'on sait sur la digestion, ou plutôt ce qui en a été dit, et pour bien comprendre la question, définissons d'abord non pas l'alimentation, mais l'aliment.

Tout ce qui entre à l'état solide ou à l'état liquide dans le tube digestif, avec le seul but de réparer les pertes éprouvées et d'empêcher le désordre consécutif des fonctions, est un aliment.

Tout ce qui entre à l'état solide ou à l'état liquide dans le tube digestif, avec le but d'obvier à un désordre morbide, est un médicament. Cette dernière question ne devra être traitée que dans la seconde partie de l'ouvrage.

De là, les aliments sont de deux espèces et répondent à deux besoins; les uns apaisent la faim, les autres étanchent la soif.

Les aliments mixtes, ou autrement dit les boissons alimentaires, tiennent des deux natures, et peuvent

être réduits par la pensée à l'aliment solide en dissolution dans l'aliment liquide, et c'est l'organisme qui se charge de faire la séparation. Ils ne doivent donc, à mon avis, être classés que pour mémoire, car lorsque l'on aura bien apprécié l'action des deux ordres principaux, les effets de l'ordre intermédiaire s'expliqueront d'eux-mêmes. Je reviendrai sur tout ceci un peu plus tard.

Voyons ce qui se passe dans le cas de l'aliment solide. Le bol alimentaire est d'abord trituré par les dents : les glandes sous-maxillaires, les parotides, puis un grand nombre de follicules répandus dans la bouche, fournissent des liquides, peut-être différents les uns des autres, mais dont la réunion constitue la salive, liqueur légèrement alcaline ; cette liqueur se mêle au bol alimentaire qui est reporté de la bouche dans le pharinx, suit sans altération de principe le conduit œsophagien, franchit le cardia et tombe dans l'estomac; là, il rencontre des sucs particuliers fournis par le foie, le pancréas, les cryptes et follicules propres à l'estomac; là, se trouvent aussi des acides libres, tels que l'acide lactique, et même, suivant Berzélius, des acides chlorhydriques et fluorhydriques.

Dans le ventricule gastrique, l'aliment solide est modifié d'une manière tout-à-fait spéciale par les sucs qu'il y rencontre, il se forme une sorte de magma d'une couleur grisâtre qui a reçu le nom de chyme. Quel est le genre d'altération subi ici par les matières alimentaires? personne n'en sait rien. Je comprends que cette manière de trancher la question peut blesser certaines exigences hypothétiques, mais on me permettra de n'en tenir aucun compte.

On a cherché en effet à remplacer l'action des sucs gastriques par des acides ordinaires produits des laboratoires, tels que l'acide acétique et autres, et les tissus organiques morts soumis à leur influence ont été altérés; cela devait être, mais qu'est-ce que cela prouve sous le point de vue de l'organisme vivant? S'il est vrai qu'il se présente à l'état libre dans le chyme, tel qu'il se forme dans l'estomac, des acides puissants, peut-on avoir une idée bien positive de l'état organique de ce viscère au moment où ses fonctions sont développées? Que de circonstances d'électricité, de calorique, en rendent variable l'appréciation! Savons-nous même si les conditions de température et d'état électrique en sont

bien connues? non, mille fois non! Pourquoi nous flatter de connaissances que nous n'avons pas, nous ne savons rien, l'avenir nous instruira peut-être.

Les nerfs qui président à la digestion nous éclaireront-ils; j'avoue que jusqu'à ce jour nous en sommes réduits aux hypothèses.

Ces nerfs sont de deux sortes : les uns proviennent de l'appareil encéphalique, et prennent naissance dans la moelle allongée, les autres dépendent du système nerveux ganglionaire, autrement dit grand sympathique.

Une des branches gastriques de la huitième paire ou nerf pneumogastrique étant coupée, la digestion continue; si l'on fait la section du côté opposé, la digestion se trouve immédiatement arrêtée. De nombreuses expériences ont été faites, dans le but d'éclaircir ce point physiologique, par MM. Magendie, Ch. Bell et Phelips. Ils ont vu que les fonctions digestives reprenaient leur cours, lorsqu'on rétablissait la communication entre les deux parties du nerf. Le dernier a vu aussi que la digestion, ou quelque chose qui lui ressemblait, avait lieu si on remplaçait l'action encéphalique par de petites piles galvaniques.

Quant au rôle que joue dans l'acte de la chymification l'appareil ganglionaire, il est probable qu'il est important, mais on ne soupçonne même pas sa nature. Il en est de même de celui des sucs biliaires et pancréatiques considérés dans leur action sur la masse alimentaire.

Enfin, n'importe comment, cette masse alimentaire est devenue chyme, elle s'échappe alors par l'orifice pylorique, pénètre dans le duodenum et y subit une nouvelle élaboration.

C'est là que se passe l'acte le plus important de la digestion. L'aliment, convenablement préparé par l'estomac, se divise en deux portions, l'une récrémentitielle ou destinée à être introduite dans l'organisme ; l'autre excrémentitielle est destinée à en être rejetée.

La première constitue le chyle, liquide lactescent, légèrement coloré en rose, riche en albumine et en fibrine ; à mesure qu'il se forme, il est absorbé par les vaisseaux lymphatiques chylifères qui, de l'intestin où ils prennent naissance, vont aboutir au canal thoracique, centre du système vasculaire lymphatique qui transporte le chyle jusque dans la veine cave supérieure

où il se termine. Dans ce parcours, le chyle se colore de plus en plus en absorbant une petite quantité de sels de fer; près de la veine cave, il est déjà presque du sang.

En sortant du duodenum, la portion excrémentitielle, contenant encore beaucoup de parties assimilatrices, traverse l'intestin grêle où se continue l'élaboration commencée dans le duodenum, et pénètre enfin dans le cœcum d'où elle est chassée vers les gros intestins à l'état de fèces pour être enfin rejetée au dehors par l'orifice inférieur au rectum.

Les boissons n'ont pas exactement le même parcours que les aliments solides, il est probable qu'elles ne dépassent guère l'estomac et qu'elles sont immédiatement absorbées et portées dans le torrent de la circulation générale.

Tout ceci étant connu, il faut d'abord se poser les deux questions suivantes.

1° *Qu'est-ce que la faim et la soif?*

2° *Comment convient-il de les apaiser?*

Qu'est-ce que la faim et la soif? A moins de tomber dans les définitions par causes occultes, il est toujours assez difficile de définir une fonction, car une défini-

tion comporte la connaissance complète des éléments qui constituent un fait, et nous ne savons guère, il faut le dire, de ce qui préside à ce qui se passe dans l'organisme. Demandez au plus habile de rendre compte de la formation d'un cheveu, et vous verrez s'il y parvient.

Il paraît que la nutrition s'opère par la réunion de plusieurs circonstances que voici : 1° la présence de l'aliment dans une portion du tube digestif; 2° l'action des sucs salivaires gastriques, pancréatiques et biliaires, dont le but semble entièrement chimique, et dont les réactions, tant sur le bol alimentaire qu'entre elles-mêmes, sont inconnues; 3° l'intégrité des fonctions de l'appareil lymphatique qui paraît destiné à accomplir l'acte de l'absorption nutritive, après l'élaboration particulière subie par l'aliment dans sa réduction à l'état de chyme et de chyle.

Ces données de la nutrition étant établies, quelle peut être la cause prochaine de la faim et de la soif?

L'homme doit être considéré dans l'appareil pulmonaire et sur tout le tissu cutané, comme une vaste surface où a lieu une évaporation continue. Tout ce qui est absorbé par la peau interne est à l'état de liquide dissol-

vant un solide ; en même temps, les appareils glandulaires, qui font aussi partie des surfaces évaporatrices, continuent à sécréter leurs produits particuliers. Ainsi, ce qui est absorbé par la peau interne est, dans un temps donné, rejeté par la peau externe et touts les organes excréteurs. Quels sont maintenant les symptômes apparents de la faim et de la soif? La peau est sèche, l'urine diminue et peut devenir nulle, la bouche est desséchée et s'enflamme ainsi que les fosses nasales, par suite du manque des sécrétions salivaires et pituitaires ; pendant ce temps, l'estomac ne sécrète pas moins ses produits qui l'irritent en reportant sur lui-même leur propre action ; alors il semble que les fluides destinés à l'alimentation tournent, si l'intestin est absolument vide, leur influence sur les tissus organiques eux-mêmes. D'un autre côté, les vaisseaux lymphatiques exhalants, répandus dans les diverses régions, peuvent changer de rôle, devenir à leur tour absorbants, et rapporter au centre général de la digestion les liquides et solides qu'ils devaient éloigner ou assimiler, et faire vivre, en un mot, l'individu aux dépens de sa propre substance. On conçoit que si les choses se passent ainsi, le défaut d'une

substance convenable soumise à l'influence des liquides alimentateurs propres à l'économie, deviendrait la cause première de la faim et de la soif, et que ces besoins pourraient être ainsi définis : *Sentiments de la réaction des fonctions absorbantes et exhalantes sur elles-mêmes.*

On sait cependant que pour la faim proprement dite, il est possible de la tromper en remplissant l'estomac d'une substance inerte; c'est ce que font souvent les peuplades sauvages chez qui l'agriculture n'a point garanti une alimentation quotidienne assurée. On peut aussi la tromper avec des substances végétales, mais cela ne saurait durer long-temps, et la faim reprend bientôt son empire.

Comment convient-il de les apaiser, ou bien comment est-il convenable que l'homme se nourrisse? Avant de pénétrer au fond de cette question, une bonne entente de la classification des aliments est nécessaire; celle que j'indiquerai à la fin de ce chapitre, et à l'exposé de laquelle j'ai été encouragé par plusieurs praticiens distingués, me paraît donner quelques éléments positifs.

Nous avons vu que l'observation médicale donnait, sous ce rapport, peu de bases sérieuses; on voit d'un autre côté que l'observation populaire, quoique presque toujours basée sur certains faits réels, mais mal définis, repose sur des observations générales non encore appréciées, sinon comme application, au moins comme système théorique.

J'exposerai chacune des classes à mesure que l'occasion de les traiter se présentera, ensuite je les résumerai dans un tableau, et je le ferai suivre de la critique des systèmes adoptés jusqu'à ce jour.

J'ai dit que les aliments apaisaient la faim ou étanchaient la soif, c'est-à-dire qu'ils correspondaient à deux besoins. C'est la première division, celle de tout le monde, en conséquence la plus simple et la plus naturelle. De là ressortent deux classes principales : 1° aliments solides ; 2° aliments liquides ou boissons.

SECTION II.

Des aliments solides.

Les aliments solides se divisent naturellement : 1° en

aliments tirés du règne organique animal ; 2° en aliments tirés du règne organique végétal.

1° Chimiquement, ils se partagent en aliments renfermant l'azote au nombre de leurs éléments ; 2° en aliments ne renfermant que peu ou point d'azote.

Peu de végétaux contiennent l'azote, toutes les substances animales en renferment une quantité considérable, donc la division naturelle et la division chimique sont identiques.

Le règne animal, considéré sous le point de vue de l'alimentation, se divise en deux grandes classes : 1° les animaux qui vivent de substances organiques animales ou azotées ; 2° les animaux qui vivent de substances végétales ou non azotées.

De ce que d'une part les animaux renferment l'azote au nombre de leurs éléments ; de l'autre, de ce que les végétaux n'en renferment que peu ou point, il résulte que, dans des circonstances données, l'introduction de l'azote dans l'économie peut avoir lieu de plusieurs manières.

1° Par l'assimilation directe, c'est-à-dire par l'absorption des éléments azotés renfermés dans les matières nu

tritives ; 2° par l'assimilation indirecte, soit l'absorption de l'azote de l'air atmosphérique sur un point quelconque du tissu périphérique interne et externe, soit la formation de toutes pièces des matières azotées dans l'acte de la digestion.

Si l'animal est carnassier, il y a assimilation directe des matières organiques azotées ; si au contraire il est herbivore, il peut y avoir assimilation indirecte.

Les animaux herbivores sont de deux sortes, ils sont ruminants ou non ruminants. Chez les premiers, plusieurs estomacs concourent à l'accomplissement de l'acte de la nutrition ; chez les seconds, les estomacs multiples n'existent pas, mais le tube intestinal offre un développement considérable.

Il est probable que chez les ruminants, l'acte de la rumination est destiné à l'absorption de l'azote, mais comment se rencontre-t-il dans le chyle des herbivores non ruminants ?

L'homme paraît tenir le milieu entre les herbivores et les carnassiers proprement dits; il vit, suivant les circonstances, de substances animales ou de substances

végétales ; la question vient ici rentrer dans celle de la climatologie.

Prédestiné à vivre sous toutes les influences de température et de localités, l'homme paraît en effet avoir reçu une organisation spéciale, mais les climats entraînent des influences constantes sur le mode d'alimentation. Prenons les races et les peuples depuis les cercles polaires jusqu'aux pays intertropicaux, nous en aurons bientôt la preuve.

Les peuples qui habitent sous les pôles, et qui pour la plupart appartiennent à la race mongole, vivent presque exclusivement de substances tirées du règne animal, et surtout de la chair des poissons et cétacés ; à eux, la nature a dévolu le renne qui fournit à l'alimentation sa chair et son lait ; elle leur a, de plus, mis pour ainsi dire sous la main d'immenses pêcheries qui produisent à la fois et des boissons et des aliments solides. En effet, si la chair de poisson forme la base de leur nourriture, d'un autre côté, l'huile retirée de ces mêmes poissons, des phoques et des cétacés répandus sur les côtes, est la boisson principale des populations tongouses, samoyèdes, lapones et esquimaudes.

Si, de là, on se rapproche vers les pays tempérés, on trouve que plus on s'éloigne du cercle polaire, plus les aliments végétaux augmentent par le nombre, et qu'ils abondent en raison de l'habitat général de l'homme sous les climats moins froids. Sous les zônes constamment glacées, la nature végétale n'est représentée que par des lichens et quelques grandes mousses ; la classe des dycotilédonées l'emporte à mesure qu'on s'en éloigne et fournit par ses racines, des fécules; par ses fruits, des aliments ; par sa sève, des liqueurs mucoso-sucrées ; tandis que les monocotilédonées fournissent également tout le grand ordre des graminées et celui des palmiers.

Plus l'on remonte vers les tropiques, plus l'abondance des aliments végétaux est remarquable, et l'on voit apparaître bientôt les épices de toutes sortes.

Arrivés enfin entre les tropiques mêmes, les végétaux alimentaires surabondent, ils sont plus sucrés, plus succulents, plus azotés ; l'homme, à la rigueur, en peut vivre.

Maintenant, si on se reporte aux ressources que l'homme peut retirer des deux grandes classes d'aliments solides, on déduit : 1° que sous le cercle polaire

il est exclusivement carnassier ; 2° que plus on remonte vers l'équateur, plus l'alimentation végétale empiète sur l'alimentation animale. Les Anglais sont plus carnivores que les Français, les Français plus que les Espagnols, les Espagnols plus que les Arabes. 3° Qu'arrivé entre les tropiques mêmes, l'homme vit surtout d'aliments tirés du règne végétal, et que la chair n'entre dans son alimentation qu'en petites proportions. On remarquera que dans ces seuls pays existe la classe des singes, si voisine de l'homme, et qu'elle est entièrement frugivore.

De ce que la nourriture de l'homme est ainsi modifiée par les climats, il s'ensuit que la nature a organisé l'homme de manière à ce qu'il pût vivre dans tous.

De ce que l'alimentation de l'homme n'est pas la même dans touts les climats, il résulte que son organisation physique intime n'est pas partout la même.

On a étudié le système intestinal de l'homme, en Europe seulement. Cette étude n'a pas été faite sous toutes les températures moyennes; il se pourrait cependant que les dimensions de cet appareil fussent relativement variables avec les climats.

L'action prépondérante des organes divers peut-elle être étudiée indépendamment des questions anatomiques pures? C'est ce que nous allons essayer de faire, et pour cela nous poserons les questions suivantes :

1° Sous l'influence des divers climats, l'alimentation est-elle la même? Nous venons de prouver que non.

2° Sous les différents climats, la thérapeutique est-elle identique?

3° La variation de l'alimentation avec les climats n'explique-t-elle pas en grande partie la diversité des affections morbides, et les différences qui se trouvent entre les diverses pratiques médicales?

La thérapeutique est-elle identique sous les différents climats pour la même classe de maladies? Si cette question est résolue négativement, et elle le sera, quelles en peuvent être les conséquences?

Ceux qui ont visité les plus froides latitudes nous ont appris, et le raisonnement l'indiquait, que l'homme y a besoin d'une force vitale plus grande, afin de supporter les intempéries; aussi ne voit-on pas que chez les peuples civilisés du nord de l'Europe les émissions

sanguines aient jamais joui d'une grande faveur; nécessaires dans quelques cas particuliers, on les économise pourtant le plus possible. Et qu'on ne croie pas que ce soit là une vaine pratique ! Trop d'exemples frappants démontrent le contraire. Des sangsues appliquées à un Russe sont loin de donner une quantité de sang égale à celle que donnerait le même nombre appliquées à un Gascon ou à un créole des Antilles; c'est un fait dont il faut bien que les praticiens soient convaincus ; on a vu de ces derniers qui, pour l'avoir ignoré, ont amené des accidents graves. Dans les pays froids, les saignées, surtout celles dites de précaution, ont souvent des suites fâcheuses, parce qu'elles sont causes de fréquentes phlébites. Dupuytren, qui avait vu l'invasion de 1814, professait ingénuement dans sa clinique que les praticiens français, quoique les plus instruits, sauvaient très-peu de Russes, et qu'au contraire les officiers de santé militaires de l'armée russe, tout ignorants qu'ils étaient, guérissaient une très-forte proportion de leurs soldats. Cela, certes, tient à des causes de natures diverses, mais pourtant si l'on considère que dans les climats froids, comme dans l'hiver des pays tempé-

rés, les organes respiratoires sont plus portés à s'affecter, on comprend bientôt que le système des dérivations sur le tube intestinal a dû prendre faveur ; aussi la doctrine de Brown est-elle presque dominatrice dans le nord, au point même d'être abusive parmi les populations, le peuple anglais surtout. Mais pour les médecins ce n'est plus un système, c'est une nécessité, car on doit après tout ne pas croire qu'ils mentent tous à dessein. Pour moi, je tirerai de ceci la conclusion qu'une pneumonie ou une pleurésie aiguë ne doivent pas être soignées de même en été et en hiver; et en été, je préfèrerais toujours les émissions sanguines simples; en hiver, j'aurais souvent recours aux révulsifs sur le canal intestinal, après une ou deux saignées préalables.

Mais si dans les climats froids la prédominance de l'appareil respiratoire est générale chez l'homme, dans les climats très-chauds on voit prédominer les affections gastriques. L'appareil digestif lui-même est appelé à jouer un rôle tellement différent, qu'il est rare que les Européens n'y soient pas affectés de maladies de cette partie de l'organisme. Les typhus d'Orient et

de la Louisiane, les splénites, les hépatites chroniques sont infiniment communes, suivant les localités plus ou moins sèches, plus ou moins humides; et, quoi qu'on ait pu dire, elles ne dépassent guère leurs géographies endémiques, à moins de circonstances particulières. Dans la Turquie d'Europe, l'hiver suspend la peste, l'été la réveille; dans les Louisianes et surtout à la Nouvelle-Orléans, la fièvre jaune ne survient que pendant les étés chauds et humides, et l'hiver la suspend constamment.

Cette disposition remarquable des climats chauds à produire des affections entériques a dû entraîner des conséquences forcées sur la production des maladies particulières à l'appareil périphérique externe; et l'on peut déjà conclure *à priori* que les maladies de la peau doivent s'y prononcer sous les formes les plus diverses comme les plus graves. En thèse générale, plus une des divisions du grand organe cutané pourra être gravement affectée, plus l'autre division sera sujette à des maladies sérieuses; et il est prouvé par les observations des médecins voyageurs que c'est en Afrique et dans la partie torridienne de l'Asie que l'on rencontre toutes

les sortes de dermatoses, depuis la plus simple jusqu'à la plus compliquée, depuis le léger *herpes furfuraceus* jusqu'aux plus effroyables variétés de la lèpre et de l'éléphantiasis.

Dans les climats froids, au contraire, là où les maladies des organes respiratoires sont plus fréquentes, on remarque une disposition particulière aux affections strumeuses, et l'on sait que la phtysie tuberculeuse est du nombre. Les climats tempérés seuls, quoique les plus peuplés, et en même temps ceux où la race humaine acquiert le plus de perfection physique et morale, ont le privilége de présenter le double type des maladies cutanées proprement dites, des maladies strumeuses et de quelques autres encore qui leur sont propres et participent à ce double caractère. Il reste cependant quelques affections que j'ai désignées par la dénomination de *diathétiques*, comme le cancer, le scorbut, les syphilides, qui se rencontrent également sous toutes les latitudes.

Je dois ici prévoir une objection qu'on ne manquera pas de faire, c'est que l'on trouve souvent les maladies des climats froids et tempérés dans le voisinage des

tropiques, ou même dans la zone intertropicale. Cela est vrai, mais ne prouve rien. Que l'on veuille bien remarquer en effet que de même qu'il existe des climats généraux, il se trouve aussi des climats locaux, et la question s'expliquera dès l'abord.

Le voisinage des eaux, la hauteur au dessus du niveau de la mer, sont autant de circonstances dont il faut tenir compte dans l'appréciation de la nature des maladies, des causes qui peuvent les produire, de l'aspect qu'elles présentent, et du traitement qui leur convient. Si des conditions locales compensent les conditions de latitude, des maladies identiques à celles du climat que la localité représente pourront, et même devront se rencontrer. C'est ainsi que sur les sommités du cap de Bonne-Espérance, de l'île Bourbon et des montagnes de l'Inde centrale, on récolte des plantes alpines; ainsi que sur les sommités des Alpes ou des Pyrénées, on trouve les congénères des végétaux polaires.

De même, si, dans les climats froids ou tempérés, quelques localités présentent par hasard des conditions telles que des végétaux qui croissent d'habitude sous

une latitude plus élevée puissent s'y acclimater, le caractère des maladies et le mode d'alimentation seront sensiblement modifiés à l'égard des habitants normaux du lieu.

Sur la totalité des côtes de Bretagne et sur la portion de celles de Normandie qui les continuent, on voit croître, à l'extrémité nord de la France, une foule de végétaux dont l'habitat ordinaire est tout-à-fait méridional : tels sont la rhubarbe aux environs de Lorient, le ricin en arbre, et notamment le figuier, qui acquiert là des proportions gigantesques; telles sont encore une foule de plantes alimentaires et autres dont il serait difficile de donner ici le catalogue. Eh bien! ce luxe de végétation a amené à sa suite une modification singulière dans les mœurs, et telle qu'aucune influence civilisatrice n'a pu la changer dans le lieu où elle a pris naissance. La bonté des pâturages, la bonne qualité des bestiaux, la supériorité du laitage, la facilité d'obtenir des aliments végétaux, ont fait que le Breton a été toujours et sera encore long-temps sobre de chair; son alimentation est, a été et sera prise de préférence dans le règne végétal.

Il s'ensuit de là qu'aucune habitude n'est prédestinée à certains genres de maladies dans toutes les localités, mais seulement dans la plus grande proportion des localités. La nourriture, en changeant avec les produits locaux, change aussi la nature des affections morbides. Tout médecin qui veut sérieusement soigner ses malades pour les guérir doit tenir compte, dans le traitement qu'il leur impose, pour quelque maladie que ce soit, chronique ou aiguë, doit tenir compte, dis-je, des influences particulières, non-seulement à la latitude, mais de celles que peut produire dans le régime et dans les habitudes l'influence des climats locaux.

Ces considérations sont bien abrégées, mais on ne peut vraiment pas tout dire et tout expliquer; elles nous placent cependant, il faut l'avouer, bien en dehors des idées un peu étroites du solidisme, comme on l'a entendu de nos jours. Ce système, sans doute, a rendu des services; mais pourquoi donc est-il en décadence? n'est-ce pas parce qu'il a voulu localiser ce qui n'était pas localisable? Dire, à propos d'une maladie, il y a une irritation locale, et laisser de côté le principe

de cette irritation, c'est tout simplement vouloir de l'exactitude positive et mettre des lois mathématiques là où elles ne sont pas encore applicables. Donner, comme l'a fait l'illustre auteur de la médecine physiologique, une cause commune à toutes les maladies connues est sans doute un rêve admirable, pourquoi ne s'est-il pas soutenu? c'est qu'il y a probablement autant de causes de maladies que de cadres nosologiques. Sans doute les maladies, suites de mêmes causes, peuvent se présenter sous des formes diverses, mais c'est alors au médecin de les reconnaître, et c'est précisément pourquoi la médecine est un art si difficile et auquel si peu de gens croient, même des plus savants; il est souvent fâcheux de se donner la peine de s'éclairer.

Le solidisme peut être vrai dans un certain nombre de cas; mais attribuer tout à l'irritation, et dire que les solides seuls peuvent être malades, c'est démentir l'observation directe, surtout en ce qui a rapport aux affections chroniques. L'ictère est le produit de la fusion de la bile dans l'économie; MM. Prévost et Dumas ont retrouvé l'urée à l'état de mélange avec le sang

chez les animaux auxquels on avait fait l'ablation des reins ; il en est probablement de même de touts les liquides sécrétés dans l'organisme ; leur mélange, en proportion plus ou moins grande, leurs réactions mutuelles ramènent aux idées de l'humorisme, et non-seulement l'observation démontre le mélange des liquides normaux entre eux, mais le pus, mais la substance encéphaloïde du cancer peuvent parcourir les vaisseaux, comme l'a démontré positivement une importante observation de M. Velpeau : cet observateur distingué a retrouvé une masse *encéphaloïdique* dans la carotide d'une femme affectée de cancer utérin, et cette femme avait présenté des phénomènes de ce que l'on appelle diathèse.

Touts les appareils de l'économie animale ont des maladies qui leur sont propres ; il n'est accordé qu'aux esprits systématiques ou ignorants de nier cette importante vérité. L'unité de composition des organes n'implique pas le moins du monde l'unité d'affections morbides. La nature, simple dans ses principes, est prodigieusement féconde dans ses conséquences. On peut regarder tout principe naturel comme un point

placé au centre d'un cercle, et d'où partent autant de rayons qu'il y a de conséquences possibles. L'homme, et je le cite de préférence, puisque c'est de lui que nous nous occupons, est unique par la composition de ses tissus et par la distribution de ses organes, et cependant, combien de différences ne se présentent-elles pas entre les forces physiques, les capacités spéciales et les facultés de l'intelligence ! Je comparais tout à l'heure un principe naturel au centre d'un cercle, et chaque faculté physique ou morale aux rayons partant de ce centre pour aboutir à la circonférence, j'ajouterai qu'il y a de ces rayons qui n'y parviennent pas et d'autres qui la dépassent. Pour faire remonter à une cause unique touts les états morbides possibles, il faudrait savoir quelles sont les conditions intimes de la vie physique et morale : or, on est loin, dans l'état actuel de la science, de pouvoir définir par leur cause originelle les fonctions vitales, soit qu'on les considère comme fonctions physiques, soit qu'on les examine comme fonctions intellectuelles.

Les habitudes, l'influence des climats, celle des professions et surtout l'alimentation, ont une influence

immense sur la santé de l'homme et sur les maladies dont il peut être atteint ; il y a une véritable absurdité à attribuer touts les états morbides à une cause unique ou à un organe unique. Il y a plus, il est permis de penser que la mauvaise médication ne provient pas tant du défaut de propriétés thérapeutiques des médicaments employés, que de la mauvaise méthode d'application ; un médicament bien étudié peut, dans son emploi, être varié de mille manières, la seule difficulté réside dans l'usage fait à propos, car en médecine comme ailleurs, l'à propos est d'un grand secours, et donne souvent l'explication des succès obtenus par les uns, et des échecs éprouvés par les autres.

Ceci paraît un paradoxe au premier coup d'œil, et cependant c'est une grande vérité ; pour l'avoir méconnue, et parce que bien des gens persistent à la méconnaître, la médecine toute entière, et par suite le corps des médecins, ont été trop souvent voués par le public à un ridicule qui n'était que trop bien mérité. Et comment pouvait-il en être autrement? Les médecins, oubliant que l'exercice de la médecine est un véritable sacerdoce, se jalousent les uns les autres, et

au lieu de soutenir la vérité, ils font communément de l'art médical une exploitation industrielle ; ils rejettent loin d'eux ce qui est nouveau; ils doutent, à dessein ou par ignorance, des applications de leurs confrères, et presque toujours sans savoir pourquoi.

A quoi sert, en bonne conscience, de mettre en doute la véracité d'un confrère, si ce n'est, en présence du public, à faire douter de la sienne propre? Il est vrai qu'avec un peu d'aplomb et d'emphase on impose à bien des personnes la croyance d'énormes sottises, on croit par là atteindre son but, on se frotte les mains et l'on se dit : j'ai gagné un client. Mais si vous échouez, un autre médecin du même aplomb et de la même emphase saura bien vous rendre ce que vous aurez fait à d'autres. Quant un praticien me dit : j'ai par tel ou tel moyen guéri plus de malades de telle ou telle maladie qu'avec tout autre moyen, je ne vois pas de mal à le croire, seulement j'étudie sa méthode, je m'éclaire, et je ne dis qu'il se trompe que lorsque j'en suis convaincu. Ainsi, je le pense, est la méthode de touts les hommes consciencieux qui ont réfléchi à ce que je vais maintenant exprimer.

Chaque médicament demande une méthode d'application ; beaucoup de médicaments en dehors des spécifiques peuvent être ordonnés avec avantage pour des maladies identiques. Quelle est la conclusion de cette proposition ? c'est qu'avec l'effroyable quantité de préparations pharmaceutiques qui existent, il est impossible de les avoir toutes dans la tête, et que chaque médecin se fait à lui-même une matière médicale dont lui seul a l'expérience habituelle. Lisez avec attention toutes les observations qui se succèdent journellement dans les livres et dans les journaux de médecine, vous y verrez tour à tour préconiser, soit un médicament, soit un autre. Personne cependant n'a menti, pas plus l'opposant que l'attaqué, tous deux ont été consciencieux, mais ni l'un ni l'autre n'ont jamais dit leur point de départ ; et cependant, avec un peu de réflexion ils l'auraient trouvé. L'un se base sur des idées qui lui sont particulières, l'autre sur les observations d'un confrère dont il est l'élève. Dans la plupart des cas, on suit machinalement une méthode sans savoir ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle vaut : cela est peut-être un peu dur, mais cela est vrai. Tout échoue et tout réussit,

suivant le plus ou moins de convenance de la méthode d'emploi; mettez entre les mains d'un maladroit du sulfate de quinine, il aggravera la fièvre au lieu de la guérir; mettez-lui entre les mains du mercure, il dépassera le but et remplacera la syphilis par une autre maladie non moins dangereuse; donnez-lui à soigner une gastrite aiguë, il n'apercevra pas le passage de l'état aigu à l'état chronique, il continuera impitoyablement le même système dans les deux circonstances opposées de l'état sthénique et de l'état asthénique, et il prolongera le mal s'il ne tue pas le malade; il ne tiendra compte ni de la température, ni de la saison, ni des habitudes du malade; il donnera le coup de bâton de l'aveugle. Les sels cuivriques sont, sans contredit, les spécifiques réels des dermatoses; je les ai vu échouer entre les mains des médecins qui ne savaient pas s'en servir; et quand j'ai guéri les malades par les mêmes moyens qu'ils avaient employés, ils ont été tout étonnés.

Qu'on se garde bien de croire qu'une substance guérit nécessairement telle maladie; il faut, avant tout, savoir se servir de cette substance, et pour le savoir, il

faut en avoir étudié l'action particulière sur l'économie, ce qui ne s'acquiert qu'à force d'habitude, de raisonnement et d'observation.

Eh bien ! ce qui est vrai pour une substance l'est également pour un système médical ; l'emploi de touts deux dépend des saisons, des localités, des mœurs, des habitudes des malades et de la valeur particulière et spéciale de l'observation du praticien.

En général, les hommes à système sont exclusifs, en médecine comme ailleurs : ce qu'ils n'ont pas inventé devient nécessairement dans leurs discours une absurdité, et ce qu'ils ont inventé s'applique à touts les malades, à toutes les saisons, à touts les pays, à toutes les époques ; cependant, il se pourrait que les applications thérapeutiques, variables, comme nous l'avons déjà dit, avec les climats et les mœurs, le devinssent aussi par la suite des siècles, ou que l'on considère la question sous le point de vue des mœurs et de la civilisation, ou qu'on l'apprécie sous le point de vue des constitutions atmosphériques. N'a-t-on pas vu, en effet, les deux systèmes opposés des émissions sanguines et des dérivatifs sur la peau interne ou externe se succéder

opiniâtrement. Chaque fois que l'un des deux est revenu, l'autre semblait perdu sans ressources et ne devait plus revenir, et cependant il est toujours revenu. L'humorisme était la doctrine du siècle dernier; il avait remplacé les doctrines du solidisme, qui, de nos jours, ont acquis une importance définitive en apparence; mais ne voilà-t-il pas que les opinions de l'humorisme reviennent à grands pas reprendre la prééminence, jusqu'à ce qu'après avoir régné pendant un temps, elles cèdent ensuite la place à leurs rivales.

Certes, ces variations singulières dans les opinions médicales ne peuvent être attribuées à de simples systèmes : il y a plus là dedans. Quand tout un siècle s'accorde à reconnaître les bons résultats d'une méthode, il est bien difficile de supposer une concordance d'erreurs d'observations chez touts les praticiens de ce siècle; il y aurait pis à dire qu'ils se sont trompés par ignorance ou par mauvais vouloir. Il est probable que les constitutions climatériques sont variables avec les époques, et que les maladies des divers organes ne sont pas toujours les mêmes dans leur essence intime. Il serait facile de donner plus d'un argument en faveur de

cette pensée, je me bornerai à un seul, il sera tiré des deux grandes épidémies qui se sont succédé à quatre siècles de distance; j'ai presque nommé la peste noire et le choléra.

Toutes deux parties de l'Orient, ou plutôt de la presqu'île du Gange, marchant par les mêmes routes, arrivant par le Nord, dévastèrent consécutivement toutes les populations sans distinction de races ni de climats. Les pays glacés furent dépeuplés comme les pays chauds; et après avoir accompli leur terrible parcours, toutes deux disparurent des lieux qu'elles avaient suffisamment ravagés; et déjà le choléra s'est effacé comme l'a fait autrefois la peste noire.

La grande question est de savoir si ces deux maladies étaient identiques; eh bien! elles ne l'étaient pas. La peste noire consistait en une hémoptysie qui, le plus souvent, se compliquait d'une affection gangréneuse des poumons; le typhus qui l'accompagna fut presque constamment dû à l'ignorance, la saleté et la superstition des populations du moyen-âge. Le choléra a été, au su de nous tous, une affection franchement entérique ou entéralgique.

Si l'on se reporte en arrière et vers les épidémies générales qui ont précédé celles dont je viens de parler, on les voit se placer successivement sur tel ou tel organe principal ; leurs caractères seront complètement différents, aucune épidémie générale ne ressemblera à celle qui l'aura précédée, et si l'on veut sonder plus loin, on verra peut-être que chacun des appareils principaux de l'organisme est à son tour l'objet de l'atteinte d'une épidémie générale.

Je suis convaincu que c'est à cette cause, qui semble au premier coup d'œil une rêverie, mais qui ne l'est plus aussitôt que les questions ont été examinées d'une manière sérieuse ; je suis convaincu, dis-je, que c'est à cette cause que sont dus les changements alternatifs des systèmes médicaux.

Mais il est, en médecine, des lois immuables, lois réelles, lois profondes, propres à être appliquées aux populations toutes entières. Si les systèmes de médecine pratique sont variables, ces lois ne changent pas et s'appliquent à touts les temps, à touts les lieux, à touts les climats, à toutes les mœurs, à toutes les civilisations, à touts les peuples, avec les modifications néces-

saires qu'indiquent seules l'habitude et la pratique du médecin.

2° *L'alimentation est-elle la même sous les différents climats ?*

Nous avons déjà vu que l'alimentation n'était pas la même sous les climats divers. Il y a plus, elle ne peut pas l'être, puisque les produits des divers pays ne sont pas identiques par leur nature. En touts cas, il faut dire qu'il existe à l'aliment une base certaine, et que la composition du lait l'indique assez bien.

Si l'on examine ce produit tel qu'il sort récemment des mamelles de la femelle, on voit qu'il s'y trouve : 1° une forte proportion d'eau ; 2° des alcalis libres et quelques sels ; 3° une matière de nature albumineuse et fortement azotée en dissolution, c'est le caseum ; 4° enfin, en suspension, un corps gras qui est le beurre; ainsi le lait renferme un liquide inerte d'abord, puis une matière organique animale, puis une matière organique végétale, enfin, des sels à base alcaline. Or, si l'on recherche comment l'homme a l'habitude de se nourrir, on voit que dans touts les pays du monde sa nourriture se compose d'éléments de ce genre ; chez les populations

de la race laponne, l'huile que les habitants boivent représente la matière végétale ; chez les peuples plus méridionaux, où les cultures fournissent largement aux besoins des populations, l'emploi des substances organiques animales diminue en raison de l'abondance relative des premières, ce qui n'empêche pas que l'organisation n'en doive subir de graves modifications.

Ainsi, si l'homme est plus ou moins carnassier suivant les climats, cela ne veut pas dire que les éléments de son alimentation changent, mais bien que la proportion des éléments est variable ; certes, d'un degré de latitude à un autre, la différence n'est pas bien appréciable; pour s'en rendre compte, il faut prendre des extrêmes, car cette différence générale suit une progression insensible, mais réelle.

Les proportions des éléments alimentaires changent avec les climats et avec les âges ; plus un sol est fertile, plus sa température moyenne est élevée, plus aussi l'élément végétal l'emporte ; plus l'homme est jeune, moins l'élément animal doit dominer dans son alimentation ; la plupart des vieillards préfèrent la chair et en général touts les aliments excitants. La vieillesse rend

gourmands touts ceux qui peuvent l'être impunément pour leur bourse. Les jeunes gens mangent beaucoup, mais la nourriture qu'ils préfèrent dépend moins de la qualité que de la quantité, et l'alimentation presqu'en totalité végétale est généralement préférée par eux.

Du reste, j'ai dit sur cette question de l'influence des climats à peu près tout ce que j'avais à en dire sous le point de vue de l'alimentation dans les considérations générales.

3° *Les diverses maladies, soit aiguës, soit chroniques, sont-elles les mêmes sous les climats divers ?*

J'ai déjà dit que les maladies des organes respiratoires étaient plus fréquentes dans les climats froids, et les maladies gastriques dans les pays chauds. Je reprends cette question pour en revenir aux maladies cutanées. C'est surtout à mesure que l'on s'approche des tropiques qu'on les trouve sous toutes leurs formes.

On sait combien elles sont nombreuses et combien leurs physionomies sont variables. A peine si les dermatologies les plus complètes, depuis Villan et Battemann, jusqu'à la publication de MM. Cazenave et Schedel, en renferment la moitié, et pourtant il me semble, et j'es-

saierai de le démontrer, qu'on a beaucoup trop multiplié les classes et surtout les noms. Ces derniers sont dans la science cutanée la cause d'un véritable galimathias ; il n'est pas une seule affection de la peau qui n'ait reçu plusieurs dénominations, et les cutanistes se trouvent là dans le même cas que les botanistes, qui souvent ne peuvent reconnaître une plante déjà connue, à cause du simple manque d'une bonne synonymie. Inventer des mots pour exprimer une maladie déjà connue, c'est tout simplement subordonner le médecin à des causes graves d'erreur. Dans la classification que je publierai plus tard, je tâcherai, autant qu'il me sera permis, d'établir une sérieuse synonymie. J'adopterai peut-être de préférence quelques expressions de dénomination, mais j'éviterai, le plus qu'il me sera possible, d'inventer des mots nouveaux, certain que je suis que ces inventions fastidieuses n'ont d'autre résultat que de porter le trouble dans la science médicale et dans le diagnostic des maladies.

Deux maladies de la peau étant données, leur caractère primitif peut avoir été le même, et les formes distinctives n'être que des conséquences sans importance,

quant aux caractères ; quoique cette importance soit sérieuse sous le point de vue de la gravité, c'est en deux mots la même maladie, à des degrés divers. La classe si variée des eczemas se présente toujours de même à leur début, tout en offrant des variations dans le développement consécutif ; ainsi, de même, les différentes variétés du psora ou lèpre vulgaire, semblables à leur naissance, variables dans leurs suites apparentes, se confondent à la période la plus avancée, et il n'en est aucune qui ne cède aux moyens thérapeutiques qui peuvent être appliqués à une autre. Ces différences de classification ne sont là que des apparences bonnes tout au plus à distinguer pour la facilité de l'éducation de l'élève, mais pour le praticien elles ne sont que ridicules.

Les variétés des diverses maladies de la peau sont les mêmes sous touts les climats, il n'y a que l'apparence qui diffère. Les tissus organiques atteints par les diverses apparences d'une même maladie sont exactement les mêmes, que la maladie se présente sous un aspect ou sous un autre. On voit que je tends à conclure que les différents climats, tout en facilitant le développement de telle ou telle forme de dermatoses, ne changent

pourtant jamais la nature de celles-ci dans les mêmes classes, et que chacune de ces dernières peut se rapporter à un type fondamental.

Séduit par cette observation qu'il avait entrevue, M. Alibert comparait les classes des maladies de la peau aux classes botaniques ; il avait raison jusqu'à un certain point. Mais sa classification, réellement fondée sur des bases erronées, ne lui a pas permis de donner à cette idée tout le développement dont elle est susceptible.

4° La qualité de l'alimentation peut-elle donner quelque indication sur la production des maladies cutanées ?

Les législateurs orientaux se sont tous accordés à proscrire certaines chairs et certaines boissons ; ces proscriptions, dont on a fait des lois religieuses, indiquent assez bien à quoi sont dues beaucoup de maladies ; et ceci présente un cadre assez important pour mériter quelque développement.

Les maladies de la peau, si multipliées dans l'Orient, y ont été de tout temps considérées comme la suite nécessaire de l'intempérance et de certaines alimenta-

tions ; on voit qu'on y a proscrit la chair du porc, et de plus, qu'elle est cause de ladrerie. Dans les lois de Moïse, on proscrit le lièvre et d'autres animaux dont peut-être les analogues n'existent plus. Tout cela considéré froidement se réduit à ceci : la suppression de toute espèce d'aliments trop riches en principes réparateurs. Dans les climats froids, au contraire, ces mêmes aliments sont employés sans inconvénients aucuns ; Voltaire avait raison lorsqu'il disait : En Asie, on défend de manger du cochon, parce qu'il donne la lèpre ; celui qui ferait la même défense en Westphalie s'y ferait assommer.

Si maintenant l'on considère qu'en Orient comme ailleurs, la classe pauvre vit comme elle peut, bien plus que comme elle veut ; qu'en Orient comme ailleurs, la classe riche est sensuelle, et satisfait son intempérance en dépit des préceptes religieux, on ne sera plus étonné de la quantité effroyable de maladies cutanées qu'on y rencontre. Et qu'on ne pense pas que celles-là se guérissent avec des eaux minérales ou tout autre moyen ! L'existence encore actuelle des léproseries démontre les difficultés de la cure : c'est un fait de civilisation tout

entier; car, je le répète, aucune sorte d'affection, plus que les dermatoses, ne demande à être combattue par les lois de l'hygiène.

Peut-être parce qu'on a négligé ce grand principe, l'on a vu trop souvent de nouvelles dermatoses se développer dans les lieux où elles étaient auparavant inconnues. Il n'est pas ici seulement question d'alimentation, mais d'habitat, mais de culture. La pelagre, par exemple, est une maladie nouvelle, on ne la rencontre que dans le Piémont et la partie de la Lombardie qui forme la vallée du Pô. Eh bien! dans le pays on attribue cette maladie à l'influence des rizières; c'est l'opinion populaire, et il est difficile de s'y refuser si l'on considère qu'elle ne s'est développée que quelques années après l'introduction de la culture du riz. En touts les cas, si cette opinion est vraiment fondée, ce serait une triste compensation d'un méchant produit.

Dans nos climats tempérés, la France par exemple, beaucoup d'affections cutanées peuvent être attribuées au genre de nourriture des individus, et elles sont de diverses sortes en raison des classes sociales. En thèse générale, on peut dire qu'elles sont infiniment plus fré-

quentes dans la condition de misère et dans celle d'excessive richesse; la vie intermédiaire est beaucoup meilleure et n'offre pas la même quantité de dermatoses, du moins de celles qui sont dues aux excès. Mais c'est surtout chez les riches que l'alimentation les produit; les gourmands y sont fort sujets, et chez eux elles sont très-rebelles, car il est souvent mal aisé de faire entendre raison à l'estomac d'un gourmand.

Chez les pauvres, les affections cutanées qu'on rencontre sont plutôt dues à la profession, à l'habitat, aux excès de boisson (nous verrons plus tard leur nature), et surtout à la malpropreté, suite forcée de la misère : et en vérité ils y seraient bien moins sujets sans ces conditions; cela est si vrai, qu'un simple changement de régime peut, dans nombre de cas, amener la guérison. Je citerai comme exemple le phlysacion, le cnidosis, quelques variétés de prurigo et d'eczema, toujours faciles à reconnaître quand on les a vues, mais fort difficiles à apprécier sur une description; le plus ordinairement un régime convenable, plus confortable, plus régulier, quelques bains, les font disparaître.

D'où cela vient-il? d'un fait social : en effet, on peut

classer la société toute entière en deux ordres, celle dont la vie est régulière et celle qui vit d'excès; cette dernière comprend les extrêmes de richesse et de misère; la première, la société intermédiaire, possède toujours un honnête nécessaire, et n'est jamais sujette aux obligations de la misère. Ce fait, qui est constant pour les dermatoses, l'est pour une foule d'autres maladies, et notamment les épidémies. Lors du choléra, j'eus occasion de faire une remarque qui n'a pas été consignée dans le travail officiel fait à la préfecture de Paris, savoir : que dans les quartiers mêmes qui ont compté le plus de morts, les compagnies de garde nationale ont peu souffert. Dans celle dont je faisais partie, forte alors de deux cent cinquante-six hommes, on n'en perdit qu'un seul, et c'était un ancien militaire habillé aux frais de la compagnie. Je dois ajouter que le haut du faubourg Poissonnière, qui forme le cadre de cette compagnie, fut une des localités les plus maltraitées du deuxième arrondissement; il en fut de même, à ma connaissance, pour beaucoup d'autres quartiers de Paris. Cette observation valait la peine d'être faite, et, à mon avis, on eût trouvé des points de discussion hygié-

nique importants dans les contrôles des sergents-majors de la garde nationale de Paris. Or, la garde nationale forme essentiellement la classe intermédiaire, les pauvres et les très-riches n'en constituent qu'une minime proportion, et même n'en font point partie; les uns, par position sociale et impuissance; les autres, par puissance et mauvais vouloir.

Les rapports qui existent entre les dermatoses de toutes sortes et les épidémies sont peut-être plus fréquents que l'on ne pense; il est du moins assez remarquable que les localités les plus riches en maladies endémiques et épidémiques le soient aussi le plus en affections cutanées, et que toutes les fois qu'une épidémie se développe, il existe des réactions remarquables à la peau : le choléra lui-même en a présenté des exemples; j'en ai consigné dans ma thèse inaugurale; et, si l'on doit s'en rapporter aux observations de M. Serres, cette terrible maladie n'aurait été qu'un exanthème interne.

Les aliments simples, sans ces mélanges dont les farde l'art culinaire, sont sans contredit les meilleurs et les plus favorables à la santé; aussi, toutes les fois

qu'une maladie cutanée affectant une partie quelconque de l'appareil périphérique se rencontre, convient-il d'y revenir. C'est une précaution à laquelle on ne doit jamais manquer.

Mais il est un aliment qui est singulièrement contraire aux malades atteints de dermatoses, c'est le lait, excepté toutefois chez les enfants; d'où cela vient-il? je l'ignore; toujours est-il que les malades qui en font abus guérissent plus difficilement que les autres, et sont fréquemment atteints de maladies prurigineuses et squammeuses. Depuis que j'ai fait cette remarque, j'ai toujours supprimé le laitage chez mes malades de ce genre, et je m'en suis bien trouvé.

Il faut cependant dire que dans les bons pâturages le lait n'offre pas autant d'inconvénients que dans les villes; mais ici il faut impitoyablement le supprimer, car, soit parce qu'il est un composé autre que du vrai lait, soit parce que, quand il est pur, il provient d'animaux malades et nourris au sec, il se trouve nécessairement de mauvaise qualité.

On doit présumer aussi qu'un aliment que la nature a destiné à l'enfance ne remplit pas toutes les conditions

nécessaires pour l'âge adulte ou la vieillesse. Sous ces deux dernières conditions, l'homme a besoin d'une nourriture plus forte, plus substantielle; et, quoique les éléments nutritifs soient à peu de chose près les mêmes, les proportions convenables varient. On ne réfléchit pas assez, en général, à l'importance pratique de ces questions, peu faciles à expliquer par les théories, mais dont pourtant la solution n'est point douteuse dans l'application.

La médecine n'est point comme les sciences exactes, où une théorie peut rassembler un grand nombre de faits et les expliquer convenablement. L'observation seule est notre guide, et le sera sans doute encore longtemps : on n'est bon praticien que parce qu'on est observateur. Je ne veux pas dire par là que les recherches soient inutiles, bien au contraire, car elles conduiront un jour à découvrir des lois générales, et je pense que la physiologie est sur la voie de plusieurs. C'est le sort de toute science de commencer par l'observation et de finir par la théorie. Malheur si celle-ci est prodiguée trop tôt!

Les condiments, les épices ont-ils une influence bien

marquée sur la peau? Il est certain qu'avec leur propriété d'activer les fonctions gastriques, il est presque impossible que touts les systèmes ne s'en ressentent plus ou moins, et en particulier la peau ; on croit qu'ils activent la circulation, et par suite la perspiration cutanée; on a l'habitude d'en défendre l'emploi aux dartreux, c'est un usage dont il serait difficile de rendre compte ; mais en admettant qu'ils doivent être rejetés chez ces malades, il est probable qu'il n'en est pas tout-à-fait de même chez la plupart des scrophuleux qui s'en montrent naturellement avides, et j'ai déjà dit qu'il ne fallait pas mépriser l'instinct des malades. Du reste, les sirops anti-scorbutiques, le houblon, les amers qu'on leur ordonne sont-ils autre chose que de véritables médicaments épicés dont on règle simplement la dose?

Cependant l'on doit dire que l'abus des condiments a sur la peau une action constante ; il est certain qu'ils augmentent la perspiration cutanée : utiles dans touts les cas où la peau sécrète en moins, ils peuvent produire, dans certaines circonstances, une surexcitation morbide. Les gourmands, qui en font fréquemment

usage, sont sujets, en même temps, aux rhumatismes goutteux, aux prurigo et à une variété d'eczema très-opiniâtre; sans doute, les condiments n'en sont pas la seule cause, mais on doit croire qu'ils y sont pour beaucoup.

Une autre alimentation, dont l'emploi présente le plus d'inconvénients, est celle composée de viandes faisandées; certes, ces aliments qui ont subi un commencement de putréfaction, et dont on dénature, au moyen d'ingrédients divers, la saveur et l'odeur rebutantes, ne valent rien en quelque manière que ce soit; ils sont un des fruits du sensualisme et un des plus dangereux. Les hommes qui en font abus sont exposés aux ulcères sordides des membres inférieurs, à la gangrène spontanée et senile, au phlysacion, enfin, à ce que la peau peut offrir de plus ignoble.

On doit remarquer que la classe très-riche et celle très-pauvre sont sujettes, à peu de choses près, aux mêmes sortes de maladies cutanées; il faut penser que l'alimentation y entre pour beaucoup; en effet, les excès y sont également répandus et les aliments également malsains. Chez les riches ce sont des excitants,

des viandes que le goût rebute, mais dont la sensualité a corrigé la saveur qu'elle a rendue agréable à force de science culinaire; les pauvres vivent des rebuts rejetés de toutes parts, et la misère engendre les mêmes maladies que la débauche.

Avant de tirer des conclusions générales, je passerai à l'article des boissons.

SECTION III.

Des boissons.

On divise généralement les boissons en deux classes; celles qui sont alcoholiques et celles qui ne le sont pas. Cette division, satisfaisante au premier coup d'œil, me semble devoir être singulièrement modifiée, si l'on réfléchit que toutes les boissons ont sur l'organisme une action déterminée. Il m'a paru que l'on pouvait les classer d'après l'appareil principal sur lequel elles agissent, et diviser celles qui sont simplement réparatrices de celles qui ont de plus une influence marquée sur les fonctions de certains organes.

Quel est l'organe qui peut ici nous servir de base? évidemment c'est l'encéphale et ses dépendances; il est facile de démontrer que c'est la seule division naturelle.

Je divise donc les boissons en boissons réagissant sur l'encéphale et en boissons purement réparatrices.

Chose bizarre! cette division correspond à une autre toute aussi tranchée, savoir : que les premières sont toutes un résultat direct ou indirect du travail de l'homme; savoir : que les secondes et leurs analogues sont, ou toutes formées dans la nature, ou sont le résultat d'un mélange sans altération de principes.

Les boissons qui réagissent sur l'encéphale sont les alcoholiques, le thé, le café, les boissons opiacées, le chanvre indien, etc.

Les boissons simplement réparatrices sont l'eau, les liquides mucoso-sucrés et acidulés, tels qu'on les rencontre tout formés dans la nature, ou tels que par leur mélange leurs principes ne sont pas dénaturés.

Examinons d'abord la première division.

CLASSE PREMIÈRE.

Boissons réagissant sur l'encéphale.

Toutes, comme je l'ai dit, ne sont employées qu'après le travail préliminaire de l'homme, aucune ne se rencontre toute formée dans la nature.

1° *Les alcoholiques.* Ils sont de plusieurs degrés, depuis le petit cidre jusqu'au wiskhey écossais. Leur influence sur l'encéphale est bien connue, et l'on s'y habitue facilement. Ils occasionnent un état particulier du système nerveux, et pris en trop grande abondance ils peuvent même être cause de mort par suite de leur action narcotique et en même temps excitante. Ils sont, par les toxicologues, classés parmi les poisons narcotico-âcres.

Les symptômes qui accompagnent l'ivresse sont bien connus. D'abord, lorsqu'un homme a ingurgité une certaine quantité de liquides alcoholiques, c'est une gaîté singulière et une pétulance d'esprit remarquable, alors les facultés intellectuelles paraissent plus vives, plus développées ; lorsqu'il a dépassé ce terme, une pe-

santeur sus-orbitaire se fait sentir, la langue devient épaisse, la parole lourde, la pensée obscure, et il est provoqué au sommeil; à un degré plus élevé, la marche devient chancelante, et, chez les uns, ce sont des accès de joie ridicules, des chants désordonnés; chez les autres, des mouvements de fureur qui peuvent devenir dangereux à ceux qui approchent l'homme ivre. A ce moment, l'ivrogne est comme insatiable de boisson, il demande à boire et continue tant qu'il a les moyens de satisfaire sa soif ardente, jusqu'au moment où enfin ses facultés physiques et intellectuelles anéanties, lui ôtent jusqu'au sentiment de son être. Alors il tombe où il est, sa respiration est suspirieuse, stertoreuse même, et souvent, si l'on ne porte un prompt secours ou si la nature ne le soulage point par des vomissements, il meurt misérablement.

Outre ces effets immédiats de l'excès de ces liqueurs, il en est d'autres que l'on peut considérer sous plusieurs faces, soit que leur action amène lentement des altérations pathologiques, soit qu'elle entraîne un affaiblissement moral grave. Ces deux questions méritent des considérations sérieuses.

On conçoit que ces liquides agissent chimiquement sur les muqueuses, et que par leurs propriétés de modifier les conditions de la circulation et de l'innervation, elles portent également leur influence sur l'appareil encéphalique; dans le premier cas, elles amènent, soit des ulcérations, soit le ramollissement de la muqueuse intestinale; dans le second, elles agissent de deux manières, et pour bien les comprendre il faut d'abord définir les deux fonctions essentielles de l'encéphale.

La moelle épinière, le cervelet et les lobes postérieurs du cerveau président aux fonctions sensitives, les lobes antérieurs de celui-ci, aux fonctions intellectuelles.

Les alcoholiques peuvent donc agir en altérant, soit l'innervation physique, soit l'innervation morale. Dans le premier cas, on remarque que les membres inférieurs sont sujets à un tremblement particulier, et que l'appareil générateur, quoique excité, même jusqu'au priapisme, ne remplit qu'imparfaitement ses fonctions et même point du tout. Ces agents pris en excès peuvent donc occasionner une surexcitation morbide du système nerveux, et cette surexcitation est presque toujours suivie d'une prostration plus ou moins prolongée. Ils agis-

sent en même temps sur les organes respiratoires ; il semble qu'alors l'hématose soit imparfaite ; le pouls est plein et lent, et le cœur ne paraît remplir qu'imparfaitement ses fonctions. Du reste, ceci est d'autant plus vrai, que dans l'empoisonnement par les alcoholiques, la mort a lieu par asphyxie et défaut d'hématose. Le cœur et les vaisseaux pulmonaires sont constamment gorgés de sang noir.

Les alcoholiques ont, sur le tissu cutané, une influence spéciale qui se manifeste par des affections des bulbes cutanées, notamment sur la face, la poitrine et les épaules ; on sait qu'une physionomie avinée est passée en proverbe. De plus, unis à la malpropreté, ils produisent une maladie sordide particulière qui a reçu le nom de phlysacion, et qui consiste en un développement pustulant sur toutes les parties du corps indistinctement ; cette maladie se guérit facilement par la cessation de l'abus et par les soins de propreté. Mais dans les classes mêmes les plus infimes, la nécessité de l'abus des alcoholiques pour le développement de ce mal sordide est tellement reconnue, que presque touts les individus qui en sont atteints et à qui on demande depuis

quand ils le sont, vous répondent imperturbablement : *Depuis que je bois.*

On doit penser, d'après cela, que l'abus des liquides de ce genre, surtout des plus concentrés, est nuisible à un haut degré aux malades déjà affectés de dermatoses ordinaires, et qu'il peut les compliquer des maladies qu'il occasionne lui-même ; de plus, ces boissons portent sur le canal intestinal une irritation de nature particulière qui agit chimiquement sur les muqueuses, les ramollit, les détruit, et quelquefois même amène des perforations mortelles.

Il est un autre effet qu'on attribue à cet abus, effet rare il est vrai, et qu'on a aussi pensé dépendre d'autres causes ; je veux parler des faits de combustion spontanée qui se sont toujours manifestés chez les individus qui faisaient une consommation exagérée de liqueurs fortes ; c'est ordinairement par une des extrémités que ces combustions commencent, et aucun moyen connu n'a pu jusqu'à ce jour en arrêter les progrès. On a trouvé des gens morts de cette manière, réduits à quelques onces de poussière, et cela sans qu'aucune odeur extraordinaire eût été sentie, ni que le

feu se fût communiqué aux corps combustibles qui se trouvaient à côté du malheureux.

Mais de touts les effets de l'abus des alcoholiques, le plus redoutable sans contredit existe dans l'influence pernicieuse qu'ils exercent sur le cerveau, et ce n'est point cet hébêtement particulier qui survient chez l'homme en état d'ivresse, c'est un idiotisme réel qui persiste et ôte à l'ivrogne d'habitude toutes les facultés d'intelligence nécessaires dans la société. Et ces facultés, elle ne les anéantit pas seulement chez l'ignorant, mais chez l'homme instruit, savant, à organisation supérieure. On sait un écrivain dont les débuts ont été remarquables, un de ces hommes qui ont prédit à la restauration l'inévitable résultat de ses fautes, mais qui se livrait à des dérèglements de boisson; on a vu, dis-je, cet écrivain perdre successivement touts les avantages de ses précieuses qualités d'esprit, en venir à une ineptie complète, et ne pouvoir enfin soutenir sa misérable existence qu'en ingurgitant de l'esprit de vin du commerce.

Toutefois les habitudes de la vie sont telles, et sont tellement respectables, que l'on ne peut dans la vie so-

ciale actuelle supprimer absolument, sans quelques dangers, l'usage de ces liquides, mais au moins l'on doit chercher touts les moyens possibles d'en diminuer la consommation, surtout en ce qui concerne les liqueurs, telles que l'eau-de-vie, les wiskheys, etc. Il y a même plus, dans le traitement des maladies de la peau, l'usage modéré du vin est parfaitement convenable.

Les boissons alcoholiques exercent une singulière influence suivant les conditions de température où l'on vit; on sait en effet que les substances avec lesquelles on les fabrique le plus directement ne se trouvent pas sous touts les climats. La vigne appartient aux pays tempérés, et la plupart des liqueurs fabriquées directement avec les fruits d'autres végétaux ou les céréales sont très-peu chargées d'alcohol. D'après les analyses de Brandès, il y aurait entre la bière ordinaire des paysans du nord et le vin de Chypre ou de Madère, une différence de 6 à 22 pour cent.

Un résultat singulier des boissons alcoholiques, est l'action qu'elles ont sur la calorification organique. Dans les régions à haute température, elles agissent sur

l'encéphale et occasionnent fréquemment des apoplexies mortelles. Sous l'influence du froid, elles amènent à la périphérie, et aux extrémités, abaissement de température. Dans les pays froids, il est passé en proverbe que l'eau-de-vie gèle l'homme, et que la bière tient chaud. En effet, dans ces climats, il ne suffit pas qu'une boisson désaltère, il faut encore qu'elle nourrisse. La triste campagne de Russie n'a que trop fourni la preuve de la vérité de ce proverbe ; on sait que les soldats français n'y manquaient pas d'eau-de-vie, et qu'ils mouraient de congélation dès qu'ils en faisaient abus.

Il faut dire, en résumant, que les boissons qui ne renferment qu'une petite proportion d'alcohol sont devenues nécessaires à notre civilisation, qu'il y aurait même danger à les supprimer ; mais celles qu'il faut combattre, détruire même, s'il est possible, sont celles où l'agent alcoholique entre dans la plus forte proportion, tout ce qu'il produit est mauvais ; faiblesse des puissances reproductrices, altération des tissus intestinaux, irritation de l'innervation physique, destruction des facultés intellectuelles, maladies graves des tissus cutanés externes, voilà les tristes et trop nécessaires ré-

sultats de l'abus, et même de l'usage de ces boissons à principe alcoholique concentré.

Maintenant, je dirai un mot des boissons agissant sur l'encéphale, et dont la base n'est point l'alcohol; plusieurs sont excitantes simplement, d'autres joignent à l'excitation le narcotisme.

C'est une triste vérité à exprimer, mais cependant il faut le dire, partout les hommes semblent avoir recherché des moyens de détruire en eux-mêmes les brillantes facultés de l'intelligence, il semble qu'un des besoins de l'humanité soit de provoquer par l'ivresse l'oubli des choses de la société; il n'est presque pas un peuple, civilisé ou sauvage, qui n'ait trouvé le moyen de composer une substance enivrante et d'en abuser; là où les lois religieuses ont défendu les boissons alcoholiques, des sucs végétaux immédiats sont venus les remplacer; tel est l'opium, extrait du *papaver somniferum*, telle est la liqueur faite avec le hatchit-hatquil ou chanvre indien, telle est encore la cava des sauvages de l'Amérique du Nord, tel est le tabac dont la fumée enivra les Indiens du Mexique, de Guatimala, de Tierra-Firma et des Florides, avant que l'usage en eût

été adopté par les Européens. Nous n'avons ici à parler que des boissons ; mais comme en même temps nous avons à parler des diverses sortes d'ivresse, touts ces agents entreront directement ou indirectement dans le cadre que je me suis tracé.

L'opium et les narcotiques, proprement dits, sont les premières de toutes ces substances ; si j'en parle à l'article boisson, ce n'est que parce qu'on les emploie sous deux natures, soit en les mâchant comme font les Turcs, les Indiens et les Chinois, soit en les buvant en infusion comme font les Persans ; quelle que soit du reste la manière de les employer, leur effet est le même, et ils agissent sur l'encéphale d'une manière spéciale.

Ils produisent l'ivresse, mais une ivresse particulière, dont le résultat est moins la torpeur particulière à l'ivresse par les alcoholiques, que des mouvements de folie qui poussent souvent les hommes à des actes de véritable fureur : on donne avant le combat l'opium aux Turcs, comme ici l'eau-de-vie. Les Malais ne manquent jamais de s'en enivrer avant un combat ou avant un acte de vengeance. Les Indiens qui font usage du hatchit-hatquil s'asseyent gravement les jambes

croisées, puis, quand ils sont ivres, ils se lèvent et courent comme des furieux, souvent le poignard à la main, et frappent n'importe qui ils rencontrent. Ces faits sont si fréquents qu'on ne les punit même pas. D'autres individus, d'un caractère plus doux, se livrent à des danses extravagantes et prétendent éprouver alors d'ineffables voluptés. Mais l'abus de ces substances finit presque toujours par altérer l'énergie morale de l'homme et par le réduire en toute fin de cause à l'état de brute.

Mais ce sur quoi je veux appeler l'attention, c'est moins l'influence sur l'état psychologique, résultat de l'abus de ces substances, que sur leur action probable sur les tissus cutanés. J'ai déjà dit que le développement extrême des facultés nerveuses prédisposait au développement des dermatoses, notamment du genre acné. De plus, on doit remarquer l'extrême disposition des Orientaux à contracter ces maladies, et surtout la circonstance particulière de la plus grande gravité des affections cutanées dont ils sont atteints. Les expériences faites par MM. Bally, Trousseau, et les observations de quelques autres praticiens, ont constaté que la mor-

phine en particulier produisait à la peau un prurit assez intense. Cette observation pratique a peut-être une portée plus grande qu'on ne pense. Si les liqueurs enivrantes ont sur les tissus périériques une action spéciale et excitante, ne peuvent-elles pas, par cette même action continue et prolongée, amener à la longue les éruptions du caractère le plus dangereux? il y aurait alors dans la suppression légale, politiquement et religieusement parlant, non-seulement utilité, mais encore nécessité. On le voit de nouveau, l'hygiène apporterait son secours au bien-être et à la conservation des populations, si l'on daignait s'occuper des lois qui la gouvernent. Malheureusement l'intérêt d'argent vient se placer entre le bien général et l'égoïsme particulier ; la plupart des fiscs tirent de ces substances dangereuses de si gros et de si inévitables bénéfices, qu'il y a lieu de craindre que jamais on ne veuille s'en occuper sérieusement ; ce serait pourtant bien quelque chose que de supprimer des classes entières de maladies cruelles par de simples articles de lois.

Il existe une autre variété de boissons dont l'action sur l'encéphale est positive, mais dont l'influence n'est

nullement fâcheuse, ce sont celles qu'on a nommées poisons lents, parce qu'on peut en boire pendant un siècle : ce sont le café et le thé, productions toutes deux orientales, et dont l'emploi paraît infiniment utile sous ces climats. On sait que dans nos guerres d'Afrique, des généraux habiles ont substitué avec avantage le café aux alcoholiques, et que l'usage de son infusion ainsi que de celle du thé est devenu général en Europe. Après cela, dois-je dire que les éloges qu'on leur a donnés ne me semblent pas entièrement mérités? Je comprends que sous un ciel brûlant, qui prédispose à l'apathie et à la torpeur, une légère excitation nerveuse soit utile aux facultés de l'homme, mais dans notre Europe, beaucoup ont peine à supporter cette innervation surabondante ; on est obligé, en médecine, de proscrire souvent ces boissons. Je crois, qu'à la rigueur, ce seraient plutôt de bons médicaments. Il ne faut pas dire qu'ils réveillent le Hollandais dans ses Polders, et l'Anglais dans son île brumeuse ; ces pays nourrissaient des populations vigoureuses, riches et puissantes, avant qu'on y prît du thé et du café. Ce que je vois de plus clair, c'est la sensualité qui s'est introduite dans toutes

les classes, et surtout les intérêts de quelques commerçants qui trafiquent avec les colonies et la Chine, et y engloutissent, sans espoir de retour, les plus certaines et les plus indispensables richesses de nos pays.

DEUXIÈME CLASSE.

Des boissons simplement réparatrices.

Ces boissons peuvent se diviser en deux ordres : les unes sont légèrement nutritives, les autres étanchent simplement la soif; mais, du reste, aucune de ces substances n'agit spécialement sur l'encéphale.

Toutes se trouvent toutes préparées dans la nature, et sont formées de mélanges sans altérations de principes; elles ont toutes un excipient commun, qui est l'eau ou protoxide d'hydrogène, composée, comme on le sait, d'un volume d'oxigène et de deux volumes d'hydrogène réduits, pour passer à l'état liquide, au millième environ de leur volume gazeux sous la pression atmosphérique au niveau des eaux tranquilles; l'eau constitue, on peut le dire, la boisson par excel-

lence. Elle est répandue sur le globe à l'état de vapeur disséminée dans l'atmosphère, et à l'état solide, dans les hivers des climats tempérés et sur les pôles et les hautes montagnes ; elle ne doit nous occuper ici que sous son troisième point de vue, l'état liquide, le seul dans lequel on en fasse usage pour l'alimentation. Pour être potable, elle doit renfermer alors en dissolution une certaine proportion d'air, ou plutôt d'un mélange d'oxigène et d'azote, dans lequel ce dernier est en moindre proportion que dans l'air atmosphérique. En effet, la quantité d'oxigène comparée à celle de l'azote peut s'élever ici jusqu'à 32 pour cent au lieu de 21.

Chez les peuples à l'état sauvage ou nomades, et chez la plupart des nations méridionales, l'eau constitue la boisson la plus habituelle ; mais chez les peuples des pays froids et tempérés, surtout lorsqu'ils sont civilisés, on la tempère par des mélanges, soit les alcoholiques, soit les dissolutions acides, sucrées ou mucilagineuses. Avant de parler de ces mixtions, il importe d'étudier les différences des eaux, suivant qu'elles sont tirées des rivières, fleuves, ou ruisseaux, ou des lacs et étangs, ou des eaux stagnantes, comme des marais ou des puits,

ou en dernier lieu qu'elles proviennent des pluies, soit qu'on les recueille pour être employées immédiatement, soit qu'on n'en fasse usage qu'après un certain temps de conservation dans les citernes.

Les eaux de pluies reçues directement sont en général les plus pures ; cependant, lorsqu'elles sont le produit d'un orage, elles renferment généralement une faible proportion d'acide nitrique, combinaison résultant probablement de l'action de l'électricité sur les parties constituantes de l'air atmosphérique. Ces eaux sont, du reste, en général légères et bonnes, elles contiennent une grande quantité d'air en dissolution, et l'on sait que cette condition est nécessaire à la salubrité des eaux.

Cependant, si les eaux de pluies ont été recueillies après être tombées, soit sur le sol, soit sur les toitures, elles sont loin d'avoir la même salubrité ; elles peuvent s'être chargées des matières inorganiques et organiques qui se trouvent sur leur parcours ; alors, suivant les localités, elles peuvent devenir infiniment malsaines. On les distingue même aux genres d'infusoires qu'elles renferment, elles se putréfient rapidement, et c'est ce

qui explique pourquoi l'eau des citernes demande à être renouvelée souvent.

L'eau des citernes présente des propriétés diverses, selon les matériaux qui entrent dans leur construction, et selon qu'elles ont ou non des communications avec le sol; elles peuvent alors s'imprégner d'éléments de différentes natures, tels que les sels calcaires, sodaires, ou enfin de produits organiques végétaux et animaux. Et l'on comprend qu'il est fort difficile d'empêcher l'envahissement de tout ceci, car mille causes concourent à altérer les citernes, telles que la capillarité, les courants d'air, les attractions électriques.

Après les eaux pluviales, et dans l'ordre de leurs qualités salubres, viennent les grands cours d'eau, et il est bon de définir ce que j'entends par grands cours d'eau. Je comprends par ce mot tout fleuve ou rivière recevant un nombre plus ou moins considérable d'affluents sortant de lits, et par suite, de bassins géographiques et géologiques de natures diverses. Ces bassins peuvent fournir aux eaux qui les parcourent des substances salines diversement composées, et dont le contact aux confluents doit amener de vastes réactions chi-

miques ; il vient de là que le cours central est susceptible d'avoir, et a en effet une composition différente après chaque confluent, et que sa pureté est d'autant plus grande, qu'il reçoit un plus grand nombre d'affluents. Prenons un exemple : les eaux de la Flandre française renferment en dissolution des chlorures, les eaux du bassin de la Seine contiennent au contraire des sulfates. Si les deux bassins communiquaient, j'abandonnerais aux chimistes l'explication des phénomènes qui devraient avoir lieu dans un semblable mélange. Il m'importe peu qu'ils soient d'accord entre eux sous le point de vue scientifique, certain que je suis d'avance qu'ils s'accorderont tous pour reconnaître dans le cours principal une eau plus potable et de meilleure composition hygiénique ; et, d'un autre côté, les buveurs d'eau n'hésiteront pas à faire la distinction entre les eaux courantes centrales et les eaux affluentes, ils distingueront toujours au goût une bonne eau d'une mauvaise ; et quand je place les grands cours en première ligne, et comme fournissant les eaux les plus convenables aux usages journaliers, je ne fais que me conformer à l'opinion de tous, savants ou autres.

Il se présente dans les grands cours d'eau une condition singulière, c'est que leur température thermométrique est toujours supérieure à celle des affluents d'un moindre volume. A quoi doit-on rapporter ce phénomène ? sans doute à des combinaisons chimiques plus nombreuses ; cette condition semblerait devoir amener à sa suite des dissolutions salines ou autres plus concentrées, cependant c'est le contraire qui a lieu. Quelle en est la cause ? on l'ignore ; essayons de l'éclaircir, non point directement, mais par le simple raisonnement.

Il existe une loi de chimie minérale qui a été désignée par le nom de loi de Berthollet, du nom de son célèbre inventeur, elle est ainsi conçue :

1° *Toutes les fois que deux corps en dissolution peuvent, par leur double décomposition, donner naissance à un corps soluble et à un corps insoluble, la décomposition est forcée.*

2° *Toutes les fois que deux corps solubles peuvent, dans leur réunion fortuite dans un liquide, donner par l'échange de leurs éléments naissance à deux corps insolubles, la décomposition est forcée.*

3° *Toutes les fois qu'un corps soluble est mis en contact avec un corps insoluble, et que la formation de deux corps insolubles peut résulter de l'échange de leurs éléments, la décomposition se fait forcément, mais lentement.*

Réduisant ces trois questions à une seule, elles se ramènent à ceci : *Toutes les fois que deux corps composés minéraux, mis en contact, peuvent, par l'échange de leurs éléments, passer, soit en commun, soit séparément, de l'état de solubilité à celui d'insolubilité, l'échange des éléments a lieu.*

Or, il n'est pas difficile de comprendre que dans les grandes masses d'eaux courantes formées, comme l'on sait, par la réunion d'un certain nombre de courants particuliers venant de bassins de compositions géologiques différentes, et renfermant en conséquence des sels de diverses natures ; il n'est pas difficile, dis-je, de comprendre que l'on rencontre à chaque instant les conditions les plus nécessaires à l'accomplissement de cette grande loi, qui est plus qu'une loi de laboratoire, mais qui est avant tout une loi naturelle. Il n'est personne qui, pour peu qu'il ait voyagé, n'ait souvent remarqué que les eaux changeaient de couleur aux con-

fluents des rivières, et qu'il s'y formait à la longue de vastes dépôts salins qui finissaient par changer même la direction des embouchures; je n'ose pas trop dire que ce soit là un résultat de la loi de Berthollet, mais au moins il y a grande apparence.

Entrons maintenant dans la question des eaux stagnantes.

Elles sont de plusieurs sortes, soit qu'elles constituent les grandes masses d'eaux qui circonscrivent les continents, ou qu'elles se trouvent renfermées dans l'intérieur même des terres.

Si leur niveau constant est entretenu par l'afflux des fleuves et rivières qui viennent y aboutir après avoir parcouru de vastes espaces de terrains dans l'intérieur des terres, elles sont dénommées mers, et contiennent alors constamment de fortes proportions de sels, le plus généralement le chlorhydrate de soude.

Alimentées par des sources inconnues, ces eaux stagnantes peuvent être douces, et peuvent ne différer en rien, quant à leur composition chimico-minérale, des eaux de sources et rivières; elles sont alors des lacs, des étangs et des marais.

Ces trois divisions des eaux stagnantes sont excellen-

tes en géographie, où l'on a plutôt à voir l'usage que l'industrie et le commerce sont susceptibles de retirer des grandes masses d'eaux, tant pour les relations commerciales que pour les communications de villes à villes, de peuples à peuples. Hygiéniquement parlant, nous avons surtout à considérer si les nations vivant aux bords des eaux stagnantes, quelle que soit du reste l'étendue de ces dernières, sont sujettes à des maladies spéciales. Pour résoudre cette question, nous avons à examiner quelle est la composition de ces divers liquides.

Il s'y rencontre constamment deux sortes d'agents principaux, des substances organiques et des substances inorganiques; les premières sont des animaux et des végétaux, les secondes des sels solubles.

On comprend de suite que les liquides doivent éprouver, par ce double fait, des modifications importantes, soit qu'on les considère sous le point de vue de leur potabilité, soit d'un autre côté que l'on veuille se rendre compte des effets hygiéniques de leurs émanations particulières.

On sait que les eaux marines chargées de fortes proportions salines sont impotables, et d'un autre côté on

sait également que sur les rivages de la mer les fièvres ne sont pas plus communes que dans l'intérieur des terres et aux bords des fleuves et rivières ; cela sans doute doit être attribué à l'agitation que les vents, les courants et le flux et reflux communiquent aux grandes masses. Il est cependant à remarquer que près des mers intérieures, où l'influence des corps célestes est presque insensible, les populations sont sujettes aux maladies résultant de l'influence des eaux stagnantes. C'est ainsi qu'elles sont très-nombreuses sur le rivage de la Mer-Noire et de la mer d'Azof, tandis qu'elles sont fort rares à Scutari et à Constantinople, où le courant du Bosphore entretient un continuel renouvellement.

La décomposition des corps organiques vivant et mourant dans l'eau semble avoir une sérieuse qualité dans les considérations sur l'influence hygiénique et morbide des effluves ; il est au moins certain que plus les eaux alimentent d'animaux de toutes espèces, poissons, crustacés, insectes, zoophites, plus également elles nourrissent de végétaux, plus aussi les maladies, tant fiévreuses que scrophuleuses, sont communes sur

leurs rivages; ceci se comprend : en effet, la décomposition de ces diverses substances fournit à l'air circonvoisin des gaz de plusieurs sortes, ou azotés, ou hydrogénés, ou carbonés. Il y a peut-être plus, des générations spontanées d'insectes microscopiques pourraient bien y vicier l'air respirable, sans qu'on pût le moins du monde s'en rendre compte.

Je n'ai point ici à expliquer comment il se fait que les eaux des mers soient chargées d'une forte proportion de substances salines, tandis que les eaux des fleuves et rivières ne le sont que peu ou point. Cependant, pour ne pas avoir à revenir plus tard sur cette question, nous allons en aborder une qui peut-être nous expliquera comment il se fait que les eaux des grands centres sont chargées de sels, tandis que la majorité des eaux des lacs n'en contiennent qu'une proportion minime.

On sait qu'on a été forcé d'admettre dans toutes les théories astronomiques ou géologiques que le globe terrestre a été, à des époques bien reculées, beaucoup plus chaud qu'il ne l'est de nos jours; tout prouve même qu'il a existé à l'état d'incandescence. Alors une

foule de substances, aujourd'hui solides, étaient à l'état liquide, tandis que les liquides de nos jours étaient répandus en vapeurs dans l'atmosphère qui environnait le globe pendant cette période de chaleur. A mesure que le refroidissement s'est opéré, ces substances sont venues se condenser à la surface; les unes étaient salines et ont donné naissance de suite à des corps solubles et insolubles dans l'eau; cette dernière a dû nécessairement, vu son évaporation facile, se déposer à la surface dans un des derniers temps de la période de calorification, et probablement à l'époque même où la nature organisée a pu se former pour la première fois. De grands cours d'eau ont dû prendre naissance immédiatement à la suite de la condensation des vapeurs, et en même temps de vastes lacs ou mers dans les anfractuosités sans issues possibles.

Il est probable qu'alors la composition des masses d'eaux s'est trouvée identique sur toute la surface du globe terrestre; mais les fleuves et rivières ramenant constamment, en vertu de la loi de la pesanteur, leurs eaux aux points les plus déclives et entraînant avec eux les sels et corps solubles répandus sur leurs par-

cours, les ont apportés et laissés dans les mers. En effet, comme celles-ci perdent par l'évaporation la même quantité d'eau qu'elles reçoivent par les embouchures et les sources intérieures, et rendent de l'eau distillée tandis qu'elles ne reçoivent que de l'eau saline, la salure a dû augmenter en raison directe des temps. Tel a dû se passer cet immense phénomène aux premières époques de la déposition des eaux.

Plus tard ont eu lieu de grandes commotions qui ont changé les niveaux par suite de la production des grandes chaînes de montagnes ; ici nous ferons une remarque, c'est que les grands lacs se rencontrent presque constamment dans le voisinage des chaînes primitives, qui sont, et je n'ai pas besoin de le développer, entièrement composées de roches granitiques ou quartzeuses, ce qui revient à dire : 1° Que les lacs ont été formés plus tard que les mers, et 2° que leurs eaux ont pu rester douces, puisque celles qui les alimentent parcourent des sols privés de sels solubles. Cette proposition semble entièrement résoudre le problème hygiénique de la non-salure de la presque totalité des eaux stagnantes, lorsque celles-ci ne reçoivent point

de rivières importantes par l'étendue de leur parcours.

Les sels que l'on rencontre le plus souvent en dissolution dans les eaux, soit courantes, soit stagnantes, sont ceux-ci : le chlorhydrate de soude, des sels de magnésie, de chaux, de potasse, combinés, soit au chlore, soit à l'iode, soit au brôme, ou enfin aux acides nitrique et sulfurique. On y trouve de plus, suivant les circonstances, une certaine proportion de gaz acide carbonique ou d'hydrogène sulfuré, et, dans touts les cas, de l'air atmosphérique renfermant une quantité d'oxigène plus considérable que l'air que nous respirons (32 pour 100 au lieu de 21).

Outre ces éléments minéraux, les eaux renferment encore des détritus organiques provenant des animaux ou végétaux qui vivent dans leur sein, et des animaux ou végétaux entraînés de l'intérieur des terres ; les eaux courantes ont, sous ce rapport, des avantages nombreux sur les eaux stagnantes, attendu que celles-là sont incessamment renouvelées sur tous les points de leur parcours, et entraînent avec elles toutes les matières de nature à les corrompre, de sorte que si les décompo-

sitions n'ont pas moins lieu, elles n'altèrent que peu ou point les qualités salutaires du liquide.

Mais aussitôt que par les débordements elles se répandent sur les terres et y restent plus ou moins longtemps, ces eaux prennent toutes les propriétés des eaux marécageuses, tant par leur mauvaise qualité comme boissons que par l'influence de leurs effluves sur la santé des hommes et des animaux.

Les lacs, qui sont une variété d'eau stagnante, présentent comme boissons des conditions assez favorables, dues au renouvellement par les sources, à leur grande profondeur, et à l'agitation que les vents et d'autres causes occasionnent sur toute leur étendue. Ils nourrissent un grand nombre d'animaux, et notamment d'excellents poissons, tels que l'ombre, la lotte, le lavaret, etc. Malgré ces conditions, qui paraissent indiquer des avantages de salubrité, ils n'échappent pas entièrement aux conditions des eaux stagnantes, et les fièvres endémiques, le crétinisme et les diverses variétés de scrophules sont fréquents dans leur voisinage; on doit toutefois remarquer le fait suivant, c'est que les lacs traversés dans toute leur étendue par

de grands cours d'eau, et qui ne sont pour ainsi dire que la dilatation d'une partie de leur lit, tels que le lac de Genève à l'égard du Rhône, celui de Constance à l'égard du Rhin, les grands lacs de l'Amérique septentrionale, à l'égard du Saint-Laurent, participent, pour la qualité potable de leurs eaux, aux avantages des grands cours d'eau. On voit ici qu'une simple question d'hygiène se lie aux rapports les plus élevés de la géologie.

Mais dans les lacs à peu de profondeur, ou marais, la question devient bien autrement grave : les plantes nombreuses qui y croissent, les nombreux insectes, larves et vers qui vivent tant à leur surface que dans leur sein, l'action du soleil qui les dessèche par portion à certaines époques de l'année, et y produit le développement de la fermentation putride ; toutes ces eaux ensemble, dis-je, rendent l'eau tout-à-fait impotable pour l'homme et la plupart des mammifères terrestres ; cependant, un grand nombre de ces derniers s'en contentent.

Dans les pays où il n'existe ni eaux courantes, ni lacs, ni sources à la superficie, on est obligé de se pro-

curer de l'eau artificiellement, soit en recueillant l'eau de pluie, soit en creusant des puits ou des mares, soit par le sondage artésien, soit enfin en amenant les eaux courantes au moyen de saignées faites aux cours d'eau les plus voisins, par canaux ou aquéducs. Toutes ces eaux jouissent de propriétés différentes, selon qu'elles sont le produit de l'un ou l'autre de ces moyens; j'ai déjà dit un mot des citernes et de leurs inconvénients; les eaux des puits ordinaires sont rarement très-bonnes; presque toujours chargées de sels calcaires provenant du sol, elles sont lourdes, difficiles à digérer, ne dissolvent pas le savon et sont impropres à la coction des légumes; il en est cependant quelques-unes qui présentent toutes ces dernières propriétés.

Les eaux qu'on se procure par les sondages artésiens sont le plus ordinairement potables, et n'ont pas les désavantages de celles des puits; cela se comprend, si l'on veut faire attention qu'elles ne se rencontrent jamais dans le calcaire, mais dans des couches sablonneuses situées au-dessous; mais là comme en tout il se trouve des variations, et plusieurs sont chargées de substances en dissolution, quelques-unes même sont

légèrement sulfureuses ; on doit dire, malgré cela, que partout où les conditions du sol seront convenables à l'application du sondage, le puits artésien devra être préféré à tout autre moyen.

Les eaux des canaux et aquéducs ont des propriétés variées, suivant qu'elles proviennent des rivières ou de sources vives ; ceux qui s'alimentent dans les rivières participent aux propriétés des eaux de celles-ci, et de plus, se chargent de beaucoup de substances inhérentes au sol qu'elles parcourent ; de plus, les canaux sont presque stagnants et n'ont de cours que l'écoulement qu'on leur procure par la décharge des écluses ; aussi, leurs eaux sont-elles ordinairement moins potables que celles des grands cours d'eau naturels, quoiqu'en général préférables aux eaux de puits et des sources vives, à moins que celles-ci ne prennent naissance dans des sables ou des couches quartzeuses.

Les eaux des aquéducs, si elles tirent leur origine des fleuves ou rivières, conservent toutes leurs bonnes qualités, et gagnent en bonté quand elles viennent des sources vives. En effet, ces dernières renferment en général de fortes quantités de sels calcaires qui se dé-

posent ordinairement dans le parcours. Beaucoup d'anciens aquéducs sont couverts d'incrustations calcaires et de sédiments ferrugineux ; et l'on peut voir encore aujourd'hui, notamment à Arcueil, l'énorme dépôt qui a lieu. Nul doute que les eaux d'Arcueil, les plus impures de Paris, ne soient cependant, à leur sortie des fontaines de la capitale, infiniment préférables à ce qu'elles sont à la source même.

Beaucoup de petites rivières ne fournissent que des eaux vicieuses, non point à cause de leur qualité propre, mais parce que, couvertes, dans toute l'étendue de leur parcours, d'usines et lavoirs, il s'y forme incessamment des dépôts dont le résultat est, au bout d'un temps donné, de former un lit factice de touts les détritus des fabriques ; il n'est peut-être pas d'exemple plus frappant de ce fait que le lit de la Bièvre et celui de la rivière de Bolbec. Le voisinage de ces petites rivières est insalubre, et leurs eaux ne sont nullement potables. On devrait, dans l'intérêt des populations, réserver un peu plus ces petits cours, qui souvent sont les seules ressources de nombreuses populations. Heureusement, l'emploi des machines à vapeur et l'usage

de ce dernier agent, qui peut remplacer l'eau dans une foule d'industries, pourra, plus tard, permettre ces améliorations indispensables à la salubrité publique.

Les eaux ne sont pas seulement modifiées par la longueur de leur parcours, par leurs masses et par la nature de leur lit, elles le sont encore par l'influence des climats et les genres d'animaux et végétaux qui vivent dans leur sein. Plus la vie aura d'activité sous une latitude, plus aussi la vie organique sera surabondante, la putréfaction rapide et l'eau insalubre ; il n'y aura alors que les immenses masses liquides qui pourront être utiles à la société humaine, il semble même que la nature ait prévu ce cas. Le continent américain, si riche en organisation de touts genres, est aussi le plus parcouru par des grands fleuves, et la nature semble avoir corrigé les deux inconvénients l'un par l'autre. Là où la vie organique est la plus active, se trouvent aussi toutes les dispositions les plus favorables à la formation des grands cours qui, comme je l'ai déjà dit, présentent les conditions les plus convenables à la potabilité des eaux.

Ici se présente une question, déduction forcée des

précédentes, et que beaucoup de personnes renverront aux conséquences de l'habitat, cependant elle est la suite nécessaire de celle des eaux, considérées sous le point de vue de leur utilité à la vie sociale.

L'on peut dire que la société humaine ne peut sérieusement vivre qu'à la condition d'une humidité tempérée, c'est ce que l'on semblait avoir déjà entrevu sur l'ancien continent, et la découverte de l'Amérique et les travaux exécutés sur ce sol nouveau par les populations de l'Afrique, de l'Asie et surtout de l'Europe, sont venues apporter des preuves importantes à cette opinion ; c'est ce que nous allons chercher à faire comprendre par les résultats des travaux des hommes sur les pays vierges. Sur ce point, l'Amérique, pays que l'on a pu étudier depuis sa découverte, et l'établissement des sociétés civilisées sur son territoire, nous servira de base. De là, nous reviendrons à nous rendre compte, par les observations faites sur l'état actuel de l'ancien continent, de l'importance qu'a pu avoir l'influence des travaux de l'agriculture sur les climats, les mœurs, l'alimentation et les habitudes progressives des peuples qui habitent ce dernier.

Dans toutes les localités où l'homme s'est constitué en état de société, il a cherché à améliorer sa condition relative, et a constamment tendu vers un certain but sous le rapport sanitaire. Il a cherché à rendre plus sains les centres sociaux, et il y est parvenu de plusieurs manières.

Les centres sociaux sont dans touts les cas subordonnés aux deux questions de position géographique, commerciale ou politique. Quand une localité s'est trouvée constituée de manière à avoir une importance commerciale ou politique, les grandes agglomérations d'hommes s'y sont nécessairement portées, et quel qu'ait été l'état sanitaire de la localité, rien n'y a fait, mais la gêne et les maladies ont entraîné forcément l'attention sur les eaux, soit qu'elles aient été par trop abondantes, soit qu'elles aient manqué. On a donc cherché à faire venir les eaux sur les points qui en étaient dépourvus, et à en décharger ceux qui en avaient un superflu. Par là, on est arrivé à donner des qualités salubres à des pays malsains. On comprend que la question se lie ici aux communications de peuples à peuples, c'est ce que nous n'avons pas à considérer.

Mais ce qui est important, c'est de connaître jusqu'à quel point l'influence que le manque d'eau, joint à la nature du climat, peut agir sur l'association humaine.

L'ancien continent, le plus anciennement civilisé suivant l'histoire écrite des vieux temps, a passé par des phases successives d'état sanitaire plus ou moins convenable, dans les divers pays où la civilisation s'est successivement établie. L'Égypte, l'Asie mineure et la Grèce étaient des contrées salubres avant l'invasion musulmane ; la Gaule, la Germanie, la Grande-Bretagne dévoraient au contraire les légions romaines ; dans les temps présents c'est tout l'opposé.

J'ai dit dans le second chapitre que la nature des climats n'avait point subi de changements ; la plus grande preuve que l'on en puisse donner, c'est que les températures moyennes n'ont point varié depuis les temps historiques, ce qui est démontré par l'identité de la végétation, sous les mêmes latitudes, depuis Moïse jusqu'à nos jours, fait curieux qui a été développé dans une intéressante notice de M. Arago; mais la civilisation s'est déplacée et les travaux ou l'incurie des hom-

mes ont amené à la longue les changements remarquables dont l'histoire nous fait mention.

On sait que dans l'ancienne Gaule, la Gaule de Jules César, les fleuves étaient plus puissants, les marais plus nombreux, les sources plus abondantes, les chaleurs plus intenses, les froids plus vifs. Tout cela a disparu; qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans la Seine, cette redoutable *Sequana,* ce fleuve impétueux, l'effroi de ses riverains? personne assurément; la société humaine, en s'établissant sur ce sol vierge, a amené rapidement la destruction des forêts surabondantes, et en même temps les peuplades demi-sauvages qui habitaient les Gaules et la Germanie ont accepté ces nouvelles données de la société, et ont ensuite contribué à ces changements importants.

Remarquons en passant que partout où les peuples civilisés ont fondé des établissements, ils ont nécessairement amené ces hauts résultats qui semblent tout-à-fait des conditions forcées de leur existence; et cela doit être, car la nature, telle qu'elle est, produit bien assez pour la vie des animaux libres, et ne fournit presque rien à l'existence des grandes sociétés.

Ce qui s'est passé dans l'ancien continent commence à avoir également lieu dans les nouveaux états de l'Amérique; on a déjà remarqué que les travaux qu'on exécute sur cette terre vierge ont amené dans les climats des variations telles que, la température moyenne restant la même, les extrêmes de chaud et de froid sont rapprochés; il arrivera aussi inévitablement, par suite des défrichements, que les sources seront moins abondantes; et peut-être dans trois ou quatre mille ans, ces fleuves, qui étonnent notre imagination par leurs dimensions, reviendront au niveau des fleuves de l'ancien continent, dont les parties les moins civilisées fournissent aussi en général les plus grands cours d'eau, à l'exception de l'Afrique, dont le terroir sablonneux absorbe les eaux au lieu de les réunir dans les grandes pentes.

Les maladies qui, sous ces diverses conditions de pays vierges et de pays défrichés, affectent l'espèce humaine, sont aussi différentes que la nature même des sols et que leurs productions; dans presque touts les pays de l'Europe, l'homme de touts les climats peut venir et vivre comme l'habitant du pays même; dans les contrées abandonnées à la nature, il faut subir une

réaction particulière, souvent funeste, et qui constitue ce que l'on a désigné par le mot d'*acclimatement*. C'est ainsi que dans l'Amérique du nord les nouveaux arrivants sont beaucoup plus sujets à contracter la fièvre jaune que les habitants normaux du pays. C'est peut-être à cette circonstance que l'on doit les discussions sur la contagion ou la non-contagion de cette endémie. Les médecins du pays, voyant qu'elle ne se propage que peu sur les naturels, n'ont pas assez réfléchi, peut-être, si elle était ou non contagieuse pour les étrangers; les médecins étrangers, au contraire, ont peut-être trop tenu, par la raison inverse, au fait opposé.

Toujours est-il que l'homme habitué à la vie civilisée ne s'établit pas de prime-abord et sans de graves inconvénients pour lui-même sur les terroirs nouveaux, que les végétaux même que la culture a produits par suite des recherches de l'agriculture, y reviennent souvent par excès de végétation à une forme primitive (1).

---

(1) Un respectable missionnaire, M. l'abbé Niel, qui a longtemps vécu dans les Louisianes, me racontait un jour, qu'ayant voulu obtenir des choux pommés et des radis, de graines venues

Nul doute, comme je l'ai déjà annoncé, que par suite de l'invasion des grandes sociétés sur le sol récent de l'Amérique, tout cela ne se modifie, et que le territoire ne devienne, dans les temps futurs, aussi favorable à la culture et à la vie des sociétés, que celui de l'Europe et de la plus grande partie de l'Asie.

Dans les pays de nouvelle formation ou récemment admis aux priviléges de la civilisation, les maladies de la peau, rares dans les populations nomades, envahissent rapidement les populations concentrées : faut-il l'attribuer aux mœurs, aux climats ou au sol, c'est ce que je ne puis définir ; mais il est probable que touts les trois doivent être considérés dans cette curieuse question. De même, un grand nombre de fièvres du type intermittent, les affections scrophuleuses, qui semblent s'y rattacher de près, et surtout les endémies et épidémies y sont plus fréquentes que partout ailleurs.

---

d'Europe, il n'avait eu pour résultat des uns, qu'une racine grêle et ligneuse, et que les autres ne lui avaient fourni que d'énormes choux cavaliers. En enlevant par des amendements une partie de la richesse fécondante de la terre vierge qu'il cultivait, il avait obtenu plus tard, des mêmes graines, des produits parfaits.

Après avoir dit ceci, je reviens à la question des boissons.

Nous avons vu que l'eau était la boisson par excellence, examinons maintenant comment la société a dû la modifier pour l'usage général, et dans quelle proportion ordinaire elle entre dans les divers liquides destinés à la consommation usuelle.

J'ai parlé assez longuement des boissons réagissant sur l'encéphale ; quant à leurs effets dès qu'elles sont concentrées ou que l'on en fait abus, nous dirons maintenant en quoi elles peuvent être utiles si on les emploie convenablement.

Nous avons d'abord vu les alcoholiques. Aussitôt que l'alcohol dépasse 25 pour 100 de la totalité des boissons, on doit les considérer comme liqueurs et n'en faire usage qu'en petite quantité, et si on les emploie comme boissons simples, les étendre d'une grande proportion d'eau. Le vin lui-même n'est presque jamais, dans la vie ordinaire, consommé à l'état de pureté ; on le trempe pour les repas. Cependant, l'on doit dire que les hommes des pays froids supportent les alcoholiques d'une manière extraordinaire.

Le thé, le café, le chanvre indien, l'infusion de pavots des Persans ne sont, comme on le sait, que des infusions plus ou moins concentrées, et leur plus ou moins grand degré de concentration explique leur action plus ou moins prononcée.

Les boissons qui ne réagissent point sur l'encéphale, du moins de manière à troubler sensiblement ses fonctions, sont, comme je l'ai avancé, des infusions directes sans altération de principes immédiats, acides, mucilagineux ou sucrés non vénéneux, lesquels ne peuvent jamais devenir nuisibles, quelle que soit du reste leur concentration.

1° *Boissons sucrées.* La boisson sucrée par excellence est tout simplement une dissolution dans l'eau d'une certaine proportion de sucre de canne ou de betterave ; le plus souvent on ne la consomme pas à l'état de pureté, on l'aromatise avec des eaux de senteur, du vin ou un alcoholique quelconque. D'un usage général chez les gens en bonne santé, elle est la base de presque toutes les tisanes, on peut même dire qu'elle est la meilleure de toutes, et en vérité on s'y bornerait, si les malades n'exigeaient pas que le médecin leur admi-

nistrât une apparence de médicaments. Heureusement, le médecin habile et qui fait une thérapeutique sérieuse, s'arrange le plus souvent pour ne donner que de l'eau sucrée, sous prétexte de tisane; il l'allie à des substances insignifiantes, et il a raison, car l'eau sucrée, légèrement nourrissante, toujours d'une saveur agréable, ne fatigue jamais les organes, en ce qu'elle ne laisse point l'estomac dans un état absolu d'inertie, et n'y occasionne jamais un travail surabondant.

2° *Boissons mucilagineuses et gommeuses.* Ces dernières, dont les bases sont extraites directement des végétaux qui les contiennent, sont de plusieurs sortes : elles sont constituées par des dissolutions plus ou moins concentrées de gomme arabique, de gomme adraganthe, de dextrine, et des mucilages de plusieurs racines de la famille des malvacées ; elles possèdent en grande partie les propriétés de l'eau sucrée; elles sont désaltérantes, légèrement alimentaires, mais ont l'inconvénient de n'être pas parfaitement bien supportées par touts les malades. On les sucre habituellement pour les rendre plus agréables au goût. Du reste, en aucun cas elles ne font partie de l'alimentation ordinaire, dès qu'elles en-

trent dans le domaine de la pharmacie ou de la confiserie ; cependant, il est convenable de dire qu'il est des liquides mucoso-sucrés qui servent de boissons habituelles à quelques populations ; telle est la sève du bouleau dans le nord de l'Europe, celle de plusieurs genres de palmiers en Afrique et en Asie, celle de *l'arbre vache* ou *arbre à lait* de l'Amérique méridionale ; tel est encore le lait du coco non parvenu à maturité. Ces liquides sont agréables et parfaitement salubres, mais ils ont le défaut de passer rapidement à l'état acide.

3° *Boissons amères :* Ces boissons sont presque toujours reléguées dans la thérapeutique ; elles sont loin cependant d'être toutes rejetées de l'usage habituel, il en est même que l'on allie aux boissons de table, tel est le houblon qui, comme chacun sait, fait partie constitutive de la bière, telle est aussi une autre plante amère dont j'ignore le nom, mais qui paraît être un convolvulus que les Marattes mêlent à leurs boissons. Du reste, on s'habitue facilement à l'usage des boissons amères ; un grand nombre de personnes, à qui on les fait prendre dans le but de détruire une affection

morbide quelconque, en continuent ensuite l'emploi par goût. Ces boissons sont légèrement anti-fébriles, surtout dans les fièvres nerveuses ; elles sont légèrement toniques et fatiguent rarement les organes, à moins qu'elles ne soient trop concentrées.

4° *Boissons acides*. Elles méritent un article à part, tant sous le point de vue de leur application à la médecine que sous celui de l'usage qu'on en fait généralement.

La nature organique végétale produit les acides en si grande quantité, qu'il est impossible de présumer qu'elle ne leur ait donné une importance sérieuse sur la vie organique animale. La presque totalité des fruits verts, la majorité des mêmes fruits à l'état de maturité, une foule de tiges herbacées, de feuilles et autres annexes des végétaux en contiennent, et souvent en très-grande proportion. Les familles naturelles botaniques qui fournissent le plus de fruits alimentaires se distinguent surtout sous ce rapport, et ce sont les aurantiées, les grossulariées, les vignes, les rosacées, les palmiers, les bananiers, etc., qui en fournissent la plus grande quantité. Ajoutons à cela que la sève, extraite d'un

grand nombre de végétaux, passe rapidement de l'état mucoso-sucré à la fermentation acide, et nous aurons de suite une idée de l'importance que jouent les acides dans la nature ; de plus, l'action des agents chimiques sur les végétaux produit toujours des acides libres, surtout lorsqu'on a recours au calorique comme moyen de fabrication.

Les acides les plus usuels, ceux qui entrent le plus souvent dans notre alimentation, sont : l'acide citrique extrait des fruits des aurantiées et des grossulariées, l'acide acétique ou vinaigre obtenu par la fermentation du marc de raisin ou par la fermentation acide de certains vins, surtout les vins de l'Orléanais, l'acide pyro-acétique, ou vinaigre de bois obtenu par des procédés de laboratoire, et nous n'avons pas ici à en donner la méthode d'extraction ; l'acide malique qui est contenu dans la plupart des fruits des rosacées à graines multiples internes, tels que le fruit du pommier, du poirier, de l'épine et du sorbier, et qui fait en outre partie constitutive du cidre et du poiré. En médecine, on fait quelquefois usage de *limonade* minérale, ce sont les acides nitrique, sulfurique et chlorhydrique qui en forment la base.

Plusieurs eaux minérales peuvent être considérées comme des limonades salines : ainsi sont les eaux de Seltz, de Saint-Pardoux, de Vichy, d'Orezza et quelques autres; l'acide qui en fait partie est constamment le gaz acide carbonique, et l'eau qui le dissout renferme, dans tous les cas, des proportions variables de sels de soude. Ces eaux, lorsqu'elles sont naturelles, sont infiniment bienfaisantes, et les eaux factices sont loin de remplir le même but dans le cas de maladie : nouvelle preuve, s'il est possible, de l'importance des produits naturels; cependant, quelles qu'elles soient, naturelles ou factices, elles ont leur utilité. On devrait pourtant faire en sorte qu'on ne se servît pas pour les fabriquer des carbonates de chaux naturels, car par le dégagement du gaz, il y a toujours une certaine proportion de sel calcaire entraînée, ce qui modifie la qualité de l'eau gazeuse; ajoutons une autre circonstance d'une importance capitale en médecine, c'est que les sels calcaires renferment toujours à l'état fossile des substances animales qui passent dans le liquide avec le gaz acide carbonique, et donne aux eaux gazeuses ainsi faites une saveur putride, ce qui les rend malsaines et même quelquefois impotables.

Dire que les climats sont encore en rapport sous ce point de vue avec la nature des boissons nécessaires à la société, ce n'est qu'exprimer une opinion dont la preuve se rencontre à chaque pas ; dire que les saisons ont une influence remarquable sur le mode d'alimentation liquide, ce n'est encore qu'un fait facile à prouver. En effet, dans les climats chauds, le nombre des fruits acides et sucrés, et par suite des boissons acides, est excessivement considérable ; c'est là que se trouvent les nombreuses familles végétales, si variables par leurs formes apparentes, mais si identiques par la nature de leurs produits, qui contiennent dans leurs fruits, dans leurs tiges, dans leurs annexes la plus grande proportion d'acide, soit qu'on récolte ceux-ci avant ou après leur maturité. Les orangers et leurs nombreuses variétés, depuis l'orange douce jusqu'au citronnier, cédratier, bigarradier et pamplemousse, les palmiers, comme le chamœrops, le latanier et le dattier, les musacées dans toutes les diverses formes du bananier, beaucoup d'autres arbres encore dont il serait trop long de donner ici l'énumération, contiennent des acides libres et constituent en grande partie l'alimentation habituelle des climats chauds.

Dans nos climats tempérés, à l'époque des plus grandes chaleurs de l'été, se présentent surtout les fruits acides, les variétés de groseilles (famille des grossulariées), les cerises (famille des rosacées), etc. On doit de plus remarquer, et ceci est important, que les fruits qui ne mûrissent qu'à l'automne sont toujours à l'état de verdeur, acides ou astringents. Voyons donc si cette singularité de la nature ne se trouverait pas par hasard en rapport avec les nécessités de l'organisation animale.

Dans le commencement de ce chapitre, j'ai dit que la température, en agissant sur les tissus périphériques externes, modifiait en sens contraire les tissus périphériques internes, ou, pour mieux faire comprendre la question, que lorsque la peau externe était excitée, l'action de la peau interne était diminuée, et *vice versâ:* examinons si la prévoyance de la nature, qui a donné les acides en grande quantité aux habitants des pays chauds, et qui les a produits de même dans les saisons chaudes des pays tempérés, n'a pas été là aussi prudente qu'il est possible.

Les boissons acides sont en même temps excitantes et toniques, et d'autant plus, que lorsqu'on les obtient

directement, elles sont le plus fréquemment alliées à des substances astringentes, qui elles-mêmes sont des acides particuliers, comme le tannin, l'acide gallique et autres; on conçoit qu'en activant le travail de la peau interne, elles opèrent une dérivation sur la peau externe, et empêchent qu'il s'y produise des sécrétions : or, comme le calorique extérieur produit à la peau externe une excitation importante, il en résulte que toute alimentation susceptible de réveiller le travail de la peau interne est convenable, et dans les pays chauds et dans les chaudes saisons de nos climats, et cela est d'autant plus sérieux, que les affections cutanées se développent surtout de préférence sur les points excités de la peau interne ou externe.

Le plus généralement on se sert pour l'usage journalier des acides extraits du règne végétal, rarement pourtant on boit leur dissolution aqueuse pure, le plus souvent on les allie au sucre sous forme de sirops qui, dissous ensuite dans l'eau, deviennent la base de boissons rafraîchissantes et surtout éminemment désaltérantes. Chez nous, les sirops de groseille, de limon, de vinaigre, sont employés comme rafraîchissements,

et la limonade crue ou cuite est fréquemment usitée pendant les chaleurs de l'été.

Quoi que nous ayons exprimé de l'importance des boissons acides dans les pays intertropicaux, on remarquera cependant qu'elles sont encore entre toutes les plus ordinairement usitées dans les régions tempérées, ou qu'au moins il n'est aucune boisson qui n'en renferme une certaine quantité. Touts les vins usuels, depuis la piquette du paysan jusqu'aux vins fins du gourmet, renferment, outre l'alcohol qui en fait partie constituante, de l'acide acétique, de l'acide tannique, du tartrate acide de potasse et quelquefois du gaz acide carbonique ; dans le cidre, on rencontre de l'acide acétique et de l'acide malique ; les bières développent rapidement l'acide carbonique et quelquefois l'acide acétique ; ainsi il n'est presque point de boissons usuelles qui ne renferment des acides libres, et il est à remarquer que la plupart des liquides acides ont des qualités sanitaires supérieures. Les vins fins bien dépouillés, comme on le dit, sont supérieurs au goût, mais ne désaltèrent pas, ils ont de plus le désavantage d'être capiteux, et je doute que pour l'homme sujet à exécu-

ter des travaux pénibles sous l'ardeur du soleil, un vin de Bordeaux qui l'enivrerait à petites doses soit préférable aux plus simples piquettes dont il pourrait boire à sa soif.

Dans les pays septentrionaux, les liquides usuels ont pour base, d'abord de l'eau, puis une petite proportion d'alcohol, et enfin une forte proportion de substances mucoso-sucrées; mais les acides qui en font aussi parties constitutives, paraissent tellement nécessaires à l'usage journalier de l'homme, qu'ils se rencontrent presque partout. Les bières du nord renferment, comme nous l'avons déjà dit, du gaz acide carbonique; nous ajouterons que les hydromels, employés généralement par les populations slaves, produisent et retiennent les acides carbonique et acétique, et qu'ils ne sont véritablement potables que lorsque ces acides s'y rencontrent.

A mesure que les bonnes lois d'hygiène publique se répandent et pénètrent dans les mœurs, l'usage des boissons acides devient de plus en plus habituel, et cela existe surtout depuis que l'industrie manufacturière est parvenue à former artificiellement les eaux minérales : celles de Seltz, de Bussang, de Saint-Pardoux, de Vi-

chy, sont devenues d'un usage journalier pour un grand nombre de personnes, surtout pendant les chaleurs de l'été, et cela sans que la thérapeutique soit appelée à y jouer un rôle quelconque. On ne saurait trop louer cette coutume, car touts ces liquides, outre qu'ils désaltèrent, tonifient l'estomac et lui donnent une plus grande activité digestive.

La petite proportion d'acide qui est mélangée constamment aux liquides alcoholiques naturels semble avoir une influence remarquable sur leur action particulière à l'économie animale. Ils paraissent détruire en grande partie l'influence narcotique de cet agent ; il est au moins certain que les vins qui renferment en dissolution des proportions sensibles de gaz acide carbonique ou de tout autre acide, excitent plutôt la gaîté qu'ils n'amènent l'ivresse.

A la suite des boissons dont nous venons d'exposer les différents ordres, nous pourrions placer certains liquides renfermant en dissolution des essences et des principes aromatiques. Je ne le ferai pourtant pas, ce sont pour moi des condiments et rien de plus. Que ces agents soient mélangés aux aliments liquides ou aux

aliments solides, leur action est la même ; mais comme leur importance est grande dans la médecine, leur histoire trouvera place dans la seconde partie de ce travail.

TROISIÈME CLASSE.

Boissons alimentaires.

Quoique parmi les boissons nous n'ayons établi que deux divisions principales, celles agissant sur l'encéphale, et celles simplement réparatrices ; quoique nous ayons dit que les boissons désignées, dans les ouvrages d'hygiène, sous le titre de boissons alimentaires, ne devaient être classées que pour mémoire, attendu qu'elles se réduisent en réalité à l'aliment solide en dissolution dans l'aliment liquide, nous devons ici en dire un mot sous le rapport de leur utilité dans l'état de maladie chez l'homme.

L'homme, comme nous le savons, est avant tout carnassier, il a besoin pour vivre de substances azotées, et dans la plupart des cas, la privation complète de ces substances entraîne à la longue une inertie absolue de

l'estomac et des fonctions de cet organe. De nombreuses observations viennent à l'appui de cette manière de voir, et de plus, les expériences de M. Magendie, qui ont démontré qu'un carnassier ne pouvait pas vivre long-temps avec des aliments non azotés, prouvent également qu'il ne faut peut-être jamais en priver l'homme absolument, même en état de maladie. En effet, il est entièrement démontré que l'estomac des carnassiers n'est plus apte à reprendre ses fonctions, si son action sur les substances azotées a été interrompue pendant un temps trop prolongé.

Les boissons alimentaires peuvent être considérées comme des dissolutions de substances animales combinées à l'eau par l'action de l'ébullition prolongée, ce sont en général celles que l'on a désignées par le mot spécial de bouillons; ces décoctions s'obtiennent, comme on le sait, de viandes diverses, telles que celles du bœuf, du veau, de diverses volailles, de poissons, de grenouilles, etc.; on pourrait presque, quand elles ne sont pas trop chargées d'éléments alimentaires, les désigner par le titre beaucoup plus clair de tisanes animales.

Je crois qu'en aucune sorte de maladie elles ne peuvent être sérieusement nuisibles, et que, de plus, elles ont l'avantage de conserver à l'estomac l'habitude des substances azotées, ce qui permet au médecin qui en fait usage dans sa pratique, de rendre plus courte la convalescence des malades. J'ai souvent fait l'observation, et plusieurs de mes confrères ont dû le remarquer comme moi, que les malades qu'on avait affaiblis par une diète végétale trop longue, ne se rétablissaient complètement qu'avec lenteur; tandis que chez les autres, le passage de l'état de maladie à l'état de santé était presque insensible. Je pense que ce que l'on doit entendre par diète absolue, n'est pas la privation de toute substance azotée, mais bien la privation des aliments solides ou trop chargés de principes animaux ou végétaux; ajoutons à cela que l'on a souvent grand avantage à administrer ces boissons froides, et ajoutons aussi d'un autre côté, que les personnes qui ont été soumises un trop long temps à l'alimentation végétale absolue, conservent quelquefois pendant des années entières des gastralgies et des entéralgies qui sont souvent causes premières d'affections cutanées externes.

Je dirai un mot en passant sur les potages que l'on a l'habitude de donner aux malades, au premier moment de la convalescence des maladies aiguës, pour ne point fatiguer l'estomac ; on y mélange habituellement des fécules, telles que le gruau, le riz, la fécule de pommes de terre, l'arrow-root, le tapioca, le sagou, etc. Je crois que cette méthode est mauvaise, et j'ai fréquemment observé qu'à la suite des maladies gastriques surtout, la digestion de ces substances était trop pénible, tandis que des bouillons froids, des gelées de viandes, du poisson même, se digéraient sans aucune espèce de difficultés. Il y a toujours quelque chose de vrai dans l'instinct du malade qui demande à réparer ses forces perdues, et souvent le meilleur moyen de les lui rendre, est de lui accorder simplement les substances animales en réglant les doses de ce qu'il doit et peut prendre.

Je m'arrêterai ici sur cette question des boissons alimentaires, non sans rappeler cependant que le lait doit y trouver sa place, mais comme nous avons parlé longuement sur ce sujet dans les premiers développements de l'alimentation, nous ne devons pas en parler davan-

tage, et nous passerons immédiatement aux considérations générales sur le sujet qui nous occupe.

SECTION IV.

Considérations générales sur l'alimentation.

J'ai annoncé au commencement de ce chapitre que je donnerais un tableau résumé de la classification des aliments, c'est maintenant le moment de tenir ce que j'ai promis. J'ai établi, comme on le sait, deux classes principales : 1° les aliments solides; 2° les aliments liquides. Dans la première classe, il se présente deux ordres : 1° les aliments végétaux ou renfermant peu d'azote ; 2° les aliments animalisés ou renfermant une forte proportion d'azote. Le premier ordre pourrait trouver un large développement si l'on voulait se donner la peine de le rapporter aux diverses familles botaniques, et à quelques éléments tirés du règne animal ; le second ordre est un.

La seconde classe a présenté également deux ordres, et nous les avons basés sur l'action qu'exerçaient certaines boissons sur l'encéphale et ses dépendances. Le

premier ordre a renfermé les boissons agissant sur cet organe central, et nous avons vu que toutes étaient un résultat de l'industrie agricole ou commerciale, et que dans ces boissons, les principes élémentaires étaient modifiés; nous y avons rencontré plusieurs sous-ordres : 1° les alcoholiques, résultat de la fermentation des fruits sucrés ou de quelques substances renfermant de la fécule; 2° les narcotiques, résultat de certaines préparations tirées, soit du *papaver somniferum*, soit du hatchit-hatquil ou chanvre indien; 3° quelques boissons de table ou plutôt de sensualisme, qui sont le café, le thé, extraits, l'un du *coffea arabica*, et l'autre des *thea viridis* et *bohea*. Le second ordre de boissons nous a offert des substances simplement réparatrices, extraites directement à l'état de suc végétal et consommées immédiatement, ou composées de mélanges directs sans altérations de principes immédiats. Là, comme dans le premier ordre, plusieurs sous-ordres se sont présentés : 1° les acides, qui, comme nous l'avons dit, se retrouvent dans plusieurs familles botaniques en proportions souvent considérables; puis, 2° les liquides sucrés, si employés comme désaltérants dans l'état de santé comme

dans celui de maladie ; enfin, 3° les mucoso-sucrés et mucilagineux, que l'on allie presque toujours pour la consommation, et dont l'usage est infiniment répandu. On se rappelle que nous n'avons classé que pour mémoire les boissons aromatiques et amères.

Nous avons dû nous borner à dire un seul mot des boissons dites alimentaires, comme le lait, les bouillons, etc. ; et cela par la raison qu'elles peuvent, par la pensée, se réduire à l'aliment solide en dissolution dans l'aliment liquide. Pour donner une idée plus nette de la question, nous allons dès ce moment établir le tableau des divisions alimentaires.

TABLEAU DE L'ALIMENTATION

Considérée par classes et ordres d'aliments.

PREMIÈRE CLASSE.

Aliments solides.

1° Aliments tirés du règne végétal, ou renfermant une petite proportion d'azote.

2° Aliments tirés du règne animal, et renfermant une forte proportion d'azote.

3° Condiments et épices.

DEUXIÈME CLASSE.

Aliments liquides ou boissons.

- **1° Boissons exerçant une action spéciale sur l'encéphale et ses dépendances.**
  - **1° Alcoholiques.**
    - 1° Vins.
    - 2° Bières.
    - 3° Cidres.
    - 4° Liqueurs de table.
    - 5° Cava.
  - **2° Narcotiques...**
    - 1° Opiacées.
    - 2° Chanvre indien.
  - **3° Excitantes....** (1° Café, 2° Thé) et leurs analogues.
- **2° Boissons réparatrices..**
  - **1° Acides.....**
    - 1° Végétales.
    - 2° Minérales.
    - 3° Eaux minérales gazeuses.
  - **2° Sucrées.**
  - **3° Mucilagineuses et gommeuses.**
  - **4° Aromatiques et amères.**
- **3° Boissons alimentaires..**

Elles sont toutes composées de substances animales ou végétales en dissolution dans l'eau, soit qu'elles aient été obtenues directement, comme cela existe pour le lait, soit qu'elles aient été obtenues au moyen de l'ébullition ou de l'infusion des substances animales ou végétales dans l'eau chaude ou froide, ou toute autre boisson réparatrice.

On voit que les éléments de ce tableau sont d'une simplicité extrême, et que toutes les sortes d'aliments y trouvent naturellement leur place. Cependant, comme il est bon de prévoir les objections probables, je dois discuter ici l'ancienne classification admise dans presque touts les livres d'hygiène ; on y trouve d'abord les aliments solides et les aliments liquides : cette division est identique à la mienne. Dans la première division, tout est encore analogue. Dans la seconde, la question est complètement changée ; on trouve en effet que les aliments liquides sont divisés dans l'ancienne classification en alcoholiques, non alcoholiques et alimentaires. On doit s'apercevoir qu'au lieu de diviser les boissons par une seule espèce de combinaison chimique, j'ai pris pour base l'action particulière qu'elles exerçaient sur l'organe central de la vie organique et intellectuelle. On me répondra sans doute qu'il n'est aucune sorte d'aliment qui n'ait une action plus ou moins prononcée sur le système nerveux encéphalique ; cette objection qui sera faite, ne sera après tout qu'une chicane plus ou moins spécieuse, car s'il est vrai que toute alimentation a une action sur l'appareil principal de la vie, il est vrai

aussi de dire que toutes n'en troublent pas également les fonctions ; les unes réparent les pertes éprouvées, elles sont nécessaires à l'intégrité et à la conservation de la vie, les autres ne sont que sensuelles et entravent la marche des phénomènes organiques. Les alcoholiques, les narcotiques, si fréquemment usités dans les diverses contrées du globe, suivant les localités, les latitudes et même les religions, ont toujours pour résultat de troubler la vie intellectuelle et la vie physique ; et, quoiqu'on s'y habitue, ils deviennent toujours nuisibles à la longue ; les boissons réparatrices, au contraire, ne nuisent jamais à l'homme, elles peuvent même entretenir l'intégrité de la vie et de la santé, pendant peu de temps il est vrai, lorsque le manque des aliments solides se fait sentir.

Je ne sais si l'on voudra accorder raison à ces idées ; sans doute la critique pourra les atteindre, mais si la base en est bonne et que l'on ne puisse les attaquer que dans les détails, la classification persistera, et ne sera influencée que par quelques changements de peu d'importance.

CHAPITRE X.

Des odeurs, et par suite de l'homeopathie considérées sous le seul point de vue hygiénique.

Qu'est-ce qu'une odeur ? Cette question paraîtra bien bizarre aux gens du monde ; il n'est pourtant pas moins vrai que l'odeur, pas plus que la saveur, ne peut être scientifiquement définie ; chacun en a dit son mot, les chimistes comme les médecins, et l'on s'est accordé à ne voir dans la faculté odorante des corps, qu'une division presque atomique de leur propre substance ; on s'est de plus fort extasié sur certaines circonstances inexplicables ; comment, dans l'hypothèse de la division des substances, comprendre en effet qu'un grain

de musc, par exemple, puisse remplir de ses émanations de vastes enceintes pendant des années entières, sans perdre sensiblement de son poids? Je vais essayer d'exposer une hypothèse, certes fort différente de l'ancienne, et qui sera basée sur une disposition organique d'une part, et de l'autre, sur les expériences positives de l'acoustique et de la lumière.

Il existe dans l'organisation encéphalique un nerf qui porte le nom de trifacial ou cinquième paire, les fonctions sensitives principales semblent être entièrement dominées par lui; il envoie une de ses branches au nerf acoustique, et, dès qu'elle est détruite, l'ouïe n'existe plus; il envoie une seconde branche au nerf optique, et si elle est coupée, la vue s'éteint; il gouverne par une troisième branche le nerf olfactif, et, dès que cette troisième branche n'existe plus, le sens de l'odorat meurt. Quelle est maintenant l'espèce d'agent physique dont l'influence est sensible dans les deux premiers cas de l'ouïe et de la vue? Prenons d'abord la question de l'ouïe comme la mieux résolue.

Comme on le sait, le son se propage par ondulations, et parcourt un certain chemin dans un temps donné

(337 mètres par seconde). Ces ondulations deviennent sensibles à l'oreille, et suivent des lois constantes. Quelle que soit la gravité ou l'acuité des intonations, les vibrations parcourent constamment la même distance dans le même temps, ce qui est facilement démontré par un orchestre qui est tout aussi bien d'accord à cent toises qu'à un pied ; mais je ne veux pas faire ici de l'acoustique, je veux dire seulement que, dans ce qui concerne le sens de l'ouïe, le nerf de la cinquième paire, ainsi que le nerf acoustique, est sensible à l'influence d'une sorte d'ondulation.

Après le sens de l'ouïe vient celui de la vue. La question devient là beaucoup plus difficile, et il nous faut parler, en peu de mots il est vrai, des diverses hypothèses qui se partagent la science relativement au mode de propagation de la lumière.

Suivant Descartes, la lumière se propage par ondulations ; suivant Newton, la propagation se ferait par des molécules infiniment petites, que le corps lumineux projetterait dans l'espace. Sans vouloir critiquer la force de projection toute phénoménale que cette théorie accorde, peut-être un peu gratuitement, au corps lumi-

neux, j'avouerai que presque touts les physiciens du siècle dernier l'ont professée, à l'exception toutefois d'Euler, qui a trouvé dans la théorie des ondulations la solution du problême des lunettes achromatiques que Newton croyait impossible.

Depuis quelques années, cependant, on est revenu à l'hypothèse de Descartes; la découverte du phénomène des interférences par Young, et son explication par Fresnel, la démonstration que ce dernier en a donné dans la théorie des ondulations, tandis qu'elle est complètement inexplicable dans celle de l'émission, semblent avoir entièrement détrôné l'hypothèse de Newton, et avoir ramené touts les physiciens à professer exclusivement les idées primitives de Descartes. La propagation par ondulations semble toute aussi démontrée aujourd'hui pour la lumière que pour le son. Voici donc une seconde branche de la cinquième paire, celle qui préside à la vue, sensible aux ondulations lumineuses, comme l'autre l'est aux ondulations sonores.

Arrivons maintenant à l'odorat. Si au lieu de particules odorantes on avait affaire à des ondulations odorantes, que de phénomènes, inexplicables jusqu'à ce

jour, s'expliqueraient avec facilité. Qu'importerait alors le poids d'un corps odorant? on y verrait tout simplement une substance douée de la propriété de produire dans les milieux des vibrations d'une certaine nature, on en tirerait même une assez simple classification des odeurs, c'est ce qu'il serait certainement possible de faire. Le grain de musc n'a plus à perdre de son poids, la fleur qui fournit ses émanations autour d'elle n'a plus besoin de perdre de sa substance, et lorsqu'elle perd son odeur, elle est tout simplement dans la condition du corps qui se refroidit, elle se désodore, s'il est permis de se servir de cette expression. Un corps gazeux odorant ne contrarie en rien l'hypothèse, car, on le sait, il n'y a jamais contact absolu entre les divers corps. La distance entre une molécule gazeuse et la pituitaire peut être énorme relativement à l'étendue des vibrations. Si maintenant on ajoute que le sens de l'odorat est présidé, ainsi que ceux de l'ouïe et de la vue, par une branche de la cinquième paire, on n'aura pas, si l'on veut, une preuve physique, mais bien une preuve anatomique; preuve qui, pour le dire en passant, ne devrait jamais être négligée par les physiciens,

alors qu'ils s'occupent d'agents capables d'influencer l'organisme.

Une série d'expériences curieuses à faire, serait de reconnaître, par la voie de l'observation, le temps de propagation des odeurs. Ceci est fort délicat, et il faut pour cela un sens parfait ; mais si l'on arrivait à prouver que les odeurs se propagent dans des temps constants, l'hypothèse des ondulations odorantes serait au moins fort probable. Mais, dira-t-on, comment se fait-il que les odeurs aient une action thérapeutique, si elles ne sont que de simples vibrations ? Pourquoi pas ! est-ce que la musique n'agit point sur les sens, au point de communiquer des sensations morbides! est-ce que la lumière n'est point un agent médical puissant ! est-ce que le calorique, qui n'est qu'une forme de la lumière, n'agit point sur les tissus de manière même à les détruire ! et cependant ce ne sont là que des vibrations. Pourquoi les ondulations odorantes ne seraient-elles pas de puissants agents ? et faut-il absolument, dans la nature, le contact absolu des corps pour qu'il y ait action produite sur l'organisme ; une mauvaise odeur incommode le sens olfactif, de la même manière qu'une note

fausse offense l'ouïe, de la même manière qu'une lumière trop vive ou trop diffuse altère le sens de la vue.

Une nouvelle école médicale, celle d'Hannemann, l'homéopathie en un mot, a attaché aux odeurs une importance capitale; a-t-elle eu tort? je ne le crois pas, car cette opinion est basée sur des faits sérieux d'observation. Il est au moins certain que les odeurs peuvent, dans nombre de cas, agir de manière à troubler singulièrement l'organisme; c'est ce que nous allons prouver par quelques exemples.

Une dame tombait en syncope aussitôt qu'elle se trouvait près d'un bouquet de roses; beaucoup de personnes crurent devoir attribuer ce fait à la coquetterie; une amie de la dame se chargea de le prouver, et pour cela, cacha une rose sous sa robe; alors, dans sa conviction, elle entama conversation avec la dame, qui, après quelques instants, se trouva mal. Comment avait-elle été affectée?

Une autre personne ne pouvait supporter l'odeur de la violette; même plaisanterie fut faite, même résultat eut lieu. A quoi l'attribuer?

On sait que l'opium a une odeur spéciale et qu'elle

occasionne le narcotisme comme l'opium lui-même ; cependant les substances narcotiques que renferme cet extrait ne sont nullement volatiles.

Plusieurs métaux, tels que le cuivre, l'étain, le plomb, ont une odeur spéciale.

Mais voici peut-être le fait le plus singulier de la question qui nous occupe; l'étincelle électrique est odorante; c'est au moins un fait assez bizarre qu'un agent impondérable développe une sensation de ce genre sur le nerf olfactif, et il ne faudrait pas dire que cette odeur est due aux substances sur lesquelles agit l'électricité, car, quel que soit le moyen qu'on emploie pour développer le fluide électrique, l'odeur est toujours la même et ne peut guère se comparer qu'à celle de l'ail, du phosphore ou de l'arsenic, ce qui veut dire en d'autres termes qu'elle est alliacée.

L'influence médicale des odeurs ne peut pas être niée, mais qu'on la prenne comme preuve de l'action thérapeutique des infiniment petits, c'est là, du moins à mon avis, une erreur grave. En effet, si elles sont non point des émanations, mais des vibrations moléculaires, il faut juger la chose du point de vue

des agents impondérables et la reléguer dans l'étude de ceux-ci.

Cette question des odeurs nous conduit assez naturellement à celle de l'homéopathie, que nous allons considérer en peu de mots sous le rapport philosophique de ses erreurs et de ses vérités.

L'homéopathie me paraît avoir rendu de véritables services, en ramenant l'attention des médecins vers les faits trop négligés de la diététique. Depuis long-temps l'influence de deux hommes supérieurs, Bichat et Broussais, avait porté les vues des praticiens vers la pathologie et la physiologie ; cela était bon sans doute, mais l'importance trop absolue qu'on avait donnée à ces deux branches de la science avait enfanté une sorte de médecine héroïque dont l'abus était devenu sérieux. De plus, l'envahissement de la chirurgie, qui s'était placée de prime-abord comme la seule branche positive de l'art de guérir, avait enlevé aux praticiens, observateurs des malades, et surtout aux hygiénistes, le droit et même la possibilité de prouver que dans la plupart des cas, l'hygiène était la branche la plus capitale de toute la médecine. Les homéopathes, dont il ne faut pas cependant adopter les principes sans examen, ont ramené à

l'hygiène proprement dite le traitement de la plupart des maladies ; leur méthode n'est absolument pour moi que l'application de cette partie de la science au traitement des affections morbides. Voilà le bien ; le mal est dans l'application trop rigoureuse, et dans la sorte de prestige et de merveilleux dont la pharmacopée homéopathique a voulu s'entourer.

Rien ne démontre en effet, du moins jusqu'à ce jour, que le *similia similibus* des homéopathes soit plus vrai que le *contraria contrariis* des allopathes. Le quinquina produit-il bien réellement la fièvre qu'il guérit? Le mercure entraîne-t-il toujours les affections d'apparence syphilitique? Non sans doute; le quinquina, comme le mercure, semble posséder une action tout-à-fait spéciale sur les organes le plus ordinairement affectés par les maladies qu'ils combattent avec avantage. Si un médicament était homéopathique dans toute la force du terme, ce seraient sans doute les sel cuivriques, car très-véritablement ils produisent chez les malades affectés de maladies cutanées une extension apparente du mal primitif, mais ils ne le font qu'en modifiant profondément la nature de ce même mal.

Quant aux doses infiniment petites, j'avoue que je

ne puis leur donner la moindre importance, je les regarde bien plutôt comme des moyens de forcer le malade à suivre, sous prétexte de médication, le régime le plus convenable à sa maladie; je crois qu'il serait difficile de prouver sérieusement autre chose. Que veut-on, en vérité, que produise dans une affection un décillionième de grain d'amidon? Mais si à ce globule vous joignez une prescription hygiénique convenable, il est très-possible que le malade guérisse, il est même probable qu'il guérira. J'ai vu des merveilles de la part de quelques homéopathes, et le plus souvent dans les gastralgies qui avaient succédé aux gastrites aiguës; mais j'ai vu aussi que, sans être homéopathe, on les guérissait fort bien au moyen d'un régime convenablement dirigé.

Pour ce qui est de l'application des principes de la doctrine d'Hannemann au traitement des affections cutanées, elle est nulle comme méthode de curation. L'hygiène, au contraire, et c'est en cela que les homéopathes ont raison, est de la plus grande utilité pour faciliter la cure, mais les véritables spécifiques seuls la terminent.

Je me résume en disant que l'art de guérir doit à Hannemann et à ses adeptes une reconnaissance véritable, en ce qu'ils ont soulevé de nouvelles propositions, qu'ils ont combattu cette médication qui abusait des forces de la vie, et détruisait l'organisme en prétendant le délivrer de ses maux ; en combattant, dis-je, cette médication qui avait pris chez les médecins modernes la place de l'observation directe, et avait presque entièrement enlevé aux malades les nombreuses et décisives ressources de l'hygiène.

Je termine ici la première partie de mon travail, la seconde sera entièrement pratique ; là, je chercherai, autant qu'il sera en moi, à examiner les actions si diverses des médicaments pris à part ou réunis ; je les diviserai suivant leur action, leur nature, leur méthode d'application ; je ferai en sorte que chacun des hommes qui ont apporté une pierre à l'édifice médical y trouve sa place, du moins en ce qui concerne les maladies de la peau ; j'y ajouterai mes propres observations, et si je n'arrive pas à une réussite complète, si je laisse de nombreuses lacunes, j'espère que l'on voudra bien me pardonner, car le plan que j'ai adopté est assez vaste

pour ne pas être parfaitement rempli par un seul praticien.

Quant à la première partie, celle que j'achève en ce moment, j'ai cherché à y mettre, autant qu'il m'a été possible, les principales questions hygiéniques qui intéressent les cutanistes. Il m'a semblé qu'un ouvrage manquait à la médecine, et que le vaste appareil périphérique, constamment en contact par sa disposition générale avec tous les modificateurs externes, demandait des considérations à part ; il m'a semblé également que la division ordinaire des livres d'hygiène ne pouvait convenir à mon cadre, j'ai pris simplement les agents tels qu'ils se trouvent en rapport avec nous, j'ai examiné successivement comment les conditions de sensualisme, de mœurs, d'habitudes, de climats, pouvaient modifier l'organe de la peau dans les diverses conditions de la vie humaine, sauvage ou civilisée; j'ai quelquefois lié ces questions à d'autres qui semblaient d'abord être éloignées des questions de médecine; je pense cependant avoir démontré que l'hygiène n'était qu'une branche de l'économie politique et sociale, et je crois avoir eu raison de le dire, car, si elle est pour le médecin une puissante

ressource dans l'art de guérir, elle est pour le législateur un immense levier dans l'art de gouverner ; pour le prêtre, un magnifique mobile vers la morale religieuse.

Je m'estimerai heureux si j'ai pu agréer aux hommes de science et surtout aux hommes utiles.

FIN.

Table des Matières.

Pages.

AVERTISSEMENT. V

INTRODUCTION extraite de la 2e partie de l'ouvrage. . . VII

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur la structure de la peau, et la transpiration. 1

CHAPITRE II.

Des lois hygiéniques considérées dans leurs rapports avec les maladies cutanées. — Examen historique et philosophique du développement de ces maladies dans les diverses phases de la civilisation humaine, complète ou incomplète. 10

CHAPITRE III.

Des fluides ou agents impondérables considérés dans leurs rapports probables avec les tissus périériques et le développement des affections cutanées. 39

Pages.

PREMIÈRE SECTION. — De la lumière. 45

DEUXIÈME SECTION. — Du calorique. 60

TROISIÈME SECTION. — De l'électricité et du magnétisme. 83

CHAPITRE IV.

De l'air atmosphérique. 101

CHAPITRE V.

Des vêtements, et par suite des habitudes extérieures du corps. 109

CHAPITRE VI.

De l'habitat. 128

CHAPITRE VII.

Habitudes. 140

1° Onanisme. 148

2° Complaisance mal placée des parents. 155

Pages.

3° Influence de l'habitat dans les lieux humides et secs, habitudes qui en résultent. 161

4° Influence de l'habitude des mets sensuels. 171

5° De la malpropreté considérée comme habitude. . . . 176

6° Résultat de l'abus des liqueurs fortes et narcotiques. 180

7° Conclusions générales. 187

CHAPITRE VIII.

Sexes et âges. 191

CHAPITRE IX.

De l'alimentation ou bromatologie.

PREMIÈRE SECTION. — De la digestion. 249

DEUXIÈME SECTION. — Aliments solides. 260

TROISIÈME SECTION. — Boissons. 300

CLASSE PREMIÈRE. — Boissons réagissant sur l'encéphale. 302

CLASSE DEUXIÈME. — Boissons simplement réparatrices. 315

1° Boissons sucrées. 345

2° Boissons mucilagineuses et gommeuses. 344

3° Boissons amères. 345

4° Boissons acides. 346

Pages.

CLASSE TROISIÈME. — Boissons alimentaires. 353

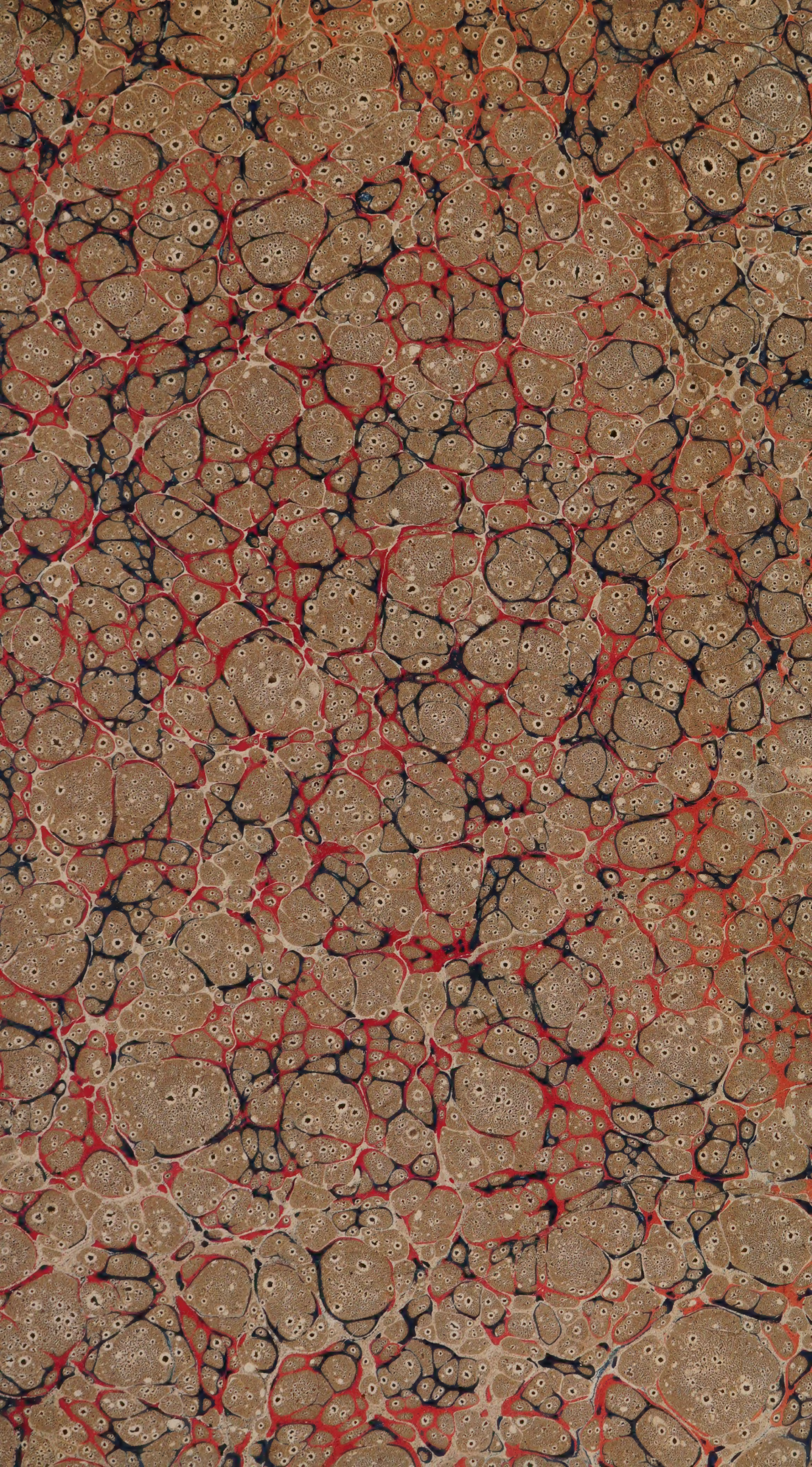
QUATRIÈME SECTION. — Considérations générales sur l'alimentation. 359

Tableau de l'alimentation. 362

CHAPITRE X.

Des odeurs, et par suite de l'homéopathie, considérées sous le seul point de vue hygiénique. 365

FIN.

ERRATUM.

Page 135, ligne 3, au lieu de : substances, *lisez* subsistances.